3 1761 09939548 5

# ŒUVRES

DE

# C.-A. SAINTE-BEUVE

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur papier de Hollande.
25 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

MARTINEZ

F
S137po.2

# ŒUVRES

DE

# C.-A. SAINTE-BEUVE

## POÉSIES COMPLÈTES

*Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme.*
*Les Consolations. — Pensées d'août.*
*Notes et Sonnets. — Un dernier rêve.*

NOTICE PAR A. FRANCE.

TOME PREMIER.

28406
1/8/93

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXIX

# SAINTE-BEUVE POÈTE

On nous a représenté Lamartine lisant, dans les premières années de la Restauration, *Le Lac* à d'anciens émigrés qui portaient perruque et bas de soie, et à des douairières poudrées en robes à ramages. Le tableau est frappant et bien contrasté. Mais il ne faudrait pas ajouter que l'auditoire fut touché, car la chose serait peu croyable. Ces vieillards durent trouver que Florian et Parny s'entendaient mieux que ce jeune homme à

tourner les vers. Ils s'en allèrent sans doute en disant que cela passerait comme *Atala* et le reste. Nous sommes tous ainsi faits : nous n'aimons, nous ne lisons que les poètes de notre jeunesse. Mais quand les *Méditations* parurent, en 1820, tout ce qui était jeune admira et pleura; jamais livre n'eut plus belle destinée. Il plongea les hommes dans un trouble délicieux, et toutes les femmes aimèrent le poète.

Le charme était rompu, les langues se déliaient; la poésie coulait à flots. Ce furent d'abord, mais discrètement répandus, les *Poèmes antiques et modernes* d'Alfred de Vigny, puis les *Odes et Ballades* de Victor Hugo et les vers des deux Deschamps, sans compter Delavigne pour les moins délicats et Béranger pour tous.

Au milieu de cette magnifique éclosion, si dans la foule des admirateurs se trouvait quelque jeune poète en espérance, il était en même temps enthousiasmé et découragé. Il désespérait de se faire entendre après de si grandes voix et de si heureuses. C'était le cas

pour lui de soupirer ce refrain du vieux temps :

> Nous n'irons plus au bois,
> Les lauriers sont coupés...

En effet, il était déjà difficile, vers 1826, à un poète nouveau de parvenir à la célébrité. Tous les lieux communs (on n'est jamais célèbre que par des lieux communs) étaient ou devaient être bientôt épuisés par les Lamartine et les Hugo. Tout ce qui emplissait alors les têtes : Napoléon, la chute des trônes, la mélancolie, l'amour triste et la religion sentimentale, tout cela était déjà dit.

Il y avait place encore, il est vrai, pour un poète intime, contenu, familier, sachant le fond des choses, et les traitant par le menu, avec une vérité en même temps fidèle et relevée.

C'est le lot d'un Horace ou d'un La Fontaine : les jeunes gens en sont peu tentés d'ordinaire. Mais ce poète-là, s'il venait, avait lui-même peu de chances de percer. Il faut de la poésie à tout le monde, mais il

en faut peu à chacun. Le public prend la plus grosse, celle qu'il a vue de plus loin, et il est satisfait.

Assurément nous aimons la poésie en France; mais nous l'aimons à notre manière: nous tenons à ce qu'elle soit éloquente, et nous la dispensons volontiers d'être poétique.

Depuis la Révolution, le Français est devenu terriblement emphatique. Ce sont les mots sonores et non les sentiments profonds qui le touchent. La poésie des choses lui échappe; il lui faut un drame. Un poème qui ne peut pas être récité sur un théâtre est chez nous un poème perdu. Enfin, nous ressemblons dans nos admirations pour les vers à ces amateurs de musique qui ne comprennent que la musique militaire. Dans tous les genres, il nous faut des *Marseillaises**.

* Ce point de vue a été très bien saisi par M. Jules Levallois, dans son très remarquable livre sur Sainte-Beuve (*Didier*, 1878, gr. in-18). M. Jules Levallois a jugé avec compétence et en excellents termes l'œuvre poétique de Sainte-Beuve. Je diffère quelquefois d'opinions avec lui, mais c'est toujours à mon grand regret. J'ai beaucoup

Au milieu de cette génération, fille de Bonaparte et de la Révolution, libérale et royaliste, chrétienne et désespérée, ardente, troublée, mais surtout ambitieuse, se formait à Paris un jeune homme fort instruit, très timide, insinuant, sensible, irritable, et si intelligent qu'en lui la faculté de comprendre devait étouffer toutes les autres. Il était roux, laid, robuste, bien portant. Sensuel d'instinct et sceptique d'intelligence, ayant noué le tablier blanc des internes d'hôpital, il était homme de peu de foi ; mais il avait à certaines heures des retours attendris vers la religion et des poussées mystiques. Il aimait la littérature par-dessus tout : c'était Sainte-Beuve. Comme on voit, il n'était pas tout simple, tout uni.

profité de son livre. — J'ai lu aussi avec utilité l'étude que M. d'Haussonville a consacrée à l'auteur des *Pensées d'août*. Dans ce travail, excellent à bien des égards, le poète est jugé de trop haut et surtout de trop loin. On sent que le critique n'est pas du métier. Il faut, quand on écrit sur la poésie, se bien garder des opinions de salon. Mais la situation sociale de Sainte-Beuve a été admirablement comprise par M. d'Haussonville.

Attaché vers 1826 au journal libéral *Le Globe* par son ancien professeur de rhétorique, M. Dubois, il s'exerçait dans le camp des doctrinaires; mais son esprit se distinguait du leur par beaucoup de souplesse et tout un arrière-fonds d'idées, par un sens littéraire plus fin et plus hardi, et par un goût de rêverie, un penchant à la tristesse.

C'est une chose éternelle que cette tristesse du matin de la vie des poètes. Il y a là un moment de crise qui n'est ni sans péril, ni sans attrait. On n'en voyait alors que l'attrait, la grâce morbide. Le ton du siècle restait au désespoir, et c'était un désespoir doré d'illusions, irisé des mille nuances d'une poétique rêverie. Quoi de plus charmant que le dégoût de vivre qu'on puise à vingt ans dans de beaux livres, comme *Werther* ou *René?* Les poètes savent orner leur mélancolie, la rendre aimable, inoffensive pour eux. Olympio fut triste aussi; par bonheur, il n'en mourut pas.

Sainte-Beuve eut le spleen aussi sincèrement que les autres. Plus tard, il recher-

cha jusque dans les circonstances les plus secrètes de sa naissance la raison de cet état d'esprit.

« Ma mère a perdu mon père la première année de son mariage, elle était enceinte de moi, elle m'a donc porté dans le deuil et la tristesse; j'ai été abreuvé et baigné de tristesse dans les eaux mêmes de l'amnios; eh bien, j'ai souvent attribué à ce deuil maternel la mélancolie de mes jeunes années et ma disposition à l'ennui *. »

Mais comment éclaircir ces mystères délicats? Une autre mère, d'ailleurs, inocula à Sainte-Beuve la maladie du siècle. Cette mère est la Révolution. C'est elle qui légua à ses fils un sublime mécontentement, le désir d'une beauté mal définie, le malaise des appétits inassouvis. Depuis 89, toutes les bornes du possible étant renversées, l'inquiétude et ses angoisses devinrent infinies **.

* Lettre à M. de Frabière, 25 juin 1862 (*Correspondance de Sainte-Beuve.* C. Lévy, éditeur.)

** « Alors paraît la maladie du siècle, l'inquiétude de Werther et de Faust, toute semblable à celle qui, dans un moment semblable, agita les hommes il y a 1800 ans.

Telles sont les circonstances dans lesquelles Sainte-Beuve, journaliste et carabin, pourvu de sciences, de philosophie et d'art, et ayant déjà fait le tour des idées de son temps, composa dans un grenier, à la chandelle, les poésies qu'il publia en 1828.

Ce sont des élégies, et ce ne pouvait être autre chose. Il s'y mêle quelques pièces de facture qui furent ajoutées au dernier moment, lorsque le jeune poète fut admis dans le cénacle, j'allais dire dans l'atelier, et vit Hugo travailler les mots.

Le débutant, pour donner à ses poésies un attrait plus sensible, un charme plus touchant, eut recours à un artifice dont Mérimée donna, dans son *Théâtre de Clara Gazul,* un autre exemple. Le livre fut présenté au public comme l'œuvre posthume d'un jeune poète, Joseph Delorme, mort de

Je veux dire le mécontentement du présent, le vague désir d'une beauté supérieure et d'un bonheur idéal, la douloureuse aspiration vers l'infini. L'homme souffre de douter et cependant il doute; il essaye de ressaisir ses croyances, elles se fondent dans sa main. »

(Taine, *Histoire de la littérature anglaise,* t. III.)

consomption. Pour donner un corps à cette fiction, l'auteur véritable fit précéder le livre d'une vie de l'auteur supposé.

L'occasion était belle de se confesser publiquement, sous un nom étranger, et de montrer au monde tout ce qui bouillonnait d'idées, de passions et de sentiments, dans la tête d'un jeune bourgeois d'élite, voyant et comprenant tout, n'étant rien et vivant avec vingt-cinq sous par jour.

Et qu'est-ce aussi que ce Joseph Delorme? sinon le jeune Sainte-Beuve, arrangé, apprêté, orné avec toutes les coquetteries lugubres de l'époque. Mais il faut distinguer en lui ce qui est de mode et de tradition, et ce qui tient à la nature essentielle, au vrai fonds de Sainte-Beuve.

Joseph Delorme ressemble beaucoup à ses parents littéraires, à Werther, à René, à Adolphe, surtout à Obermann. Toute sa vie était tracée d'avance par Sénancour en ces quelques lignes : « Il était malheureux et bon. Il n'a pas eu des malheurs éclatants; mais, en entrant dans la vie, il s'est trouvé

sur une longue trace de dégoûts et d'ennuis; il y est resté, il y a vécu, il y a vieilli avant l'âge, il s'y est éteint. »

Mais l'originalité de Joseph est d'être franchement bourgeois, sans aucun reste de chevalerie. Il est bourgeois de fait et d'esprit; sa poésie sera bourgeoise comme lui et consacrée presque exclusivement à peindre la vie moyenne.

Sa biographie est un morceau traité avec beaucoup d'art. Nous sommes tentés de sourire aujourd'hui au récit de ses malheurs, bien plus imaginaires encore que lui-même. Nous sommes, nous autres, moins troublés et nous ne compliquons plus ainsi la vie. Cet étudiant en médecine, interne d'hôpital qui, protégé par de vieux savants, s'aperçoit qu'il est exploité et tombe dans une sombre et hautaine mélancolie, nous paraît insensé.

« A peine eut-il accepté la charge d'une fonction subalterne, et se fut-il placé, à l'égard de ses protecteurs, dans une position dépendante, qu'il ne tarda pas à pénétrer les motifs d'une bienveillance trop attentive pour être désintéressée. Il avait

compté être protégé, mais non exploité par eux. Son caractère noble se révolta à cette dernière idée... Ces trois ou quatre mois furent sa ruine. »

Le cas de ce Werther carabin est remarquable, mais est-il inventé à plaisir? Non, certes; et, depuis le pauvre grand Rousseau, la folie des persécutions ravageait le cerveau des plébéiens d'élite. Ce trait de la vie de Delorme est bien choisi et le rattache à Jean-Jacques.

Il aime bien entendu à sa façon, qui n'est, croyez-moi, ni la plus simple, ni la plus pratique ; il est aimé, la mère l'agrée, la jeune fille l'attend et soupire. Mais il est trop de son temps pour se contenter d'un bonheur vulgaire. Il se taira, il restera seul. « J'ai comme un signe au front », s'écrie-t-il.

Cela même ne semblait pas outré. L'air et les bottes de Werther étaient alors de mise à la *Chaumière*. J'entendis, l'autre jour, un très grave et très excellent homme, contemporain de Joseph Delorme, conter, en petit comité, quelque légère aventure de jeunesse. Il nous dit très simplement qu'il se prome-

nait sous le balcon de sa belle, une tête de mort à la main. Il ajouta que, la fenêtre ayant tardé à s'ouvrir, il mit le crâne dans le fond de sa malle pour ne plus l'en tirer qu'à bon escient.

Sainte-Beuve lui-même, environ ce temps, reçut, une nuit, la visite d'une jeune et très illustre dame : elle lui remit une tête de mort préparée pour l'étude. Le crâne scié formait couvercle et s'ouvrait sur charnières. Elle avait mis dedans une mèche de ses cheveux : « Vous remettrez cela à A***, » dit-elle.

Et, pour passer de la vie à la poésie, je retrouve l'inévitable tête de mort dans une épître adressée par Sainte-Beuve à Fontaney. Le poète y décrit la chambre qu'il rêve, une chambre ménagée dans quelque abbaye ruinée. Un escalier tournant y mène; elle est discrètement éclairée par une fenêtre à ogives et pleine de recoins. On y voit un vieux fauteuil et une table de sapin,

Des papiers, des habits, un portrait effacé
Qui fut cher autrefois, un herbier commencé,

Pinceaux, flûte, poignards, sur la même tablette,
Un violon perclus logé dans un squelette.

Pourtant, Sainte-Beuve, il faut le dire, ne donna guère dans cette mode et la quitta vite.

Une indication complète le caractère de son Joseph Delorme et le rattache à toute la bourgeoisie de 1828. Sainte-Beuve nous le représente comme un libéral très sincère, mais très modéré, juste milieu dans sa fièvre même, comme M. Auguste Barbier se montra un peu plus tard dans les *Iambes*. Joseph vécut assez pour voir M. de Martignac aux affaires, et mourut alors un peu rassuré. Ce trait donne bien la mesure de cette bourgeoisie d'alors, qui préparait son avénement et devait bientôt commencer son règne de dix-huit années.

Quant à la phtisie dont mourut Joseph Delorme, elle n'effleura jamais Sainte-Beuve qui, pour tout dire, était bien un Joseph Delorme, mais un Joseph Delorme qui sait ce qu'il faut prendre des choses et ce qu'il faut

en laisser, et qui, tout pesé, consent très volontiers à vivre.

Ce fantôme bourgeois coula dans le monde littéraire, admiré par les uns, moqué par les autres. Il y eut à son sujet scission au *Globe*. M. Guizot trouva le mot excellent de *Werther jacobin* et *carabin*. « C'est immoral, » disait Mme de Broglie. Une autre, plus sensible, fut touchée, et s'écria en soupirant : « Si je l'avais connu, je l'aurais consolé! » Sainte-Beuve, en homme avisé, la prit au mot.

En somme, cette création est venue à son heure; elle ferme avec l'*Émile,* de M. de Girardin, le cycle des jeunes ténébreux.

Les poésies de Joseph Delorme, bien que très mêlées de sentiment et d'inspiration et très diverses de ton, sont en somme des poésies intimes : ce fut leur originalité, et le poète le montre très hardi à cet égard. C'est le menu paysage, c'est l'élégie détaillée qu'il apporte.

Sa nature et son instinct sont d'accord pour pousser aussi avant que possible dans

le précis et le particulier. Son parti est si résolûment pris que, s'il chante l'Italie, il n'évoquera pas d'ombres héroïques. S'adressant à quelque humble et belle paysanne, il lui dira :

Que m'importent à moi les souvenirs antiques...
Et l'éternel laurier auquel je ne crois pas !

Mais conte-moi longtemps, jeune Napolitaine,
Les noms harmonieux des arbres de ces bois ;
Nomme-moi les coteaux avec chaque fontaine
Et les blanches villas qu'à l'horizon je vois.

Et il voudra savoir mille autres détails encore, mille petits faits dont chacun n'est rien, mais qui, en s'ajoutant les uns aux autres, sont toute la vie, cette vie qui, selon la belle expression d'Euripide, « brille sur la terre. »

Il voulut rendre intime et domestique l'ode même, qui, jusque-là, civique ou princière, s'était toujours montrée noble et déroulée avec pompe : « *Quand ton poêle s'éteint,* » dit-il dans son ode au sculpteur David.

Dans l'élégie, il se sentit mieux à l'aise et

poussa au détail avec toutes sortes de raffinements. Ni Lamartine, ni Vigny, ni Hugo, ni aucun autre poète français, n'avaient encore tenté rien de pareil. Sainte-Beuve avait pris ailleurs les modèles. Philarète Chasles, très versé dans la littérature du Nord, lui avait, dit-on, indiqué tous ces poètes anglais de génie à la fois simple et brave. Sainte-Beuve les connut et les aima. Il entra dans la familiarité des Shelley, des Wordsworth, des Crabbe et des Cowper, de tous les poètes vrais, purs et naturels, qui créèrent une poésie à la mesure de l'homme nouveau, une poésie empreinte de toutes les délicatesses du sentiment moderne.

Il n'oublia pas plus tard ce qu'il leur devait : « Les Anglais, écrivit-il en 1861 à M. l'abbé Constantin Roussel, les Anglais ont une littérature poétique bien supérieure à la nôtre et surtout plus saine, plus pleine... Je n'ai été, poète, qu'un ruisselet de ces beaux lacs poétiques, mélancoliques et doux. »

Ruisselet, puisqu'il le veut, et parfois même un peu mince et tortueux, mais qui

rend un murmure qui plaît en surprenant, en inquiétant même, et qu'on ne peut oublier !

Je me rappellerai toujours, pour ma part, ce beau souhait modeste :

Voir ma vigne courir sur mon toit ardoisé !

Et, dans cette même veine des lakistes, ce trait de nature si précis et qui fait symbole :

L'arbre a blanchi le sol de fleurs à peine écloses.

Et encore cette comparaison étrange, inattendue, qui ouvre brusquement dans un tableau d'intérieur un large pan d'idéal. C'est à propos d'une belle jeune femme, ayant la tête penchée,

Et dans ses blonds cheveux, ses blanches mains errantes.
Tels deux cygnes nageant dans les eaux transparentes...

Enfin, c'est un agrément que de savoir par cœur et de se rappeler parfois ce chef-d'œuvre de la poésie intime :

Toujours je la connus pensive et sérieuse

. . . . . .

Ce qui est encore très intime, mais non plus très anglais, c'est le goût de Sainte-Beuve et son art de peindre chez les femmes le désir sans la passion, la grâce lascive, mais qui est une grâce encore, et la volupté qui monte à fleur de peau. Je songe moins ici à Rose et à « ses cheveux débouclés, » qu'à certain bal qui finit dans une atmosphère très chargée.

Tout n'est pas pur dans les inspirations de Sainte-Beuve. Il y a loin de la petite rivière de l'Ouse, où Cowper promenait ses rêveries d'enfantine volupté et de fine innocence, à la chambre d'étudiant de la rue Monsieur-le-Prince, où bien des convoitises étaient remuées. Le vrai fonds de Sainte-Beuve est âcre, trouble, tourmenté.

Il y a dans Joseph Delorme une pièce très singulière que tous les lecteurs ont tour à tour marquée de l'ongle et sur laquelle il faut bien que je m'arrête un instant. Vous devinez que je veux parler des *Rayons jaunes*. Sainte-Beuve lut un jour dans les lettres de Mlle Volland une observation neuve et fé-

conde, comme ce magnanime bavard de Diderot en jeta toute sa vie à tous les vents. Voici ce passage, que Sainte-Beuve prit soin lui-même d'indiquer : « Une seule qualité physique peut conduire l'esprit qui s'en occupe à une infinité de choses diverses. Prenons une couleur, le jaune, par exemple : l'or est jaune, la soie est jaune, la paille est jaune; à combien d'autres fils ce fil ne répond-il pas?... Le fou ne s'aperçoit pas qu'il en change : il tient un brin de paille jaune et luisante à la main, et il crie qu'il a saisi un rayon de soleil. » Là-dessus, Sainte-Beuve imagina une sorte d'élégie en strophes dans laquelle il assembla des souvenirs et des rêves liés ensemble par ce fil jaune que Diderot indique. Partant d'un rayon de soleil couchant qui traverse sa chambre, il rejoint l'église où, dans son enfance, il voyait les *lampes jaunes* et le *front jauni* du vieux prêtre, puis le *jaune ivoire* du crucifix et le *jaune missel* qui consolent les croyants, puis les *cierges jaunes* au lit de mort de sa vieille tante, puis le *poêle jaunissant* des ma-

riés qui ne sera pas étendu sur sa tête condamnée (il ne dit pourquoi) à une morne solitude, enfin la rose qui ne *jaunira* pas sur sa tombe désertée. La succession des idées n'a rien de forcé : elle devrait paraître naturelle et produire l'impression d'une rêverie involontaire. Il n'en est rien pourtant. Le poème manque de naturel ; il est pénible et affecté. La raison en est facile à découvrir. Nous ne nous laissons conduire d'une idée à une autre par des analogies de forme, de couleur ou de parfum, qu'à la condition de ne pas nous apercevoir du fil qui nous mène ou plutôt qui nous égare. Dès que le lien nous apparaît, nous le brisons. Sainte-Beuve, au contraire, s'est obstiné à montrer son fil conducteur. En s'acharnant à marquer que ceci est jaune et que cela aussi est jaune, il semble nous dire : « Voyez comme je passe ingénieusement d'un jaune à un autre jaune. » Eh bien, ce n'est pas là laisser flotter sa pensée ; c'est gagner péniblement une gageure. Il eût été mieux inspiré si, en assemblant des images de nuance pareille, il avait

imité l'homme dont parle Diderot, l'insensé qui ne s'aperçoit pas qu'il change d'idée, le fou que chacun de nous est à son heure.

Puisque le volume est ouvert à l'endroit des rayons jaunes, je ne tournerai pas le feuillet avant d'avoir fait encore une remarque. Après que le poète a rappelé l'ensevelissement de sa vieille tante, il songe :

Elle m'aima pourtant... et ma mère aussi m'aime,
Et ma mère à son tour mourra.

Cette pensée choque chez un élégiaque *; elle est ici bien durement exprimée. Il m'est

* C'est au poète et seulement au poète que je fais une querelle. Mme Sainte-Beuve mourut le 17 novembre 1850, à l'âge de quatre-vingt-six ans. On voit, par un fragment de lettre à l'abbé Barbe, que Sainte-Beuve ressentit profondément cette perte :

« Je la quittais (ma mère) gaie et riant, à six heures et demie. — Une demi-heure après, la douleur revenait plus vive et suspendait en un clin d'œil la circulation de la vie. — Je me croyais seul auparavant, et je m'aperçois, d'aujourd'hui seulement, que je suis vraiment seul et que je n'ai plus personne derrière moi.

« Je n'ai, non plus, personne devant moi, ayant laissé passer la saison du mariage et de ces liens qui renouent avec l'avenir... »

(*Les jeunes années de Sainte-Beuve,* Lettre XVI. Didier, éditeur.)

impossible de ne pas y voir un souvenir très direct de ces vers de François Villon :

Si ne suis, bien le considère,
Filz d'ange, portant dyadème....
Mon père est mort, Dieu en ayt l'ame,
Quant est du corps, il gyst soubz lame.
*J'entends que ma mère mourra,*
Et le filz pas ne demourra.

François Villon, né dans un siècle dur et sombre, dans le siècle des *danses macabres,* n'était pas fort enclin à la douceur. C'était un mauvais garçon ; mais il se montre, en ce cas particulier, plus sensible de cœur et plus délicat d'expression que son moderne imitateur. S'il se dit que sa mère mourra et s'il s'arrête à cette idée, ce n'est pas parce qu'un rayon jaune lui a traversé le cerveau ; c'est parce qu'il songe en chrétien que toute la race d'Adam est vouée à la mort, et il ne sépare pas, dans sa pensée, la mort de sa mère de sa propre mort : *Et le fils pas ne demourra.* Ce trait touchant manque à la strophe de Sainte-Beuve. Mais c'est trop entrer dans le détail et trop céder au plaisir,

que sentait si bien Sainte-Beuve, au délicat plaisir de piquer des notes. Il faut me résumer. A part la veine anglaise, à part ces petits poèmes assez purs et déjà curieux, fins de sentiment et finis d'expression, les *Poésies de Joseph Delorme* manquent de calme, de sérénité. L'expression en est contournée comme la pensée. Le vers grimace, mais le pli, bien que pénible et choquant, n'est pas vulgaire. Toute cette poésie-là boite; du moins elle ne rampe pas. Si l'on veut que je m'explique autrement, c'est une liqueur fermentée, d'un goût âcre et piquant, mais qui a bien aussi son bouquet et sa rare saveur.

Il y a dans le premier recueil de Sainte-Beuve un morceau de facture sur la *rime* et une ode au nouveau *cénacle,* c'est-à-dire à l'assemblée des apôtres du romantisme. C'est que Victor Hugo avait déjà mis sa griffe sur le jeune rédacteur du *Globe*. Leur liaison datait des premiers jours de l'année 1827. Sainte-Beuve avait publié dans *Le Globe,* les 2 et 9 janvier, un article sur les théories et les poésies de Victor Hugo. Le critique n'y

montrait aucune tendresse pour l'esthétique du romantisme; il reconnaissait à Victor Hugo « un talent supérieur, » mais gâté par l'enflure. Il lui reprochait les « comparaisons outrées, » les « écarts fréquents, » les « métaphores mal suivies, » de « l'impropriété dans les termes, » etc., etc. Je ne défile que quelques grains du chapelet. Victor Hugo alla remercier le critique. Il faut avoir monté plus d'un de ces escaliers-là pour devenir pape. Sainte-Beuve vit l'homme et fut vaincu, dompté. Hugo eut désormais un disciple de plus, j'allais dire un fidèle, mais il faut compter avec l'inquiétude d'une intelligence toujours à la piste. Lors de la publication de *Joseph Delorme,* Sainte-Beuve avait déjà son coin dans le salon du chef d'école, ou, pour mieux dire, son prie-dieu dans la chapelle, derrière Vigny, les Deschamps et le peintre Boulanger*. Le charme du lieu agit sur son esprit.

* « Entre les amis les plus assidus de la maison, deux venaient presque tous les jours : M. Louis Boulanger... et M. Sainte-Beuve, causeur aussi charmant qu'éminent

Joseph Delorme se survécut si bien qu'il eut, après sa mort, une suite dite *Poésies du lendemain ou dans le même ton*. Dans cette existence posthume, il se raffine et veut que ses poèmes sentent leur *anthologie*. C'est dans le moment où il est le plus intime, le plus familier, qu'il entend rappeler Callimaque ou Méléagre. La prétention pourrait être plus mal fondée. Ce n'est pas en faisant du grec qu'on ressemble le plus aux Grecs. Les Grecs étaient peu archéologues et ignoraient avec une parfaite candeur tout ce qui n'était pas eux-mêmes. Ils ne haussaient pas le ton mal à propos et savaient garder la mesure. A cet égard, tel vers tout français, juste de sentiment et de diction, naturel d'allure, peut

écrivain... On venait finir la soirée rue Notre-Dame-des-Champs. M. Victor Hugo, prié par ses deux amis, disait les vers qu'il avait faits dans la journée. Ou c'était lui qui en demandait à M. Sainte-Beuve, lequel, contraint de s'exécuter et confus d'occuper de lui, recommandait à la petite Léopoldine et au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait. Mais ils se gardaient d'obéir, et l'on entendait les beaux vers de *Joseph Delorme* et des *Consolations*. »

(*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II, pp. 180-181.)

avoir pour les vrais doctes plus de parfum antique que telle tirade sur les Atrides. La familiarité noble, la liberté décente, la beauté facile, furent si bien choses grecques qu'on ne peut les rencontrer dans un autre climat sans leur trouver un air de Grèce.

Il n'y avait pas un an que *Joseph Delorme* était lancé, quand l'auteur donna, en décembre 1829, sous son nom cette fois, un nouveau recueil de poésies, *Les Consolations*. Tout le livre respire la piété la plus vive et la plus tendre pour Victor Hugo. Sainte-Beuve était tourmenté à cette époque d'un grand besoin de communier et d'épouser. Son mariage mystique dans le sanctuaire de la rue Notre-Dame-des-Champs, près duquel il avait sa cellule, est un des phénomènes psychologiques les plus curieux. La dédicace des *Consolations* est une oraison jaculatoire dont on ne peut comprendre aujourd'hui le sens et la portée. J'imagine que, tout attaché qu'il fût alors à l'auteur de *Cromwell,* Sainte-Beuve était heureux pardessus tout d'alambiquer des tendresses dans

le style de sainte Thérèse ou de sainte Catherine de Sienne. Dans le fait, il n'imita pas ce maître tant vénéré. Il ne donna jamais dans le flamboyant, et se garda comme de la peste de toute la défroque du moyen âge romantique. *Les Consolations* sont des élégies intimes; une conversation, une promenade, une lecture, ou quelque autre incident domestique fait le fonds de ces petits poèmes d'une inspiration douce et assez pure, malgré des pointes de mysticisme sensuel. On y trouve un goût de piété bien contraire à la véritable piété.

La religion est, pour lui, un assaisonnement qui donne à la volupté plus de saveur. Qu'on me permette de répéter ici, très à propos, ce que j'ai écrit ailleurs * : « Quand M. de Saint-Cyran disait, dans la maison où tout appuyait ses paroles, que Virgile s'était damné pour avoir écrit ses beaux vers, il devait, aux yeux d'un écolier sensible, répandre sur l'ombre de Didon un charme

* Dans ma préface de *Racine*, page 4. (Lemerre, éditeur.)

mélancolique et délicieux. La religion offre aux âmes voluptueuses une volupté de plus : la volupté de se perdre. » Chateaubriand savait tout le prix que le remords ajoute au plaisir, lui qui peignit si amoureusement les souvenirs pénitents et délicieux de l'amant de Velléda. George Sand montra dans un même sentiment le moine Magnus à côté de Lélia. Ces mélanges se font aux époques de foi douteuse, dans les âmes aux trois quarts affranchies. Sainte-Beuve y excella*. Que de fois dut-il, dans sa chambre, le soir, se plonger dans la lecture des *Confessions* de saint Augustin, pour s'imaginer qu'un baiser l'avait damné ou mis en péril ! Sous cette double

* Trente ans après, Sainte-Beuve vieilli, ayant « chassé tous les nuages, » traitait fort légèrement son ancien mysticisme. Il avoua tout net à Mme Hortense Allart de Méritens que ses parfums de sacristie allaient droit aux femmes :

« J'ai fait, dit-il, un peu de mythologie chrétienne en mon temps ; elle s'est évaporée. C'était pour moi, comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer au plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout. »

Cet aveu d'un vieillard est un peu leste et témoigne de quelque forfanterie. Mais il faut le retenir. D'ailleurs le

teinte mystique et sensuelle, *Les Consolations* sont d'une délicate et pénétrante poésie. La première, à Mme V. H***,

Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,

est peut-être ce que la poésie intime a donné en France de plus vrai dans la mélancolie.

Rappelez-vous cette femme heureuse et qui soupire, et ce poète qui songe que

Ce ciel restera bleu quand nous ne serons plus,

et qui cherche une pensée qui « console au milieu du bonheur. »

Il faut retenir aussi ce souhait :

Naître, vivre et mourir dans la même maison,

et tout ce qui suit. Rien n'est plus doux ni plus sage.

langage mystique donne parfois une étrange éloquence aux convoitises des sens.

Il y a dans les aveux de Tartuffe à Elmire une poésie sensuelle qui manque absolument aux déclarations de tous les amants comiques ou tragiques du même temps. Ni Damis et Léandre, ni Achille et Xypharès, n'approchent dans leurs déclarations de cette profonde et chaude volupté qu'exprime magnifiquement l'effroyable cafard de Molière.

La troisième *Consolation,* consacrée au souvenir des humbles ancêtres, est aussi d'un ton pur et grave. En somme, le livre est excellent. Il fut composé, c'est l'auteur qui nous l'apprend, sous d'heureuses influences. Sainte-Beuve aimait alors. Il écrivit de Paris, le 18 décembre 1831, à l'abbé Barbe, son ami d'enfance, qu'il respectait jusqu'à le craindre :

« J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie; elle dure, elle est fixée, et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de douceur, et un devoir de sacrifice qui aura son bon effet, mais qui coûte bien à notre nature *. »

Plus tard, sur le déclin, il se plaisait à rappeler les six mois célestes de sa vie qui lui firent faire *Les Consolations*.

* *Les jeunes années de Sainte-Beuve.* — M. François Morand, auteur de ce très curieux livre, pique, à l'endroit que je détache, la note que voici : « Cette passion n'est pas restée tout à fait un mystère dans la vie de Sainte-Beuve, à cette époque. Mais il n'y avait pas l'aveu. » L'aveu écrit et publié, s'entend. Les confidences abondaient.

Ses mois étaient d'ordinaire plus terrestres. Puisque certaines faiblesses tinrent tant de place dans sa vie et dans son œuvre, il faut bien toucher ce point difficile.

Il nous parle, non sans grâce, de ses premières amours, de ses Béatrices de Boulogne-sur-Mer. N'eus-je pas, dit-il,

... n'eus-je pas ma Camille,
Douce blonde au front pur, paisible jeune fille,
Qu'au jardin je suivais, la dévorant des yeux?
N'eus-je pas Nathalie, au parler sérieux,
Qui remplaça Camille, et plus d'une autre encore?

Çà et là il confesse des amours moins enfantins et tout aussi peu fidèles.

Sainte-Beuve était laid : sa grosse tête rouge et sa face poupine prêtaient à la moquerie. Il n'était pas taillé pour séduire, ou du moins pour avoir l'air de séduire, et il en souffrait, car il y avait du Lovelace en lui. La belle mine d'un Byron ou d'un Chateaubriand eût servi ses appétits en éveil : il dut se contenter de sourdes aventures et mener des triomphes sournois. N'eut-il pas pourtant son heure auprès de quelqu'une des plus belles et des plus

désirées? On le dit, et la raison suprême de ces sortes de rencontres est : Pourquoi pas?

Quelques années se passèrent sur le succès tranquille mais heureux des *Consolations,* et le poète reparut avec une physionomie nouvelle. Les *Pensées d'août* furent publiées en 1837.

C'était à son retour de Genève : l'amour terrestre et l'amour divin s'étaient taris ensemble dans son âme, le printemps était passé; il descendait la côte. Bien des choses étaient mortes en lui, mais non son admirable faculté de comprendre. Lui-même il disait en parlant de son âme : « L'intelligence luit sur ce cimetière comme une lune morte. »

Il y a peu de souhaits et de confidences, et pas d'amour, dans les *Pensées d'août.* Le poète ne se plaint plus; il raconte. Sainte-Beuve disait plaisamment en parlant des *Pensées d'août :* « J'avais donné *Joseph Delorme* et *Les Consolations;* il ne me restait plus qu'une queue de rat. Je l'ai tortillée à ma façon. » Queue de rat ou queue de castor,

la queue est en effet vigoureusement tortillée.

Les *Pensées d'août* côtoient la prose; Sainte-Beuve rendit, comme il le dit, son vers « simple à plaisir; » il crut avoir trouvé la *musa pedestris,* un ton de sage vieillissant. Mais le public se révolta cette fois, et fit au livre, comme dit l'auteur, un accueil véritablement sauvage.

Le plus gros poème du recueil, *Monsieur Jean,* surprit et blessa les délicatesses du public. L'on sait que le gros public veut quelquefois être délicat.

Ce Monsieur Jean est un fils naturel de Jean-Jacques Rousseau, devenu magister de village et resté simple, naïf dans ses mœurs et dans sa foi. Il s'efforce d'expier par les pratiques d'une humble piété et l'exercice des vertus obscures la gloire désastreuse de son père. Le poète imagina cette vie en puritain et la conta avec familiarité. Son récit, d'une teinte grise, est triste et pénible. On le suit avec cet indéfinissable sentiment d'ennui, de mélancolie, et aussi de charme triste qu'on éprouve en cheminant dans un pays

pauvre, sous un ciel pluvieux, le long d'une route creusée d'ornières. Mais le beau monde se fâcha : « Que cela est aride et rocailleux ! » disait-on. — « Ces aspérités sont semées à dessein, répondait Sainte-Beuve ; mon vers vous blesse l'oreille, mais il est harmonieux à sa manière ; vous n'entendez rien à mes assonances et à mes allitérations. » — « Mon Dieu ! s'écriaient les académiciens, les journalistes et les femmes d'esprit, que votre maître d'école est insipide et rebutant ! » — Et Sainte-Beuve ne se rendait pas. Ce magister de hameau, c'était son *Jocelyn,* non un *Jocelyn* idéal et romanesque, mais un *Jocelyn* particulier, précis, un homme, et des plus ordinaires. Le poète savait bien ce qu'il voulait, et il le fit exactement. Il voulait, pour prendre ses propres expressions, arriver « à cette particularité et à cette précision qui fait que les êtres de notre pensée deviennent tout à fait nôtres et sont reconnus de tous*. »

* M. Deulin avait fait aussi son Jocelyn, *L'Ange tentateur,* que Sainte-Beuve trouvait trop lamartinien.

(*Correspondance,* t. I, p. 177.)

En somme, il y arriva. Il fallait bien aussi sortir du nuage et prendre pied quelque part. La poésie flottait trop et se perdait dans le vague. Nous le sentons bien à cette heure. Dans le fait, il avait trouvé là un genre de poésie qui a été fort goûté depuis et dans lequel quelques-uns excellent aujourd'hui sans fâcher personne.

Sainte-Beuve s'est donné carrière dans ce dernier recueil. Il complique à plaisir ses idées. Il se demande ce que Royer Collard et Boileau eussent dit ensemble des poètes modernes; il suppose Voltaire assistant au cours de M. Patin. Le style, tourmenté à l'excès, est souvent d'une étrangeté qui déconcerte. On avait déjà remarqué, dans *Joseph Delorme,* des ellipses un peu fortes, comme celle-ci :

Sur ma table un lait pur, dans mon lit un œil noir.

Et cela est classique encore auprès de vers tels que celui-ci, qu'on trouve dans les *Pensées d'août :*

Mais sa *taille bondit et chasserait le renne.*

A quelques pages de distance, je remarque un *maillot vagissant*. Le pire est que toutes ces audaces sont minutieusement calculées. Parmi les plus fâcheuses manies de sa dernière manière, il faut noter la suppression de l'article, l'emploi de comparatifs ne se rapportant à rien :

..... Ce Pline au goût sûr et *meilleur*.
André Chénier en proie à sa flamme *moins belle*.
..... Les rayons de cette ombre *plus sûre*.

Il aime beaucoup trop les verbes sans complément et dont le sens se trouve ainsi suspendu :

Despréaux l'éternel que toujours on oppose.

Notons encore une sorte de jargon qu'il a créé, et qu'on ne peut comprendre sans quelque sagacité. Que dites-vous des *souvenirs retraçants* et des *souvenirs sortants*, du *désert qui reçut les écoliers plus courants*, et de la *miette finissante* d'un pain? Tout cela a rebuté le lecteur, qui n'a pas voulu chercher, au milieu de ces étrangetés disgracieuses, les vers fins et charmants qui abondent. Il y en

a de fort bons dans *La Fontaine de Boileau* et dans les *Épîtres* à Villemain et à M. Patin. Et, d'ailleurs, les *Pensées d'août* ne contiennent-elles pas le délicieux sonnet sur cette jeune Genevoise « aux beaux regards contrits, » et les strophes d'une grâce exquise et singulière sur un portrait de Gérard? Si le trésor n'est pas pur, ce n'en est pas moins un trésor.

En résumé, *Joseph Delorme, Les Consolations* et les *Pensées d'août* marquent les modes divers d'une même nature. Nous y voyons Sainte-Beuve identique à lui-même sous trois aspects différents. Ainsi de nous tous : nous ne restons pas un instant les mêmes, et pourtant nous ne devenons jamais autres que nous ne sommes. Nous nous agitons, mais nous ne nous changeons pas. Sainte-Beuve se montre dans ses trois manières poétiques l'homme sensuel, perspicace et tourmenté, qu'il ne pouvait cesser d'être qu'en cessant d'être Sainte-Beuve. Le reste est accidentel et dépend des circonstances. Nous le voyons dans *Joseph Delorme* fouetté d'âpres désirs et

gardant de sa première jeunesse l'illusion du malheur. C'est celle qu'on chasse la dernière. On croit longtemps qu'on est comblé d'infortunes rares et doué de magnifiques tristesses. Puis on reconnaît un jour qu'on se flattait et que, même en douleur, on mène un train fort ordinaire. *Les Consolations* marquent ce moment de la vie. Sainte-Beuve s'y montre aussi tranquille qu'il peut l'être, presque apaisé, presque satisfait. C'est pourquoi son sentiment s'est purifié et son expression adoucie. Mais le désir qui seul donnait la beauté aux choses s'éteint avec l'âge. Rien ne sourit plus. Adieu les mystères charmants et magnifiques qui remplissaient pour nous la nature et nous faisaient vivre dans un monde enchanté! On se lasse; on ne se donne plus. On se retire, on est trahi, et, ce qui est plus cruel encore, on trahit. C'est alors qu'on se sent envahi par un grand dégoût de soi et des autres. Mais l'intelligence reste debout et règne sur les ruines des passions. On ne s'attache plus qu'à comprendre et à expliquer. On ne prend plus la parole

que pour raconter en curieux, sans flamme et sans trouble, et l'on donne les *Pensées d'août*.

C'est ainsi qu'en suivant le poète, on retrouve tout l'homme. Aussi ne faut-il rien rejeter de cette poésie dans laquelle se peint l'âme la plus curieuse, la plus sagace et la plus compliquée qu'une vieille civilisation ait jamais produite*.

* M. Auguste Lacaussade et M. Octave Lacroix, tous deux collaborateurs de Sainte-Beuve, m'ont redressé de leurs conseils et enrichi de leurs souvenirs. Ce procédé est d'autant plus généreux de leur part qu'ils préparent tous deux un travail sur Sainte-Beuve.

ANATOLE FRANCE.

# AVERTISSEMENT

*Après avoir publié mes Poésies successivement et par recueils séparés, à mesure que je les composais, je les avais réunies ensuite en un volume compacte où tout était rassemblé. Il y avait à cela quelque inconvénient; deux veines très-distinctes en effet s'y trouvaient réunies et un peu trop rapprochées : la veine de* Joseph Delorme, *ardente, positive, réelle, parfois sensuelle, ou du moins naturelle avant tout dans l'inspiration comme dans l'expression; la veine des* Consolations, *plus mystique, plus idéale, plus religieuse et morale, plus élevée peut-être; mais il résultait de cet assemblage en un seul volume que pour les uns* Joseph Delorme *semblait trop vif, et*

*pour les autres les* Consolations *trop mystiques. Le public des deux recueils n'était pas tout à fait le même. Aujourd'hui, après plus de trente ans d'intervalle, sollicité par un bienveillant éditeur de revenir sur ces Poésies de ma jeunesse, j'ai pensé qu'on pouvait en faire deux séries distinctes :* Joseph Delorme, *augmenté d'une suite, forme la première ; les* Consolations *et bien des pièces du même ton formeront la seconde.*

*24 octobre 1860.*

# *VIE*

# *POÉSIES ET PENSÉES*

DE

# JOSEPH DELORME

*Sic ego eram illo tempore, et flebam amarissime et requiescebam in amaritudine.*

SAINT AUGUSTIN, *Confess.*, liv. IV.

*Je l'ai vu, je l'ai plaint; je le respectais; il était malheureux et bon. Il n'a pas eu des malheurs éclatants; mais, en entrant dans la vie, il s'est trouvé sur une longue trace de dégoûts et d'ennuis; il y est resté, il y a vécu, il y a vieilli avant l'âge, il s'y est éteint.*

SÉNANCOUR, *Oberman.*

(MARS 1829)

# VIE

DE

# *JOSEPH DELORME*

L'AMI dont nous publions en ce moment les Œuvres nous a été enlevé bien jeune, il y a environ cinq mois. Peu d'heures avant de mourir, il a légué à nos soins un journal où sont consignées les principales circonstances de sa vie, et quelques pièces de vers consacrées presque toutes à l'expression de douleurs individuelles. En parcourant ces pages mélancoliques, dont la plupart nous étaient inconnues (car notre pauvre ami observait même avec nous la pudeur discrète qui sied à l'infortune), en suivant avec une curiosité

mêlée d'émotion les épanchements de chaque jour dans lesquels s'en allait obscurément une sensibilité si vive et si tendre, il nous a semblé que nous devions à la mémoire de notre ami de ne pas laisser périr tout à fait ces soupirs de découragement, ces cris de détresse, qui étaient devenus des chants de poëte, ces consolations pleines de larmes, qui s'étaient passées dans la solitude, entre la Muse et lui. Et comme les poésies seules, sans l'histoire des sentiments auxquels elles se rattachent, n'eussent été qu'une énigme à demi comprise, nous avons essayé de tracer une description fidèle de cette vie tout intérieure, à laquelle nous avions assisté durant le cours d'une liaison bien chère, et dont nous-même avions surveillé les crises avec tant de sollicitude et d'angoisses. Dans ce travail délicat, le journal est resté constamment sous nos yeux, et nous n'avons fait souvent que le transcrire. A toute époque, et à la nôtre en particulier, une publication de cette nature ne s'adresse, nous le savons, qu'à une classe déterminée de lecteurs, qu'un goût invincible pour la rêverie, et d'ordinaire une conformité douloureuse d'existence, intéressent aux peines de cœur harmonieusement déplorées. Mais si ce petit nombre perdu dans la foule ne reste

pas insensible aux accents de notre ami, si ces pages empreintes de tristesse vont soulager dans leur retraite quelques-unes des âmes, malades comme la sienne, qu'un génie importun dévore, que la pauvreté comprime, que le désappointement a brisées, ce sera pour lui plus de bonheur et de gloire qu'il n'en eût osé espérer durant sa vie, et pour nous ce sera la plus douce récompense de notre mission pieuse.

Joseph Delorme naquit, vers le commencement du siècle, dans un gros bourg voisin d'Amiens. Fils unique, il perdit son père en bas âge, et fut élevé avec beaucoup de soin par sa mère et une tante du côté paternel. Sa condition était des plus médiocres par la fortune, quoique honnête par la naissance. De bonne heure imbu de préceptes moraux, et formé aux habitudes laborieuses, il se fit remarquer par son application à l'étude et par des succès soutenus. Mais déjà en secret sa jeune imagination allumait la flamme qui devait lui être si fatale un jour. Lui-même aimait à nous raconter et à nous peindre ses premières rêveries, fraîches, riantes et dorées, comme un poëte les a dans l'enfance. Élevé au bruit des miracles de l'Empire, amoureux de la splendeur militaire, combien de longues heures il passait à l'écart,

loin des jeux de son âge, le long d'un petit sentier, dans des monologues imaginaires, se créant à plaisir mille aventures périlleuses, séditions, batailles et siéges, dont il était le héros! Au fond de la scène, après bien des prouesses, une idée vague de femme et de beauté se glissait quelquefois, et prenait à ses yeux un corps. Il lui semblait, au milieu de ses triomphes, que sur un balcon pavoisé, derrière une jalousie entr'ouverte, quelque forme ravissante de jeune fille à demi voilée, quelque longue et gracieuse figure en blanc, se penchait d'en haut pour saluer le vainqueur au passage et pour lui sourire. C'était aux champs surtout que les dispositions romanesques de Joseph se développaient avec le plus de liberté et de charme. Il allait tous les ans passer deux mois de vacances au château d'un vieil ami de son père. Une jeune fille du voisinage, blonde, timide, et rougissant chaque année à son retour, entretenait en lui des mouvements inconnus qu'il réprimait aux yeux de tous, mais auxquels il s'abandonnait avec délices durant ses promenades aux bois. Là, il s'asseyait contre un arbre, les coudes sur les genoux et le front dans les mains, tout entier à ses pensers, à ses souvenirs, et aux innombrables voix intérieures, plaintes sourdes et

confuses, vagissements mystérieux d'une âme qui s'éveille à la vie; — on aurait dit le sauvage couché sur le sable, prêtant l'oreille tout le jour au murmure immense et incompréhensible des mers; — et, quand on le cherchait, le soir, à l'heure du repas (car il l'oubliait souvent), on le trouvait immobile à la même place qu'au matin, et le visage noyé de pleurs. Vers ce temps, une piété fervente qui s'était emparée de lui mêlait quelque chose de grave et d'innocent à ces émotions précoces, et empêchait ce cœur enfant de se laisser trop vite amollir aux tendresses humaines. Joseph, en effet, consacra bientôt aux offices de l'église presque toutes ses heures de loisir, et il s'imposait soir et matin de longues prières qui le rendaient calme et fort.

Il demeura dans ces dispositions heureuses jusqu'à l'âge de quatorze ans environ. C'est alors qu'il vint à Paris pour y achever ses études. Ses succès furent rapides et brillants comme à l'ordinaire; mais de grands changements se passèrent en lui, qui décidèrent de son avenir. Si, au sortir du collége, plus insouciant et moins raisonneur, il se fût sans remords livré à ses penchants littéraires et poétiques, nul doute, selon nous, qu'il n'eût réussi à souhait, et qu'après quelques obstacles

vivement franchis, quelques amertumes bien vite épuisées, il n'eût trouvé dans son âme vierge assez d'énergie pour suffire à tout : ce nom si obscur se rattacherait aujourd'hui à plus d'une œuvre. Il en arriva tout autrement. La raison de Joseph, fortifiée dès l'enfance par des habitudes sérieuses, et soutenue d'une immense curiosité scientifique, s'éleva d'elle-même contre les inclinations du poëte pour les dompter. Elle lui parla l'austère langage d'un père, lui représenta les illusions de la gloire, les vanités de l'imagination, sa propre condition, si médiocre et si précaire, l'incertitude des temps, et de toutes parts, autour de lui, des menaces de révolutions nouvelles. Que faire d'une lyre en ces jours d'orages? La lyre fut brisée. Joseph ne conserva même aucunes poésies de cette première époque. Sa vocation pour la philosophie et pour les sciences semblait se prononcer de plus en plus; il s'y poussait avec toute l'ardeur d'un converti de la veille et tout l'orgueil d'un sage de dix-huit ans. Abjurant les simples croyances de son éducation chrétienne, il s'était épris de l'impiété audacieuse du dernier siècle, ou plutôt de cette adoration sombre et mystique de la nature qui, chez Diderot et d'Holbach, ressemble presque à une religion. La morale bienveillante de

d'Alembert réglait sa vie. Il se serait fait scrupule de mettre le pied dans une église, et, en rentrant le dimanche soir, il aurait marché une lieue pour aller jeter dans le chapeau d'un pauvre le produit des épargnes de la semaine. Un amour infini pour la portion souffrante de l'humanité, et une haine implacable contre les puissants de ce monde, partageaient son cœur; l'injustice le suffoquait, et faisait bouillir son sang. Voici quelques lignes d'un écrit daté de 1817, où il se rend compte à lui-même de ses motifs dans le choix d'une profession utile. On excusera le ton un peu solennel du morceau; c'est l'accent vrai d'une jeune conviction.

« . . . . . Éloigné par la médiocrité de ma condition et de ma fortune de cette carrière politique qui embrasse l'avenir comme le présent, prépare le bonheur de la postérité dans celui des contemporains, et d'où l'individu répand de vastes bienfaits sur les masses, je me suis tourné vers ces deux professions indépendantes et inviolables, auxquelles les hommes mettent le soin de ce qu'ils ont de plus cher, la santé, ou l'honneur et la fortune. Entre ces deux carrières, il m'a fallu opter. L'une d'abord, celle du barreau, me parut plus brillante et non moins utile que l'autre.

Il est vrai que je venais d'admirer le *Manouri* dont Diderot parle dans sa *Religieuse*, et que j'étais plein de ses vertus. Mais je compris bientôt que ces occasions bienheureuses de rendre de grands services à la faiblesse et à l'innocence se présentent rarement, et sont comme étouffées par les épineuses chicanes qui dessèchent et déchirent. Je compris aussi que les hautes questions de droit naturel, de droit public, appartiennent au philosophe et au législateur bien plus qu'à l'avocat, et que le domaine de celui-ci se borne souvent aux champs stériles du droit civil, droit barbare, local, arbitraire.

« Ces inconvénients ne se rencontraient pas dans la médecine : je me décidai pour elle. Elle est de tous les temps et de tous les lieux. Véritablement utile aux hommes, lorsqu'on l'exerce avec zèle et intelligence, souvent elle leur donne plus que la santé, elle leur rend le bonheur ; car tant de maladies viennent de l'âme, et la consolation morale en est le meilleur remède. L'argent d'ailleurs qu'on gagne auprès des riches permet non-seulement de n'en pas exiger des pauvres, mais de partager le sien avec eux ; de recevoir des uns pour rendre aux autres ; d'être un lien actif entre les conditions les plus opposées, et de réparer, en

quelque sorte, cette inégalité que la société consacre et que désavoue la nature. . . »

Joseph se mit en devoir de tenir les promesses qu'il s'était faites à lui-même; et, dans ce but, les sacrifices d'aucun genre ne lui coûtèrent. Il cessa brusquement de visiter une jeune personne charmante avec laquelle il pouvait espérer, au bout de quelques années, une union assortie. Mais sa philanthropie un peu farouche craignait de s'emprisonner à tout jamais dans des affections trop étroites, et, comme on l'a dit, dans un *égoïsme en deux personnes*. D'ailleurs il s'était créé en perspective je ne sais quel idéal de mariage, dans lequel le sacrement n'entrait pour rien : il lui fallait une mademoiselle La Chaux, une mademoiselle de Lespinasse ou une Lodoïska. Son premier amour pour la poésie se convertit alors en une aversion profonde. Il se sevrait rigoureusement de toute lecture enivrante, pour être plus certain de tuer en lui son inclination rebelle. Il en voulait misérablement aux Byron, aux Lamartine, comme Pascal à Montaigne, comme Malebranche à l'imagination, parce que ces grands poëtes l'attaquaient par son côté faible. Mille fois nous avons gémi de ces accès d'aigreur, qui décelaient dans les résolutions de notre ami moins de

calme et de sécurité qu'il ne s'efforçait d'en faire paraître; mais les conseils eussent été inutiles, et Joseph n'en demandait jamais.

Ce qu'il souffrit pendant deux ou trois années d'épreuve continuelle et de lutte journalière avec lui-même; quel démon secret s'acharnait à lui et corrompait ses études présentes en lui retraçant les anciennes ; quel tressaillement douloureux il ressentait à chaque triomphe nouveau de ses jeunes contemporains ; et cette conscience de sa force qui lui retombait sur le cœur comme un rocher éternel, et ses nuits sans sommeil, et ses veilles sans travail, et son livre ou son chevet trempé de pleurs : c'est ce que lui seul a pu savoir, et ce que nous révèle en partie le journal auquel sa mélancolie croissante le ramenait plus souvent. Presque toutes les pages en sont datées de nuit, comme les *Prières* du docteur Johnson et les Poésies du malheureux Kirke White. On y apprend que la santé de Joseph s'était assez profondément altérée, et que ses facultés sans expansion avaient engendré à la longue, dans ses principaux organes, un malaise inexprimable. L'idée d'une infirmité mortelle se joignait donc à ses autres peines pour l'accabler. A part les besoins de ses études, il sortait peu, ne voyait intimement

personne; et, à la rencontre, ses amis prenaient pour un sourire de paix et de contentement ce qui n'était que le sourire doux et gracieux de la douleur.

Un jour, c'était un dimanche, le soleil luisait avec cet éclat et cette chaleur de printemps qui épanouissent la nature et toutes les âmes vivantes. Au réveil, Joseph sentit pénétrer jusqu'à lui un rayon de l'allégresse universelle, et naître en son cœur comme une envie d'être heureux ce jour-là. Il s'habilla promptement, et sortit seul pour aller s'ébattre et rêver sous les ombrages de Meudon. Mais, au détour de la première rue, il rencontra deux amants du voisinage qui sortaient également pour jouir de la campagne, et qui, tout en regardant le ciel, se souriaient l'un à l'autre avec bonheur. Cette vue navra Joseph. Il n'avait personne, lui, à qui il pût dire que le printemps était beau et que la promenade, en avril, était délicieuse. Vainement il essaya de secouer cette idée, et de continuer quelque temps sa marche: le charme avait disparu; il revint à la hâte sur ses pas, et se renferma tout le jour.

Les seules distractions de Joseph, à cette époque, étaient quelques promenades, à la nuit tombante, sur un boulevard extérieur près duquel il

demeurait. Ces longs murs noirs, ennuyeux à l'œil, ceinture sinistre du vaste cimetière qu'on appelle une grande ville; ces haies mal closes laissant voir, par des trouées, l'ignoble verdure des jardins potagers; ces tristes allées monotones; ces ormes gris de poussière, et, au-dessous, quelque vieille accroupie avec des enfants au bord d'un fossé; quelque invalide attardé regagnant d'un pied chancelant la caserne; parfois, de l'autre côté du chemin, les éclats joyeux d'une noce d'artisans, cela suffisait, durant la semaine, aux consolations chétives de notre ami; depuis, il nous a peint lui-même ses soirées du dimanche dans la pièce des *Rayons jaunes*. Sur ce boulevard, pendant des heures entières, il cheminait à pas lents, *voûté comme un aïeul,* perdu en de vagues souvenirs, et s'affaissant de plus en plus dans le sentiment indéfinissable de son existence manquée. Si quelque méditation suivie l'occupait, c'était d'ordinaire un problème bien abstrus d'idéologie condillacienne; car, privé de livres qu'il ne pouvait acheter, sevré du commerce des hommes, d'où il ne rapportait que trouble et regret, Joseph avait cherché un refuge dans cette science des esprits taciturnes et pensifs. Son intelligence avide, faute d'aliment extérieur, s'attaquait à elle-

même, et vivait de sa propre substance comme le malheureux affamé qui se dévore.

Cependant, au milieu de ces tourments intérieurs, Joseph poursuivait avec constance les études relatives à sa profession. Quelques hommes influents le remarquèrent enfin, et parlèrent de le protéger. On lui conseilla trois ou quatre années de service pratique dans l'un des hôpitaux de la capitale, après quoi on répondait de son avenir. Joseph crut alors toucher à une condition meilleure: c'était l'instant critique; il rassembla les forces de sa raison et se résigna aux dernières épreuves. S'il parvenait à les surmonter, et si, au sortir de là, comme on le lui faisait entendre, un patronage honorable et bienveillant l'introduisait dans le monde, sa destinée était sauve désormais; des habitudes nouvelles commençaient pour lui et l'enchaînaient dans un cercle que son imagination était impuissante à franchir; une vie toute de devoir et d'activité, en le saisissant à chaque point du temps, en l'étreignant de mille liens à la fois, étouffait en son âme jusqu'aux velléités de rêveries oisives; l'âge arrivait d'ailleurs pour l'en guérir, et peut-être un jour, parvenu à une vieillesse pleine d'honneur, entouré d'une postérité nombreuse et de la considération universelle, peut-

être, il se serait rappelé avec charme ces mêmes années si sombres; et, les revoyant dans sa mémoire à travers un nuage d'oubli, les retrouvant humbles, obscures et vides d'événements, il en aurait parlé à sa jeune famille attentive, comme des années les plus heureuses de sa vie. Mais la fatalité qui poursuivait Joseph tournait tout à mal. A peine eut-il accepté la charge d'une fonction subalterne, et se fut-il placé, à l'égard de ses protecteurs, dans une position dépendante, qu'il ne tarda pas à pénétrer les motifs d'une bienveillance trop attentive pour être désintéressée. Il avait compté être protégé, mais non exploité par eux; son caractère noble se révolta à cette dernière idée. Pourtant des raisons de convenance l'empêchaient de rompre à l'instant même et de se dégager brusquement de la fausse route où il s'était avancé. Il jugea donc à propos de temporiser trois ou quatre mois, souffrant en silence et se ménageant une occasion de retraite.

Ces trois ou quatre mois furent sa ruine. Le désappointement moral, la fatigue de dissimuler, des fonctions pénibles et rebutantes, la disette de livres, un isolement absolu, et, pourquoi ne pas l'avouer? une vie misérable, un galetas au cinquième et l'hiver, tout se réunissait cette fois contre notre

pauvre ami, qui, par caractère encore, n'était que trop disposé à s'exagérer sa situation. C'est lui-même, au reste, qu'il faut entendre gémir. Le morceau suivant, que nous tirons de son journal, est d'un ton déchirant. Quand son imagination malade se serait un peu grossi les traits du tableau, faudrait-il moins compatir à tant de souffrances ?

« Ce vendredi 14 mars 1820, 10 heures et demie du matin.

« Si l'on vous disait : Il est un jeune homme, heureusement doué par la nature et formé par l'éducation ; il a ce qu'on appelle du talent, avec la facilité pour le produire et le réaliser ; il a l'amour de l'étude, le goût des choses honnêtes et utiles, point de vices ; et, au besoin, il se sent capable de déployer de fortes vertus. Ce jeune homme est sans ambition, sans préjugés. Quoique d'un caractère inflexible et d'airain, il est, si on ne l'atteint pas au fond, doux, tolérant, facile à vivre, surtout inoffensif ; ceux qui le connaissent veulent bien l'aimer, ou du moins s'intéresser à lui ; tout ce qu'ils lui peuvent reprocher, c'est d'être excessivement timide, peu parleur et triste. Il entre aisément dans les idées de tout le monde, et pourtant il a des idées à

lui, auxquelles il tient, et avec raison. Ce jeune homme a toujours, depuis qu'il se connaît, reçu des éloges et des espérances : enfant, il a grandi au milieu d'encouragements flatteurs et de succès mérités ; depuis, il n'a jamais dérogé à sa conduite première, et il est resté irréprochable. Sa pureté est même austère par moments, quoique pleine d'indulgence envers autrui. Ce jeune homme a gardé son cœur, et il a près de vingt ans ; et ce cœur est sensible, aimant ; c'est le cœur d'un poëte. Il respecte les femmes ; il les adore quand elles lui paraissent estimables ; il ne demande au Ciel qu'une jeune et fidèle amie, avec laquelle il s'unisse saintement jusqu'au tombeau. Ce jeune homme a de modestes besoins : le froid, la fatigue, la faim même, l'ont déjà éprouvé, et le plus étroit bien-être lui suffit. Il méprise l'opinion ou plutôt la néglige, et sait surtout que le bonheur vient du dedans. Il a une mère tendre enfin. Que lui manque-t-il ? Et si l'on ajoutait : Ce jeune homme est le plus malheureux des êtres. Depuis bien des jours, il se demande s'il est une seule minute où l'un de ses goûts ait été satisfait, et il ne la trouve pas. Il est pauvre, et jusqu'aux livres de son étude, il s'en passe, faute de quoi. Il est lancé dans

une carrière qui l'éloigne du but de ses vœux, et, dans cette carrière même, il s'égare plutôt qu'il n'avance, dénué qu'il est de ressources et de soutien. Sa mère pour lui s'épuise, et ne peut faire davantage. Lui travaille, mais travaille à peu de lucre, à peu de profit intellectuel, à nul agrément. Ses forces portent à vide ; la matière leur manque ; elles se consument et le rongent. Les encouragements superficiels du dehors le replongent dans l'idée de sa fausse situation, et le navrent. La vue de jeunes et brillants talents qui s'épanouissent lui inspire, non pas de l'envie, il n'en eut jamais ! mais une tristesse resserrante. S'il va un jour dans ce monde qui lui sourit, mais où il sent qu'il ne peut se faire une place, il est en pleurs le lendemain ; et s'il se résigne, car il le faut bien, c'est la douleur dans l'âme et en baissant la tête. Qu'on ne lui parle pas de protecteurs ! Ils se ressemblent tous, plus ou moins : ils ne donnent que pour qu'on leur rende, ou, s'ils donnent gratuitement, c'est qu'il ne leur en coûte nulle peine ; leur indifférence n'irait pas jusque-là. Sa fierté à lui, honorable et vertueuse, s'accommoderait mal de ces transactions coupables ou de ces méprisantes légèretés. Oh ! qui ne le plaindrait, ce jeune et

malheureux cœur, si on y lisait ce qu'il souffre? Qui ne plaindrait cet homme de vingt ans (car on est homme à vingt ans quand on est resté pur), en le voyant, sous la tuile, mendier dans l'étude une vaine et chétive distraction; non pas dans une étude profonde, suivie, attachante, mais dans une étude rompue, par haillons et par miettes, comme la lui fait le denier de la pauvreté? Qui ne le plaindrait de cette cruelle impuissance où il est d'atteindre à sa destinée? Et quel être heureux, s'il n'avait souffert lui-même, ne sourirait de pitié à ces petites joies que l'infortuné se fait en consolation d'une journée d'ennui et de marasme; joies niaises à qui n'a point passé par là, et que dédaignerait même un enfant : *prendre dans la rue le côté du soleil; s'arrêter à quatre heures sur le pont du canal, et, durant quelques minutes, regarder couler l'eau, etc.!* Quant à ce besoin d'aimer qu'on éprouve à vingt ans... Mais moi, qui écris ceci, je me sens défaillir; mes yeux se voilent de larmes; et l'excès de mon malheur m'ôte la force nécessaire pour achever de le décrire... *Miserere!* »

On voit, par quelques mots de cette méditation, que la vieille colère de Joseph contre la poésie

s'était déjà beaucoup apaisée; il s'y glorifie d'avoir un *cœur de poëte;* et en effet, durant ses heures d'agonie, la Muse était revenue le visiter. Un soir qu'il avait par hasard entendu un opéra à Feydeau, et qu'il s'en retournait lentement vers son réduit à la clarté d'une belle lune de mars, la fraîcheur de l'air, la sérénité du ciel, la teinte frémissante des objets, et les derniers échos d'harmonie qui vibraient à son oreille, agirent ensemble sur son âme, et il se surprit murmurant des plaintes cadencées qui ressemblaient à des vers. Ce fut pour lui comme un rayon de lumière saisi au passage à travers des barreaux. Dans ses longs tête-à-tête avec lui-même, sa morgue philosophique était bien tombée. Il avait compris que tout ce qui est humain a droit au respect de l'homme, et que tout ce qui console est bon au malheureux. Il avait relu avec candeur et simplicité ces mélodieuses lamentations poétiques dont il avait autrefois persiflé l'accent. L'idée de s'associer aux êtres élus qui chantent ici-bas leurs peines, et de gémir harmonieusement à leur exemple, lui sourit au fond de sa misère et le releva un peu. L'art, sans doute, n'entrait pour rien dans ces premiers essais. Joseph ne voulait que se dire fidèlement ses souffrances, et se les dire en vers. Mais il y a dans la poésie,

même la plus humble, pourvu qu'elle soit vraie, quelque chose de si décevant, qu'il fut, par degrés, entraîné beaucoup plus loin qu'il n'avait cru d'abord. Pour le moment, son importante affaire était de recouvrer sa liberté ; après quatre mois de silence, il n'hésita plus ; un mot la lui rendit. Cela fait, incapable de rien poursuivre, renonçant à tout but, s'enveloppant de sa pauvreté comme d'un manteau, il ne pensa qu'à vivre chaque jour en condamné de la veille qui doit mourir le lendemain, et à se bercer de chants monotones pour endormir la mort.

Il reprit un logement dans son ancien quartier, et s'y confina plus étroitement que jamais, n'en sortant qu'à la nuit close. Là commença de propos délibéré, et se poursuivit sans relâche, son lent et profond suicide : rien que des défaillances et des frénésies, d'où s'échappaient de temps à autre des cris ou des soupirs ; plus d'études suivies et sérieuses ; parfois, seulement, de ces lectures vives et courtes qui fondent l'âme ou la brûlent ; tous les romans de la famille de *Werther* et de *Delphine : Le Peintre de Saltzbourg, Adolphe, René, Édouard, Adèle, Thérèse Aubert* et *Valérie ;* Sénancour, Lamartine et Ballanche ; Ossian, Cowper et Kirke White.

A cette heure, la raison avait irrévocablement

perdu tout empire sur l'âme du malheureux Joseph. Pour nous servir des propres expressions de son journal, « le roc aride, auquel il s'était si longtemps cramponné, avait fui comme une eau sous sa prise, et l'avait laissé battu de la vague sur un sable mouvant. » Nul précepte de vie, nul principe de morale ne restait debout dans cette âme, hormis quelques débris épars çà et là qui achevaient de crouler à mesure qu'il y portait la main. Du moins si, en se retirant de lui, la raison l'eût sans retour livré en proie aux égarements d'une sensibilité délirante, il eût pu s'étourdir dans ce mouvement insensé, et l'enivrement du vertige lui eût sauvé les brisures de la chute. Mais il semblait qu'un bourreau capricieux eût attaché au corps de la victime un lien qui la retenait par moments, pour qu'elle tombât avec une sorte de mesure. La Raison morte rôdait autour de lui comme un fantôme et l'accompagnait à l'abîme, qu'elle éclairait d'une lueur sombre. C'est ce qu'il appelait avec une effrayante énergie « se noyer la lanterne au cou. » En un mot, l'âme de Joseph ne nous offre plus désormais qu'un inconcevable chaos, où de monstrueuses imaginations, de fraîches réminiscences, des fantaisies criminelles, de grandes pensées avor-

tées, de sages prévoyances suivies d'actions folles, des élans pieux après des blasphèmes, jouent et s'agitent confusément sur un fond de désespoir.

Mais le désespoir lui-même, pour peu qu'il se prolonge, devient une sorte d'asile dans lequel on peut s'asseoir et reposer. L'oiseau de mer, dont l'aile est brisée par l'orage, se laisse quelque temps bercer au penchant de la lame qui finit par l'engloutir. Joseph trouva bientôt ainsi des intervalles de calme pendant lesquels son mal allait plus lentement, et qui lui rendirent tolérables ses dernières années. Lorsque toute illusion s'est évanouie, et que, le premier assaut une fois essuyé, on a pris son parti avec le malheur, il en résulte dans l'âme, du moins à la surface, un grand apaisement. La faculté de jouir, que glaçait l'inquiétude, se relève et reverdit pour un jour. On sait qu'on mourra demain, ce soir peut-être; mais, en attendant, on se fait porter à midi au soleil, sur le banc tapissé de chèvrefeuille, ou sous le pommier en fleurs. Joseph ne vivait plus aussi que de chaleur et de soleil, d'effets de lumière au soir sur les nuages groupés au couchant, et des mille aspects d'un vert feuillage clair-semé dans un horizon bleu. Plusieurs amis que le Ciel lui envoya vers cette époque,

amis simples et bons, cultivant les arts avec honneur, et quelques-uns avec gloire, l'arrachèrent souvent à une solitude qui lui était mauvaise, et, par un admirable instinct familier aux nobles âmes, le consolèrent sans presque savoir qu'il souffrait. Joseph ne mourait pas moins à chaque instant, atteint d'une plaie incurable; mais il mourait plus doucement, et il y avait des chants autour de lui aux abords de la tombe. Sa lyre à lui-même, grâce à de précieux secours, s'était montée plus complète et plus harmonieuse; ses plaintes y résonnaient avec plus d'abondance et d'accent. Nous l'avons beaucoup vu en ces derniers temps : il était en apparence fort paisible, assez insouciant aux choses de ce monde, et, par moments, d'une gaieté fine qu'on aurait crue sincère. Sa mélancolie ne transpirait guère que dans ses confidences poétiques; et encore, à sa manière courante de réciter ses vers entre amis, on aurait dit qu'il ne les prenait pas au sérieux; quelque sombre que fût l'idée, il ne disait jamais les derniers mots de la pièce qu'en souriant; plus d'une fois il nous arriva de le plaisanter là-dessus. Joseph avait pour principe de ne pas *étaler son ulcère;* et, sans le journal qu'il a laissé, nous n'en aurions jamais soupçonné

tout le ravage. Quoi qu'il en soit, ses poésies suffisent pour faire comprendre les sentiments actifs qui le rongeaient alors. Nous y renvoyons le lecteur, n'empruntant ici du journal qu'un court passage qui jette un dernier jour sur le cœur de notre ami. Ce passage paraît avoir été écrit seulement peu de semaines avant sa mort, et ne se rattache à rien de ce qui précède. Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement qui le complétât.

« Lundi, 2 heures du matin.

« Que faire? à quoi me résoudre? faut-il donc la laisser épouser à un autre? — En vérité, je crois qu'elle me préfère. Comme elle rougissait à chaque instant, et me regardait avec une langueur de vierge amoureuse, quand sa mère me parlait de l'épouseur qui s'était présenté, et tâchait de me faire expliquer moi-même! Comme son regard semblait se plaindre et me dire : O vous que j'attendais, me laisserez-vous donc ravir à vos yeux, lorsqu'un mot de votre bouche peut m'obtenir? — Aussi, qu'allais-je y faire durant de si longs soirs, depuis tant d'années? Pourquoi ces mille familiarités de frère à sœur; chaque parure nouvelle étalée par elle avec une vanité enfantine,

admirée de moi avec une minutieuse complaisance ; ces gants, ces anneaux essayés et rendus, et ces lectures d'hiver au coin du feu, en tête à tête avec elle, près de sa mère sommeillante ? C'était un enfant d'abord ; mais elle a grandi ; je la trouvais peu belle, quoique gracieuse, et pourtant j'y revenais toujours. Ce n'était de ma part, je l'imaginais du moins, que vieille amitié, désœuvrement, habitude. Mais les quinze ans lui sont venus, et voilà que mon cœur saigne à se séparer d'elle. — Et qui m'empêcherait de l'épouser ? Suis-je ruiné, corps et âme, sans espoir ? Son jeune sang peut-être rafraîchirait le mien ; ses étreintes aimantes m'enchaîneraient à la terre ; je recommencerais mon existence ; je travaillerais, je suerais à vivre : je serais homme. — Délire ! Et les dégoûts du lendemain, et les tracasseries de la gêne, et mes incurables besoins de solitude, de silence et de rêves ? Elle serait malheureuse avec moi : la misère m'a dépravé à fond ; il pourrait survenir, Dieu m'en garde ! d'horribles moments où je serais tenté... Nos enfants, d'ailleurs, nous payeraient-ils nos peines ? Les filles seraient-elles sages et belles, les fils honnêtes et laborieux ? Seraient-ils tous, envers nous, enfants respectueux et tendres ? L'ai-je toujours été moi-même ? —

Non, une main invisible m'a retranché du bonheur; j'ai comme un signe sur le front, et je ne puis plus ici-bas m'unir avec une âme. Allez dire à la feuille arrachée, qui roule aux vents et aux flots, de prendre racine en terre dans la forêt, et de devenir un chêne. Moi, je suis cette feuille morte; je roule quelque temps encore, et l'automne va me pourrir. — Mais elle pleurera, elle, à ton silence; passée aux bras d'un autre, elle te regrettera toute sa vie; et tu auras corrompu sa destinée. Oui, elle pleurera durant huit jours d'un regret mêlé de dépit; elle rougira et pâlira tour à tour à mon nom; elle soupirera même, sans le vouloir, à la première nouvelle de ma mort. Mais, dès la seconde pensée, elle se félicitera d'en avoir épousé un qui vit; chaque enfant de plus l'attachera à sa condition nouvelle; elle y sera heureuse, si elle doit l'être; et, arrivée au terme de l'âge, à propos d'une scène d'enfance racontée un soir à la veillée, elle se souviendra de moi par hasard, comme de quelqu'un qui s'y trouvait présent, et qu'elle aura autrefois connu. »

Joseph s'était retiré l'été dernier à un petit village voisin de Meudon; il y mourut, dans le courant d'octobre, d'une phthisie pulmonaire,

compliquée, à ce qu'on croit, d'une affection de cœur. Une triste consolation se mêle pour nous à l'idée d'une fin si prématurée. Si la maladie s'était prolongée quelque temps encore, il était à craindre qu'il n'en eût pas attendu l'effet; du moins, à la lecture du recueil, on ne peut guère douter qu'il n'ait secrètement nourri une pensée sinistre.

En nous efforçant d'arracher cette humble mémoire à l'oubli, et en risquant aujourd'hui, au milieu d'un monde peu rêveur, ces poésies mystérieuses que Joseph a confiées à notre amitié, nous avons dû faire un choix sévère, tel sans doute qu'il l'eût fait lui-même s'il les avait mises au jour de son vivant. Parmi les premières pièces qu'il composa, et dans lesquelles se trahit une grande inexpérience, nous ne prenons qu'un seul fragment, et nous l'insérons ici parce qu'il nous donne occasion de noter un fait de plus dans l'histoire de cette âme souffrante. Après avoir essayé de retracer l'enivrement d'un cœur de poëte à l'entrée de la vie, Joseph continue en ces mots :

Songe charmant, douce espérance!
Ainsi je rêvais à quinze ans;
Aux derniers reflets de l'enfance,
A l'aube de l'adolescence,
Se peignaient mes jours séduisants.

Mais la gloire n'est pas venue;
Mon amante auprès d'un époux
De moi ne s'est plus souvenue;
Et de ma folie inconnue
Ma mère se plaint à genoux.

Moi, malheureux, je rêve encore,
Et, poëte désenchanté,
A l'autel du Dieu que j'adore
Sous la cendre je me dévore,
Foyer que la flamme a quitté.

Avez-vous vu, durant l'orage,
L'arbre par la foudre allumé?
Longtemps il fume; en long nuage
Sa verte séve se dégage
Du tronc lentement consumé.

Oh! qui lui rendra son jeune âge?
Qui lui rendra ses jets puissants,
Les nids bruyants de son feuillage,
Les rendez-vous sous son ombrage,
Ses rameaux, la nuit gémissants?

Qui rendra ma fraîche pensée
A son rêver délicieux?
Quel prisme à ma vue effacée
Repeindra la couleur passée
Où nageaient la terre et les cieux?

Était-ce une blanche atmosphère,
Le brouillard doré du matin,
Ou du soir la rougeur légère,
Ou cette pâleur de bergère
Dont Phébé nuance son teint?

Était-ce la couleur de l'onde
Quand son cristal profond et pur
Réfléchit le dôme du monde?
Ou l'œil bleu de la beauté blonde
Luisait-il d'un si tendre azur?

Mais bleue encore est la prunelle;
Mais l'onde encore est un miroir;
Phébé toujours luit aussi belle;
Chaque matin l'aube est nouvelle,
Et le ciel rougit chaque soir.

Et moi, mon regard est sans vie;
Dans l'univers décoloré
Je traîne l'inutile envie
D'y revoir la lueur ravie
Qui d'abord l'avait éclairé.

Je soulève en vain la paupière;
Sans l'œil de l'âme que voit-on?
O Ciel, ôte-moi ta lumière,
Mais rends-moi ma flamme première;
Aveugle-moi comme Milton!

---

Enfant, je suis Milton! relève ton courage;
N'use point ta jeunesse à sécher dans le deuil;
Il est pour les humains un plus noble partage
Avant de descendre au cercueil!

Abandonne la plainte à la vierge abusée,
Qui, sur ses longs fuseaux se pâmant à loisir,
Dans de vagues élans se complaît, amusée
Au récit de son déplaisir.

Brise, brise, il est temps, la quenouille d'Alcide!
Achille, loin de toi cette robe aux longs plis!
Renaud, ne livre plus aux guirlandes d'Armide
Tes bras trop longtemps amollis!

Tu rêves, je le sais, le laurier des poëtes;
Mais Pétrarque et le Dante ont-ils toujours rêvé
En ces temps où luisait, dans leurs nuits inquiètes,
Des partis le glaive levé?

Et moi, rêvais-je alors qu'Albion en colère,
Pareille à l'Océan qui s'irrite et bondit,
Loin d'elle rejetait la race impopulaire
Du tyran qu'elle avait maudit?

Il fallut oublier les mystiques tendresses,
Et les sonnets d'amour, dits à l'écho des bois;
Il fallut, m'arrachant à mes douces tristesses,
Corps à corps combattre les rois.

Éden, suave Éden, berceau des frais mystères,
Pouvais-je errer en paix dans tes bosquets pieux,
Quand Albion pleurait, quand le cri de mes frères
Avec leur sang montait aux cieux?

Je croyais voir alors l'Ange à la torche sainte:
Terrible, il me chassait du divin paradis,
Et, debout à la porte, il en gardait l'enceinte,
Ainsi qu'il la garda jadis.

Sur moi, quand je fuyais, il secoua sa flamme.
Sion, quel chaste amour en moi fut allumé !
Dans tes embrassements je répandis mon âme,
De Sion enfant bien-aimé.

Sur Sion qui gémit la voix du Seigneur gronde ;
Il vient la consoler par ces terribles sons :
« Silence aux flots des mers, aux entrailles du monde !
Silence aux profanes chansons ! »

Non, la lyre n'est pas un jouet dans l'orage ;
Le poëte n'est pas un enfant innocent,
Qui bégaye un refrain et sourit au carnage
Dans les bras de sa mère en sang.

Avant qu'à ses regards la patrie immolée
Dans la poussière tombe, elle l'a pour soutien :
Par le glaive il la sert, quand sa lyre est voilée ;
Car le poëte est citoyen.

— Ainsi parlait Milton ; et ma voix plus sévère,
Par degrés élevant son accent jusqu'au sien,
Après lui murmurait : « Oui, la France est ma mère,
Et le poëte est citoyen. »

Tout ce discours de Milton révèle assez quelle fièvre patriotique fermentait au cœur de Joseph, et combien les souffrances du pays ajoutèrent aux siennes propres, tant que la cause publique fut en danger. C'était le seul sentiment assez fort pour l'arracher aux peines individuelles, et il en a con-

sacré, dans quelques pièces, l'expression amère et généreuse. Plus d'un motif nous empêche, comme bien l'on pense, d'être indiscret sur ce point. A une époque d'ailleurs où les haines s'apaisent, où les partis se fondent, et où toutes les opinions honnêtes se réconcilient dans une volonté plus éclairée du bien [1], les réminiscences de colère et d'aigreur seraient funestes et coupables, si elles n'étaient avant tout insignifiantes. Joseph le sentait mieux que personne. Il vécut assez pour entrevoir l'aurore de jours meilleurs, et pour espérer en l'avenir politique de la France. Avec quel attendrissement grave et quel coup d'œil mélancolique jeté sur l'humanité, sa mémoire le reportait alors aux orages des derniers temps! En nous parlant de cette Révolution dont il adorait les principes, et dont il admirait les hommes, combien de fois il lui arrivait de s'écrier avec lord Ormond dans *Cromwell :*

Triste et commun effet des troubles domestiques!
A quoi tiennent, mon Dieu, les vertus politiques?
Combien doivent leur faute à leur sort rigoureux,
Et combien semblent purs qui ne furent qu'heureux!

1. Ceci s'écrivait sous le ministère Martignac.

Et qu'il enviait un divin poëte d'avoir pu dire, parlant à sa lyre tant chérie :

Des partis l'haleine glacée
Ne t'inspira point tour à tour ;
Aussi chaste que la pensée,
Nul souffle ne t'a caressée,
Excepté celui de l'amour !

Par ses goûts, ses études et ses amitiés, surtout à la fin, Joseph appartenait d'esprit et de cœur à cette jeune école de poésie qu'André Chénier légua au dix-neuvième siècle du pied de l'échafaud, et dont Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Émile Deschamps, et dix autres après eux, ont recueilli, décoré, agrandi le glorieux héritage. Quoiqu'il ne se soit jamais essayé qu'en des peintures d'analyse sentimentale et des paysages de petite dimension, Joseph a peut-être le droit d'être compté à la suite, loin, bien loin de ces noms célèbres. S'il a été sévère dans la forme, et pour ainsi dire religieux dans la facture ; s'il a exprimé au vif et d'un ton franc quelques détails pittoresques ou domestiques jusqu'ici trop dédaignés ; s'il a rajeuni ou refrappé quelques mots surannés ou de basse bourgeoisie exclus, on ne sait pourquoi, du langage poétique ; si enfin il a constamment obéi à une inspiration naïve et s'est toujours écouté

lui-même avant de chanter, on voudra bien lui pardonner peut-être l'individualité et la monotonie des conceptions, la vérité un peu crue, l'horizon un peu borné de certains tableaux; du moins son passage ici-bas dans l'obscurité et dans les pleurs n'aura pas été tout à fait perdu pour l'art : lui aussi, il aura eu sa part à la grande œuvre; lui aussi, il aura apporté sa pierre toute taillée au seuil du temple; et peut-être sur cette pierre, dans les jours à venir, on relira quelquefois son nom.

Paris, février 1829.

# POÉSIES

—

## Premier Amour.

*Un autre, plus heureux, va unir son sort à celui de mon amie. Mais, quoiqu'elle trompe ainsi mes plus chères espérances, dois-je la moins aimer?*

MACKENSIE, *L'Homme sensible.*

PRINTEMPS, que me veux-tu? Pourquoi ce doux sourire,
Ces fleurs dans tes cheveux, et ces boutons naissants?
Pourquoi dans les bosquets cette voix qui soupire,
Et du soleil d'avril ces rayons caressants?

Printemps si beau, ta vue attriste ma jeunesse;
De biens évanouis tu parles à mon cœur;
Et d'un bonheur prochain ta riante promesse
M'apporte un long regret de mon premier bonheur.

Un seul être pour moi remplissait la nature;
En ses yeux je puisais la vie et l'avenir;
Au musical accent de sa voix calme et pure,
Vers un plus frais matin je croyais rajeunir.

Oh! combien je l'aimais! et c'était en silence!
De son front virginal arrosé de pudeur,
De sa bouche où nageait tant d'heureuse indolence,
Mon souffle aurait terni l'éclatante candeur.

Par instants j'espérais. Bonne autant qu'ingénue,
Elle me consolait du sort trop inhumain;
Je l'avais vue un jour rougir à ma venue,
Et sa main par hasard avait touché ma main.

Que de fois, étalant une robe nouvelle,
Naïve, elle appela mon regard enivré,
Et sembla s'applaudir de l'espoir d'être belle,
Préférant le ruban que j'avais préféré!

Ou bien, si d'un pinceau la légère finesse
Sur l'ovale d'ivoire avait peint ses attraits,
Le velours de sa joue, et sa fleur de jeunesse,
Et ses grands sourcils noirs couronnant tous ses traits,

Ah! qu'elle aimait encor, sur le portrait fidèle
Que ses doigts blancs et longs me tenaient approché,
Interroger mon goût, le front vers moi penché,
Et m'entendre à loisir parler d'elle près d'elle!

Un soir, je lui trouvai de moins vives couleurs;
Assise, elle rêvait; sa paupière abaissée
Sous ses plis transparents dérobait quelques pleurs;
Son souris trahissait une triste pensée;

Bientôt elle chanta; c'était un chant d'adieux.
Oh! comme, en soupirant la plaintive romance,
Sa voix se fondait toute en pleurs mélodieux,
Qui, tombés en mon cœur, éteignaient l'espérance!

Le lendemain, un autre avait reçu sa foi.
Par le vœu de ta mère à l'autel emmenée,
Fille tendre et pieuse, épouse résignée,
Sois heureuse par lui, sois heureuse sans moi!

Mais que je puisse au moins me rappeler tes charmes!
Que de ton souvenir l'éclat mystérieux
Descende quelquefois au milieu de mes larmes,
Comme un rayon de lune, un bel Ange des cieux!

Qu'en silence adorant ta mémoire si chère,
Je l'invoque en mes jours de faiblesse et d'ennui!
Tel en sa sœur aînée un frère cherche appui,
Tel un fils orphelin appelle encor sa mère.

---

## A la Rime.

C'est de la pièce suivante que date la conversion de Joseph à une facture plus sévère. Cette pièce a déjà été publiée ailleurs, comme l'ouvrage d'un ami qui s'est prêté en cela au caprice et à la modestie du poëte, mais qui se croit aujourd'hui obligé de faire restitution sur sa tombe.

Rime, qui donnes leurs sons
Aux chansons;
Rime, l'unique harmonie
Du vers, qui, sans tes accents
Frémissants,
Serait muet au génie;

Rime, écho qui prends la voix
Du hautbois
Ou l'éclat de la trompette;
Dernier adieu d'un ami
Qu'à demi
L'autre ami de loin répète;

Rime, tranchant aviron,
Éperon
Qui fends la vague écumante;
Frein d'or, aiguillon d'acier
Du coursier
A la crinière fumante;

Agrafe, autour des seins nus
De Vénus
Pressant l'écharpe divine,
Ou serrant le baudrier
Du guerrier
Contre sa forte poitrine;

Col étroit, par où saillit
Et jaillit
La source au ciel élancée,
Qui, brisant l'éclat vermeil
Du soleil,
Tombe en gerbe nuancée;

Anneau pur de diamant
Ou d'aimant,
Qui, jour et nuit, dans l'enceinte
Suspends la lampe, ou le soir
L'encensoir
Aux mains de la vierge sainte;

Clef, qui, loin de l'œil mortel,
Sur l'autel
Ouvres l'arche du miracle,
Ou tiens le vase embaumé
Renfermé
Dans le cèdre au tabernacle ;

Ou plutôt, fée au léger
Voltiger,
Habile, agile courrière,
Qui mènes le char des vers
Dans les airs
Par deux sillons de lumière ;

O Rime ! qui que tu sois,
Je reçois
Ton joug ; et longtemps rebelle,
Corrigé, je te promets
Désormais
Une oreille plus fidèle.

Mais aussi devant mes pas
Ne fuis pas ;
Quand la Muse me dévore,
Donne, donne par égard
Un regard
Au poëte qui t'implore !

Dans un vers tout défleuri,
Qu'a flétri
L'aspect d'une règle austère,
Ne laisse point murmurer,
Soupirer,
La syllabe solitaire.

Sur ma lyre, l'autre fois,
Dans un bois,
Ma main préludait à peine :
Une colombe descend,
En passant,
Blanche sur le luth d'ébène.

Mais au lieu d'accords touchants,
De doux chants,
La colombe gémissante
Me demande par pitié
Sa moitié,
Sa moitié loin d'elle absente.

Ah ! plutôt, oiseaux charmants,
Vrais amants,
Mariez vos voix jumelles !
Que ma lyre et mes concerts
Soient couverts
De vos baisers, de vos ailes !

Ou bien, attelés d'un crin
Pour tout frein
Au plus léger des nuages,
Traînez-moi, coursiers chéris
De Cypris,
Au fond des sacrés bocages.

---

## Au Loisir.

Loisir, où donc es-tu? Le matin, je t'implore;
Le jour, ton charme absent me trouble et me dévore;
Le soir vient, tu n'es pas venu;
La nuit, j'espère enfin veiller à ta lumière,
Mais déjà le sommeil a fermé ma paupière,
Avant que mes yeux t'aient connu.

Loisir, es-tu couché sur quelque aimable rive?
Au bord d'un antre frais, près d'une onde plaintive,
Te montres-tu sous le soleil?
Ou de jour, abusant Psyché qui se lamente,
Ne descends-tu jamais aux bras de ton amante
Que sur les ailes du Sommeil?

Sylphe léger, ton vol effleure-t-il la terre,
A l'heure de silence où Phébé solitaire
Visite un berger dans les bois ?
As-tu fui pour toujours par delà les nuages ?
Et dans les cœurs épris de tes vagues images
N'es-tu qu'un rêve d'autrefois ?

Loisir, entends mes vœux : sur le lac de la vie
Errant depuis un jour, et déjà poursuivie
Des flots et des vents courroucés,
Au milieu des écueils, sans timon, sans étoiles,
Ma nef m'emporte et fuit ; j'entends crier mes voiles ;
Et mes jeunes bras sont lassés.

Mais, si tes yeux d'en haut s'abaissaient sur ma tête,
A ton regard serein céderait la tempête,
Et je verrais le ciel s'ouvrir ;
Les vents m'apporteraient une fraîcheur nouvelle,
Et la vague apaisée, autour de ma nacelle,
En la berçant viendrait mourir.

Moi, le front appuyé sur la rame immobile,
J'aimerais savourer la volupté tranquille
D'un éternel balancement ;
Ou j'aimerais, la tête en arrière étendue,
L'œil entr'ouvert, mêler mon âme répandue
Aux flots d'azur du firmament.

Et puis, je chanterais le Loisir et ses charmes :
Ses souris nonchalants ; la douceur de ses larmes,
Larmes sans cause et sans douleurs ;
Ses accents qu'accompagne une lyre d'ivoire ;
Sur son front, le plaisir couronné par la gloire,
Et le laurier parmi des fleurs.

Mais le Loisir a fui, tandis que je l'appelle,
Comme au cri du chasseur l'alouette rebelle,
Comme une onde qu'on veut saisir ;
Le Temps s'est réveillé ; ma tâche recommence
Adieu besoins du cœur, solitude, silence !
Adieu Loisir, adieu Loisir !

---

## Sonnets.

*To labour doom'd and destin'd to be poor.*
PENROSE.

### I

Quand l'avenir pour moi n'a pas une espérance,
Quand pour moi le passé n'a pas un souvenir,
Où puisse, dans son vol qu'elle a peine à finir,
Un instant se poser mon Ame en défaillance ;

Quand un jour pur jamais n'a lui sur mon enfance,
Et qu'à vingt ans ont fui, pour ne plus revenir,
L'Amour aux ailes d'or, que je croyais tenir,
Et la Gloire emportant les hymnes de la France ;

Quand la Pauvreté seule, au sortir du berceau,
M'a pour toujours marqué de son terrible sceau,
Qu'elle a brisé mes vœux, enchaîné ma jeunesse,

Pourquoi ne pas mourir? De ce monde trompeur
Pourquoi ne pas sortir sans colère et sans peur,
Comme on laisse un ami qui tient mal sa promesse?

II

— Pauvre enfant, qu'as-tu fait? Qu'avais-tu pour mourir?
Te fallait-il de l'or pour te plaire à la vie?
Quoi! d'un pareil regret ton âme poursuivie
Sous la pourpre et la soie espérait moins souffrir!

— Non; la pourpre et la soie auraient pu me couvrir
Sans prendre à leur réseau ma vanité ravie;
Par de meilleurs zéphyrs ma jeunesse servie,
Loin d'un soleil pompeux, aurait aimé fleurir.

Il ne m'aurait fallu, sur un coin de la terre,
Qu'un loisir innocent, un chaume solitaire,
Les trésors de l'étude à côté d'un ami,

Et, vers l'heure où le jour fuit sous l'ombre naissante,
Une main pour répondre à ma main frémissante,
Un sein où me pencher, les yeux clos à demi.

---

## Rêverie.

*A mon ami V. P.* (VICTOR PAVIE)

Il est soir : la lune s'élance
Sur son trône mystérieux ;
Les astres roulent en silence ;
Comme un lac immobile, immense,
Mon âme réfléchit les cieux.

Dans les ondes de la pensée,
Dans ce beau lac aux sables d'or,
La voûte des cieux balancée
A mes yeux se peint, nuancée
De couleurs plus molles encor.

Amoureux de la grande image,
D'abord j'en jouis à loisir ;
Bientôt désirant davantage,
Poète avide, enfant peu sage,
J'étends la main pour la saisir.

Adieu soudain, voûte étoilée,
Blanche lumière, éclat si pur!
Au sein de mon âme ébranlée,
Phébé tremblante s'est voilée;
L'image a perdu son azur.

Phébé, ne voile plus ta face!
Je renonce à mon fol espoir.
Lors, par degrés, le flot s'efface,
L'âme s'apaise, et sa surface
Des cieux redevient le miroir.

Irai-je, pour saisir l'image,
De l'onde encor troubler le cours?
Non; mais penché sur le rivage,
Puisque la nuit est sans nuage,
Je veux rêver, rêver toujours.

---

## Le Suicide [1].

Quand Platon autrefois, saisi d'une ardeur sainte,
Du haut du Sunium, et par delà l'enceinte
De l'immense horizon,
Aux disciples, en cercle assemblés pour l'entendre,
Montrait du doigt ce monde où notre âme doit tendre
Et que voit la Raison;

1. Cette pièce s'est trouvée depuis insérée (sans qu'on s'explique comment) dans les *Poésies* posthumes d'Imbert Galloix (Genève 1834) : nous la maintenons à Joseph Delorme. Il suffirait d'en remarquer les rimes scrupuleuses et presque superstitieuses d'exactitude, pour y reconnaître le nouveau converti à *la rime;* Galloix n'a pas du tout le même système. Une strophe, chez lui, a été altérée; c'est celle où *Charles* est à la fin du vers. Comme, dans sa version, le nom d'*Arthur* a été substitué partout à celui de *Charles*, il lui a fallu changer à cet endroit deux vers; et, si l'on compare, il est évident, par la faiblesse et l'impropriété des termes, que l'altération est de son côté. Le nom de *Charles* qui se trouve dans la pièce de Joseph Delorme n'est autre que le nom même du très-humble éditeur. On insiste à regret; mais il faut se mettre en garde contre les injurieux soupçons des *Saumaise futurs;* cette pauvre madame Des Houlières a bien été accusée d'avoir volé ses *Moutons*.

L'un d'eux, tout enivré des paroles du maître,
Désormais ne pouvant du terrible *peut-être*
Porter l'anxiété,
Pour finir un tourment que chaque instant prolonge,
Monte sur un rocher, s'en précipite, plonge
Dans l'immortalité.

Par un désir moins pur, par un moins beau délire,
Désenchanté de vivre, et fatigué de lire
Au livre d'ici-bas,
Charles, sans espérer là-haut un meilleur monde,
Gravissait, pour mourir, un roc que l'air et l'onde
Minent de leurs combats.

Sous mille traits charmants il s'était peint la vie
Aux jours où la jeunesse en songes est ravie;
Mais ces jours sont passés;
Mais il comprend enfin, il raille sa chimère,
Et, prêt à la briser, il tient la coupe amère,
En disant : « C'est assez. »

Sa main, du bien, du mal, n'a point pesé la somme :
L'œil bon de l'Éternel, veillant d'en haut sur l'homme
Comme sur un enfant,
N'est pour lui qu'un œil morne, une éteinte prunelle
Où jamais n'a brillé de l'âme paternelle
Un rayon échauffant.

Il n'a point de son être entendu le mystère;
Et dès lors en son cœur une voix solitaire,
Implacable remords,
Sphinx caché qui punit une erreur comme un crime,
Pour un sens mal compris le condamne à l'abîme
Et le pousse à la mort.

Il y va; mais, du roc près d'atteindre la crête,
Il se tourne pour voir, monte encor, puis s'arrête,
Jette encore un regard :
En ces lieux tant maudits un charme se révèle;
Ils ont pris à ses yeux une teinte nouvelle
A l'heure du départ.

Derrière un voyageur, s'arrondit et s'incline
Par un penchant plus doux, et se change en colline
Un aride coteau;
Après qu'on l'a franchi, l'âpre sentier s'efface,
Et le sol en fuyant semble voiler sa face
Sous un plus vert manteau.

L'aspect du mal souffert repose l'âme usée;
La sueur de midi nous retombe en rosée
Quand le jour va finir;
Le passé s'adoucit aux yeux de la souffrance,
Autant qu'aux jeunes yeux où reluit l'espérance
S'embellit l'avenir.

Un ciel plus pur déjà s'est entr'ouvert pour Charles,
Sur son chemin de mort tout s'anime et lui parle
De bonheur et d'amour;
L'autan fougueux n'est plus qu'un zéphir qui caresse;
Le roc à peine fend la vague qui le presse
Et qui meurt alentour.

Un Génie a passé sur ce désert sauvage.
Des bouquets d'orangers aux sables du rivage
Mêlent leurs rameaux verts;
L'Océan au soleil se dore d'étincelles,
Et d'écume il blanchit sous les mille nacelles
Dont ses bords sont couverts.

Mais Charles toujours monte et s'avance à l'abîme;
Il y touche : devant ce spectacle sublime,
La mer, les cieux, les bois,
Il hésite un moment; puis, s'asseyant au faîte,
Avant de s'en aller, il veut voir une fête
Pour la dernière fois.

Ce n'est pas un regret, un espoir qui l'enchaîne;
C'est pur désir de voir, curiosité vaine,
Qui le retarde encor.
Le cygne va partir, son aile se déploie,
Rien qu'un frêle ruban, un léger fil de soie,
Ne retient son essor.

La brise, recueillant les trésors de la plage,
Lui porte des parfums confondus en nuage
Avec des bruits charmants;
Et devant lui, pareils à des Ombres chéries,
Glissent sur des flots d'or en des barques fleuries
D'heureux couples d'amants.

Plus d'un, près du rocher, tout en passant, l'appelle
Et, d'en bas lui lançant une gaieté cruelle,
Le convie au bonheur...
Jouissez du bonheur, vous que le Ciel protège,
Qu'il aime, et dont jamais un rêve sacrilège
N'a traversé le cœur!

Il est pour les humains d'effroyables pensées;
Les âmes qu'en tombant ces flèches ont blessées
Ne sauraient en guérir;
La vie en est gâtée, et chaque heure trop lente
Y laisse en s'écoulant une trace sanglante :
On n'a plus qu'à mourir.

Charles sourit d'en haut à la folie humaine.
Ineffable sourire! oh! qu'il est pur de haine,
Qu'il est plein de douceur!
Telle une sœur mourante, à l'agonie en proie,
Sourit aux jeux naïfs, à l'innocente joie
De sa plus jeune sœur.

Cependant, à la fin, quelque vapeur légère,
Quelque nuage errant, d'une ombre passagère
Couvrira le tableau;
Le soleil un instant voilera son visage,
Et sans la rallumer laissera son image
S'éteindre au fond de l'eau.

Ce sera l'heure alors... Et quand, d'un flot docile
Mollement ramenés vers un retour facile
Et poussés par le flux,
Les joyeux promeneurs regagneront la terre,
Celui que, le matin, ils virent solitaire,
Ils ne le verront plus.

---

## Le Songe.

Quand autrefois dans cette arène,
Où tout mortel suit son chemin,
En coureur que la gloire entraîne
Je m'élançais, l'âme sereine,
Un flambeau brillant à la main;

Des Muses belliqueux élève,
Quand je rêvais nobles assauts,
Couronne et laurier, lyre et glaive,
Étendards poudreux qu'on enlève,
Baisers cueillis sous des berceaux;

Partout vainqueur, amant, poète,
Pensais-je, hélas! que mon flambeau,
Au lieu de triomphe et de fête,
N'éclairerait que ma défaite
Et mes ennuis jusqu'au tombeau?

La destinée à ma jeunesse
Semblait sourire avec amour;
J'aimais la vie avec ivresse,
Ainsi qu'on aime une maîtresse
Avant la fin du premier jour.

Il a fui, mon rêve éphémère...
Tel, d'un sexe encore incertain,
Un bel enfant près de sa mère
Poursuit la flatteuse chimère
De son doux rêve du matin.

Tout s'éveille, et, lui, dort encore;
Déjà pourtant il n'est plus nuit;
L'aube blanchit devant l'Aurore;
Sous l'œil du Dieu qui la dévore,
L'Aurore rougit et s'enfuit.

Il dort son sommeil d'innocence;
Avec l'aube son front blanchit;
Puis par degrés il se nuance
Avec l'Aurore qui s'avance
Et qui bientôt s'y réfléchit.

Un voile couvre sa prunelle
Et cache le ciel à ses yeux;
Mais un songe le lui révèle;
En songe, son âme étincelle
Des rayons qui peignent les cieux.

O coule, coule, onde nouvelle,
Suis mollement ton cours vermeil!
Peux-tu jamais couler plus belle
Que sous la grotte maternelle,
Aux premiers rayons de soleil?

Que j'aime ce front sans nuage,
Qu'arrose un plus frais coloris!
Bel enfant, quel charmant présage
Parmi les fleurs de ton visage
Fait soudain éclore un souris?

Dans la vie encore ignorée
As-tu cru voir un bonheur pur?
Un Ange te l'a-t-il montrée
Brillante, sereine, azurée,
A traver ses ailes d'azur?

Ou quelque bonne fée Urgèle,
Promettant palais et trésor
Au filleul mis sous sa tutelle,
Pour te promener t'aurait-elle
Ravi sur son nuage d'or?

Mais le soleil suit sa carrière,
Et voilà qu'un rayon lancé
De l'enfant perce la paupière;
Ses yeux s'ouvrent à la lumière;
Il pleure... Le songe est passé!

---

## Le Dernier Vœu.

*Vous le savez, j'ai le malheur de ne pouvoir être jeune.*
SÉNANCOUR. *Oberman.*

Vierge longtemps rêvée, amante, épouse, amie,
Charmant fantôme, à qui mon enfance endormie
Dut son premier réveil;
Qui bien des fois mêlas, jeune et vive Inconnue,
A nos jeux innocents la caresse ingénue
De ton baiser vermeil;

Qui depuis, moins folâtre et plus belle avec l'âge,
De loin me souriais dans l'onde de la plage,
Dans le nuage errant ;
Dont j'entendais la voix, de nuit, quand tout repose,
Et dont je respirais sur le sein de la rose
Le soupir odorant ;

Étoile fugitive et toujours poursuivie ;
Ange mystérieux, qui marchais dans ma vie,
Me montrant le chemin,
Et qui d'en haut penchant ton cou frais de rosée,
Un doigt vers l'avenir, à mon âme épuisée
Semblais dire : *Demain !* —

*Demain* n'est pas venu ; je n'ose plus l'attendre.
Mais si pourtant encor, fantôme doux et tendre,
Demain pouvait venir ;
Si je pouvais atteindre ici-bas ton image,
D'un cœur rempli de toi mettre à tes pieds l'hommage,
O vierge, et t'obtenir !...

Ah ! ne l'espère point ;... ne crains point que je veuille
Entre tes doigts fleuris sécher la verte feuille
Du bouton que tu tiens,
Verser un souffle froid sur tes destins rapides,
Un poison dans ton miel, et dans tes jours limpides
L'amertume des miens.

Un mal longtemps souffert me consume et me tue;
Le chêne, dont toujours l'enfance fut battue
Par d'affreux ouragans,
Le tronc nu, les rameaux tout noircis, n'est pas digne
D'enlacer en ses bras et d'épouser la vigne
Aux festons élégants.

Non; c'en est fait, jamais! Ni son regard timide
Où de l'astre d'amour tremble un rayon humide,
Ni son chaste entretien,
Propos doux comme une onde, ardents comme une flamm
Serments, soupirs, baisers, son beau corps, sa belle ân
Non, rien, je ne veux rien!

Rien, excepté l'aimer, l'adorer en silence;
Le soir, quand le zéphyr plus mollement balance
Les rameaux dans les bois,
Suivre de loin ses pas sur l'herbe défleurie;
Épier les détours où fuit sa rêverie;
L'entrevoir quelquefois;

Et puis la saluer, lui sourire au passage,
Et, par elle chargé d'un frivole message
Obéir en volant;
Dans un mouchoir perdu retrouver son haleine;
Baiser son gant si fin, ou l'amoureuse laine
Qui toucha son cou blanc;

Mais surtout, cher objet d'une plainte éternelle,
Autour de toi veiller, te couvrir de mon aile,
Prier pour ton bonheur,
Comme, auprès du berceau d'une fille chérie,
Une veuve à genoux veille dans l'ombre et prie
La mère du Seigneur!

Ce sont là tous mes vœux, et j'en fais un encore :
Qu'un jeune homme à l'œil noir, dont le front se décore
D'une mâle beauté;
Qui rougit en parlant; au cœur noble et fidèle;
Le même que souvent j'ai vu s'asseoir près d'elle
Et lire à son côté;

Qu'un soir il la rencontre au détour d'une allée,
Surprise et cachant mal l'émotion voilée
De son sein palpitant;
Qu'alors un regard vienne au regard se confondre,
Écho parti d'une âme et pressé de répondre
A l'âme qui l'attend!

Aimez-vous, couple heureux, et profitez de l'heure;
Pour plus d'un affligé qui souffre seul et pleure
Ce soir semblera long;
Allez; l'ombre épaissie a voilé la charmille,
Et les sons de l'archet appellent la famille
Aux danses du salon.

Confiez vos soupirs aux forêts murmurantes,
Et, la main dans la main, avec des voix mourantes
Parlez longtemps d'amour ;
Que d'ineffables mots, mille ardeurs empressées,
Mille refus charmants gravent dans vos pensées
L'aveu du premier jour !

Et moi qui la verrai revenir solitaire,
Passer près de sa mère, et rougir, et se taire,
Et n'oser regarder ;
Qui verrai son beau sein nager dans les délices,
Et de ses yeux brillants les humides calices
Tout prêts à déborder ;

Comme un vieillard témoin des plaisirs d'un autre âge,
Qui sourit en pleurant et ressent moins l'outrage
De la caducité,
Me laissant un instant ravir à son ivresse,
J'adoucirai ma peine et noierai ma tristesse
En sa félicité.

---

## Adieux à la Poésie.

Rivage où ma frêle carène
Avait fui pour ne plus sortir,
Au large le flot me rentraîne ;
Mon penchant sur tes bords m'enchaîne ;
Faut-il rester? faut-il partir?

Un soir (à peine, ô doux rivage,
Deux printemps sont depuis passés)
Tu me recueillis du naufrage,
Errant sans voile, et sous l'orage
Ramant avec des bras lassés.

Oh ! qu'alors défaillait mon âme !
Combien de fois en ces moments
Je souhaitai laisser la rame,
Et, roulant au gré d'une lame,
Rendre ma vie aux éléments !

Mais l'Espérance aux vœux timides
Me tendit la main près du bord ;
Je baisais les sables humides,
J'embrassais les rochers arides,
Heureux de vivre et d'être au port.

Moins doux est à la jeune épouse
Le lit où vont couler ses pleurs ;
Moins douce est la verte pelouse
Qui, loin de la foule jalouse,
Cache deux amants sous les fleurs.

Pourtant ce n'est pas une plage
Où croît le myrte, l'oranger ;
Ce n'est pas l'onde avec l'ombrage,
Des colombes dans le feuillage,
Des alcyons qu'on voit nager ;

Ni l'aspect gracieux de l'anse
Qui prête son charmant abri
A la nacelle où se balance,
De longues heures, en silence,
Baïa, ton poète chéri.

Mais, au lieu d'une tiède brise,
Des vents l'orageuse rumeur
Bat des rochers à tête grise,
Et de la vague qui se brise
Gémit l'éternelle clameur.

Sur une grève désolée,
Pour tromper mes ennuis amers,
Tout le jour, ma lyre exilée
Répétait sa plainte mêlée
Au bruit monotone des mers.

Si parfois, après la tempête,
Un rayon perçant le brouillard
Donnait au jour un air de fête,
Et, tombé d'en haut sur ma tête,
Me réchauffait comme un vieillard,

Ma bouche alors aimait redire
Un reste de songe amoureux;
Sur ma lèvre errait un sourire;
Un chant s'échappait de ma lyre,
Comme un écho des temps heureux.

Lieux de repos et de tristesse
Où j'espérais bientôt mourir,
De vous laisser qui donc me presse?
Quelle voix me parle sans cesse
Et de lutter et de souffrir?

C'est qu'on n'a pas pour tout partage
De soupirer et de rêver;
Que sur l'Océan sans rivage
Il faut poursuivre son voyage,
Dût-on ne jamais arriver.

Qu'importe que pour ma nacelle
Ne batte aucun cœur virginal?
Qu'aucune main chère et fidèle
Au haut du phare qui m'appelle
N'attache en tremblant le fanal?

Qu'un soir, où ma voile attendue
N'aura point blanchi sur les flots,
Jamais une amante éperdue,
Près de mon cadavre étendue,
Ne le soulève avec sanglots ;

Et puis de sa tête baissée
Tirant son long voile de deuil,
N'en couvre ma tête glacée,
Et longtemps baisée et pressée
Ne la pose dans le cercueil ?

Qu'importe ? il faut rompre le câble ;
Il faut voguer, voguer toujours,
Ramer d'un bras infatigable,
Comme vers un port secourable,
Vers le gouffre où tombent nos jours,

Où s'abîment tristesse et joie,
Amer et riant souvenir,
Où, paré de crêpe et de soie,
Notre mât s'agite, tournoie
Et s'engloutit sans revenir.

Adieu donc, ô grève chérie !
Un instant encore, et je pars !
Adieu plage toujours meurtrie
Des flots et des vents en furie,
Désert si doux à mes regards !

Adieu douleur longue et profonde!
Adieu tant de jours écoulés
A contempler l'écume et l'onde,
A méditer le vent qui gronde,
A pleurer les biens envolés!

Souvent, quand la brume abaissée
Obscurcira le ciel couvert,
Tu brilleras à ma pensée,
Étoile dans ma nuit placée,
O souvenir du mal souffert!

Et durant sa course nouvelle,
Mon âme, prête à s'épuiser,
Vers le passé tournant son aile,
Comme une colombe fidèle,
Sur toi viendra se reposer.

---

## A mon ami V. H. (Victor Hugo)

Entends-tu ce long bruit doux comme une harmonie,
Ce cri qu'à l'univers arrache le génie
Trop longtemps combattu,
Cri tout d'un coup sorti de la foule muette,
Et qui porte à la gloire un nom de grand poète?
Noble ami, l'entends-tu?

A l'étroit en ce monde où rampent les fils d'Ève,
Tandis que, l'œil au ciel, tu montes où t'enlève
Ton essor souverain,
Que ton aile se joue aux flancs des noirs nuages,
Lutte avec les éclairs, ou qu'à plaisir tu nages
Dans un éther serein;

Poussant ton vol sublime et planant, solitaire,
Entre les voix d'en haut et l'écho de la terre,
Dis-moi, jeune vainqueur,
Dis-moi, nous entends-tu? La clameur solennelle
Va-t-elle dans la nue enfler d'orgueil ton aile
Et remuer ton cœur?

Ou bien, sans rien sentir de ce vain bruit qui passe,
Plein des accords divins, le regard dans l'espace
Fixé sur un soleil,
Plonges-tu, pour l'atteindre, en des flots de lumière
Et bientôt, t'y posant, laisses-tu ta paupière
S'y fermer au sommeil?

Oh! moi, je l'entends bien, ce monde qui t'admire.
Cri puissant! Qu'il m'enivre, ami; qu'il me déchire!
Qu'il m'est cher et cruel!
Pour moi, pauvre déchu, réveillé d'un doux songe,
L'aigle saint n'est pour moi qu'un vautour qui me ron
Sans m'emporter au ciel!

Comme, un matin d'automne, on voit les hirondelles
Accourir en volant, au rendez-vous fidèles,
Et sonner le départ;
Aux champs, sur un vieux mur, près de quelque chapelle
On s'assemble, et la voix des premières appelle
Celles qui viennent tard;

Mais si, non loin de là, quelque jeune imprudente,
Qui va rasant le sol de son aile pendante,
S'est prise dans la glu,
Captive, elle entend tout : en bruyante assemblée
On parle du voyage, et la marche est réglée,
Et le départ conclu;

On s'envole; ô douleur! adieu plage fleurie,
Adieu printemps naissant de cette autre patrie
Si belle en notre hiver!
Il faut rester, subir la saison de détresse,
Et l'enfant sans pitié qui frappe et qui caresse,
Et la cage de fer.

C'est mon emblème, ami... Mais si, comme un bon frère,
Du sein de ta splendeur à mon destin contraire
Tu veux bien compatir;
Si tu lis en mon cœur ce que je n'y puis lire,
Et si ton amitié devine sur ma lyre
Ce qui n'en peut sortir;

C'est assez, c'est assez! jusqu'à l'heure où, mon âme
Secouant son limon et rallumant sa flamme
A la nuit des tombeaux,
Je viendrai, le dernier et l'un des plus indignes,
Te rejoindre, au milieu des aigles et des cygnes,
O toi, l'un des plus beaux!

---

## Sonnet.

Enfant, je m'étais dit et souvent répété:
« Jamais, jamais d'amour: C'est assez de la gloire!
En des siècles sans nombre étendons ma mémoire;
Et semons ici-bas pour l'immortalité. »

Plus tard, je me disais: « Amour et volupté,
Allez, et gloire aussi! Que m'importe l'histoire?
Fantôme au laurier d'or, vierges au cou d'ivoire,
Je vous fuis pour l'étude et pour l'obscurité. »

Ainsi, jeune orgueilleux, ainsi longtemps disais-je;
Mais comme après l'hiver, en nos plaines, la neige
Sous le soleil de mars fond au premier beau jour,

Je te vis, blonde Hélène, et dans ce cœur farouche,
Aux rayons de tes yeux, au souffle de ta bouche,
Aux soupirs de ta voix, tout fondit en amour.

---

## Retour à la Poésie.

En vain j'ai fui la plage oisive;
En vain ma rame avec effort
Fatigue la vague plaintive;
Toujours ma nacelle dérive,
Et je reviens toujours au bord.

Pourtant je m'étais dit: « Courage!
Osons vivre, sachons souffrir;
Soyons homme, et si vient l'orage,
Tant mieux, luttons, dût sous sa rage
L'esquif en éclats s'entr'ouvrir. »

Projets d'enfant! sagesse antique!
J'ai beau dans ma simplicité
Jurer Mentor et le Portique,
Sans cesse une ombre fantastique
Me rend ce bord que j'ai quitté.

De nuit, ô Phébé, quand tu n'oses
Éclairer qu'à demi les flots,
Comme une corbeille de roses
Au berceau d'Aphrodite écloses,
Je crois voir nager ma Délos,

Ces mêmes plages mensongères
Reviennent encor voltigeant,
Phébé, dans ces vapeurs légères
Qui parfois semblent des bergères
Dansant à ton autel d'argent.

Parmi les rougeurs de l'aurore
Chaque matin je crois les voir;
Le soleil me les montre encore
Dans ces nuages que lui dore
Au couchant la pourpre du soir.

A ma vision point de trêve!
Jusque sous des cieux obscurcis,
A travers la brume, je rêve
Au lieu de bosquets quelque grève
Triste, bruyante, aux flancs noircis.

Ile sauvage ou fortunée,
Toujours la même, ô lieu charmant,
Vers toi ma boussole est tournée,
Vers toi ma proue est ramenée
Par un secret enchantement!

Toujours j'y reviens, soit que l'onde
Grondant sous moi, pauvre nocher,
Du sein d'une lame profonde
Me jette comme une algue immonde
Sur quelque débris de rocher;

Soit que, plus molle et sans secousse,
N'enflant ma voile qu'à demi,
Elle me berce, elle me pousse
Et me dépose dans la mousse
Comme un alcyon endormi.

Restons-y donc : un Dieu l'ordonne ;
Écoutons la plage gémir,
Le flot qui bat, le ciel qui tonne,
Et sous la brise monotone
Écoutons mon âme frémir.

Trop longtemps incomplet génie,
Distrait jusqu'au pied de l'autel,
J'ai senti comme une agonie
La lutte entre mon harmonie
Et les bruits d'un monde mortel.

L'âme ressemble au lac immense
De rocs sublimes entouré :
Dessus, autour, ombre et silence ;
Mais que le prêtre vienne et lance
Un regard sur le flot sacré,

Que d'éclat derrière cette ombre,
Et quel beau firmament reluit !
Plus l'œil plonge sous le flot sombre,
Plus il voit d'étoiles sans nombre
Dans ce qui lui semblait la nuit.

On emporte de ce rivage
Un saint effroi mêlé d'amour.
Pour l'œil tout plein de cette image
Le soleil n'est plus que nuage,
Et pâle est la lueur du jour.

Souvent à des festins de joie,
Convive malgré moi venu,
Assis sur des coussins de soie,
La coupe en main, je suis en proie
Au souci d'un mal inconnu.

Si le contagieux délire
Effleure mon front moins obscur,
Soudain au milieu d'un sourire,
Pareil à ce Roi, je crois lire
Des mots étranges sur un mur.

Les roses tombent de ma tête,
De ma main les gâteaux de miel;
Adieu le festin et la fête!
Je vais consulter le prophète:
O Daniel! ô Daniel!

Ineffaçable caractère
Que je trouve écrit en tout lieu!
Cruel et sublime mystère
Qui corrompt les dons de la terre
Et cache l'énigme de Dieu!

La foule riante et sereine
Ne voit rien ou regarde ailleurs;
L'élu que le génie entraîne
Est toujours, sans qu'on le comprenne,
En butte aux profanes railleurs.

De nuit, sur une tour obscure,
Et sous la bise qui sifflait,
Lorsqu'un fantôme à lourde armure,
Poussant un lugubre murmure,
Fit trois fois signe au jeune Hamlet,

D'abord Hamlet, hors de lui-même,
Recule, puis, le glaive en main,
Revient et suit, hagard et blême,
Ce spectre qu'il craint et qu'il aime,
Et qui lui montre son chemin;

Il le suit le long des murailles,
Entre avec lui dans la forêt,
Arrive au champ des funérailles,
Et là s'émurent ses entrailles
En entendant l'affreux secret.

Le matin sa face pâlie
Marquait un sinistre tourment;
Chacun déplora sa folie,
Et la désolée Ophélie
Ne reconnut plus son amant.

Tel est le destin du poète:
Errer ici-bas égaré;
Invoquer le grand Interprète;
Écouter la harpe secrète,
Et se mirer au lac sacré!

---

## Sonnet.

Sur un front de quinze ans les cheveux blonds d'Aline
Débordant le bandeau qui les voile à nos yeux,
Baignent des deux côtés ses sourcils gracieux:
Tel un double ruisseau descend de la colline.

Et sa main, soutenant ce beau front qui s'incline,
Aime à jouer autour, et dans les flots soyeux
A noyer un doigt blanc, et l'ongle curieux
Rase en glissant les bords où leur cours se dessine.

Mais, au sommet du front, où le flot séparé
Découle en deux ruisseaux et montre un lit nacré,
Là, je crois voir Amour voltiger sur la rive,

Nager la Volupté sur deux vagues d'azur,
Ou sur un vert gazon, sur un sable d'or pur,
La Rêverie assise, aux yeux bleus et pensive.

---

## Bonheur champêtre.

*A mon ami E. T. de La R.*

Lorsqu'un peu de loisir me rend à la campagne,
Et qu'un beau soir d'automne, à travers champs, je gagne
Les grands bois jaunissants;
Que le bruit de mes pas sur les feuilles séchées,
Réveillant mille voix en mon âme cachées,
Berce et calme mes sens;

Que je songe au bonheur, à ce flottant nuage
Qu'un rayon de soleil de loin dore au passage
Et qu'emporte le vent;
Que je songe à la vie, à ces jeunes années
Si fraîches d'espérance et si vite fanées;
Souvent, alors, souvent,

Las de m'être égaré de clairière en clairière
Et d'avoir du long bois côtoyé la lisière,
Si soudain au détour
J'aperçois, sur le seuil d'une cabane blanche,
A table, un vigneron, joyeux comme au dimanche,
Et ses fils alentour,

Je me dis: « O bonheur! pourtant j'en étais digne!
A l'ombre d'un pommier, au pied de cette vigne,
Et sous ce petit mur,
Quelques amis, l'étude, à mon âme calmée
Suffisaient; oui, c'est là près d'une épouse aimée
Qu'il fallait vivre obscur. »

Je dis, et, tout marchant, je caresse mon rêve:
Ma femme est jeune et belle, et son amour m'élève
Des fils qui me sont chers;
Ma maison au hameau, parmi toutes, est celle
Où vous voyez un toit dont l'ardoise étincelle
Et des contrevents verts.

Les matins de printemps, quand la rosée enivre
Le gazon embaumé, je sors avec un livre
Par la porte du bois;
Les soirs d'hiver, autour du foyer qui pétille,
A haute voix je lis à ma jeune famille
Les récits d'autrefois.

Les champs, l'obscurité, des enfants, une femme,
Nul regret du passé, nul désir en mon âme!...
Ainsi je vais rêvant...
Mais j'ai vu du faubourg fumer les cheminées;
J'ai regagné la ville aux nuits illuminées
Et le pavé mouvant.

Adieu l'illusion! Qu'elle était vaine et folle!
Ce souffle matinal, ce parfum qui s'envole,
Ce gazon du chemin,
Cette main à baiser, à presser dans la mienne,
Tout cela, pour un jour, c'est enivrant ; mais vienne,
Vienne le lendemain,

L'amour passe ; et la fleur, où d'abord l'œil se pose,
Pâlit sous le regard et n'est plus une rose;
Le calice a jauni.
Et puis, quand l'homme est seul, loin du bruit et du monde,
Du profond de son cœur plus haut s'élève et gronde
La voix de l'Infini.

Parle, que nous veux-tu, voix puissante et bizarre?
Tantôt c'est un soupir, tantôt une fanfare,
Un chant, un cri de nuit;
Tantôt j'entends des chars emportés par les fées,
Et tantôt c'est la Gloire agitant des trophées
Qui passe et qui s'enfuit.

L'enclos qu'on aimait tant devient triste ; on dessine
Un palais fantastique, et, comme aux jours d'Alcine,
Des lieux d'enchantement;
Et bientôt, pour saisir la proie insaisissable,
En idée on franchit monts et plaines de sable
Sur un coursier fumant.

On s'élance, on retombe, on brûle sous l'ombrage;
Le cœur saigne et gémit; en lui-même est l'orage
Dont les coups l'ont blessé.
La nuit, point de sommeil; et l'épouse inquiète,
Passant sa douce main sur le front du poète,
Lui dit : « T'ai-je offensé? »

Parfois en un vallon où règne le silence,
Où l'ardeur qu'à midi d'aplomb le soleil lance
Meurt sur un vert rideau,
L'on voit du sein d'un roc, qui s'ouvre en grotte obscure
Parmi la mousse et l'herbe, avec un long murmure
Jaillir un courant d'eau.

Pourtant jamais aux bords de l'onde murmurante,
Malgré le poids du jour et la soif dévorante,
Ne boit le voyageur;
Jamais un front de vierge, incliné sur la rive,
N'y mire, en se lavant, sa parure naïve
Et sa chaste rougeur.

Car qu'importe la mousse, et l'ombre, et le silence,
Et qu'en effleurant l'onde un souffle frais balance
Les rameaux sur son cours?
Cette onde dans sa source est comme du bitume :
Elle brûle et dévore, et toujours elle écume,
Et bouillonne toujours.

---

## Sonnets.

### *A Madame* ***.

*La fine del mio amore fu già il saluto di questa donna, ed in quello dimorava la beatitudine del fine di tutti i miei desiderj.*

DANTE, *Vita nuova.*

I

O laissez-vous aimer!... ce n'est pas un retour,
Ce n'est pas un aveu que mon ardeur réclame;
Ce n'est pas de verser mon âme dans votre âme,
Ni de vous enivrer des langueurs de l'amour;

Ce n'est pas d'enlacer en mes bras le contour
De ces bras, de ce sein; d'embraser de ma flamme
Ces lèvres de corail si fraîches; non, Madame,
Mon feu pour vous est pur, aussi pur que le jour.

Mais seulement, le soir, vous parler à la fête,
Et tout bas, bien longtemps, vers vous penchant la tête,
Murmurer de ces riens qui vous savent charmer,

Voir vos yeux indulgents plus mollement reluire,
Puis prendre votre main, et, courant, vous conduire
A la danse légère... O laissez-vous aimer!

II

Madame, il est donc vrai, vous n'avez pas voulu,
Vous n'avez pas voulu comprendre mon doux rêve;
Votre voix m'a glacé d'une parole brève,
Et vos regards distraits dans mes yeux ont mal lu.

Madame, il m'est cruel de vous avoir déplu :
Tout mon espoir s'éteint et mon malheur s'achève;
Mais vous, qu'en votre cœur nul regret ne s'élève!
Ne dites pas : « Peut-être il aurait mieux valu... »

Croyez avoir bien fait; et, si pour quelque peine
Vous pleurez, que ce soit pour un peigne d'ébène,
Pour un bouquet perdu, pour un ruban gâté!

Ne connaissez jamais de peine plus amère;
Que votre enfant vermeil joue à votre côté,
Et pleure seulement de voir pleurer sa mère!

---

## Causerie au bal.

*A la même.*

Et je vous ai revue, et, d'espérance avide,
J'ai rougi; près de vous un fauteuil était vide;
Et votre œil sans courroux sur moi s'est reposé,
Et je me suis assis, et nous avons causé :

« Que le bal est brillant, et qu'une beauté blonde,
Nonchalamment bercée au tournant d'une ronde,
Me plaît! Sa tête penche; elle traîne ses pas.
— Vous, Madame, ce soir, vous ne dansez donc pas?
— Oui, j'aime qu'en valsant une tête s'incline;
J'aime sur un cou blanc la rouge cornaline,
Des boutons d'oranger dans des cheveux tout noirs,
Les airs napolitains qu'on danse ici, les soirs;
Surtout j'aime ces deux dernières barcarolles;
Hier on me les chantait, et j'en sais les paroles.
— Qu'un enfant de quatre ans, n'est-ce pas? dans un bal
Est charmant, quand, tout fier, et d'un pas inégal,
Il suit une beauté qui par la main le guide,
Et qui le baise après, rayonnant et timide.
— Au milieu de ce bruit, comme votre enfant dort,
Madame! Ses cheveux sont, au soir, d'un blond d'or.
Il sourit; en rêvant, lui passe une chimère;
Il entr'ouvre un œil bleu : c'est bien l'œil de sa mère. »
Et mille autres propos. Mais qu'avez-vous déjà?
J'ai cru revoir l'air froid qui souvent m'affligea.
Avons-nous donc fait mal? D'une voix qui soupire
Ai-je effrayé ce cœur, ou d'un trop long sourire?
Ai-je parlé trop bas? Ai-je d'un pied mutin
Agacé sous la robe un soulier de satin?
Saisi trop vivement un éventail qui glisse?
Serré la main qui fuit, au bord de la pelisse?
Ai-je dit un seul mot de regrets et d'amours?...
Mais qu'au moins nous causions et longtemps et toujours!

## Le Cénacle.

*Quand vous serez plusieurs réunis en mon nom, je serai avec vous.*

En ces jours de martyre et de gloire, où la hache
Effaçait dans le sang l'impur crachat du lâche
Sur les plus nobles fronts,
Où les rhéteurs d'Athène et les sages de Rome
Raillaient superbement les fils du Dieu fait homme
Qu'égorgeaient les Nérons,

Quelques disciples saints, les soirs, dans le cénacle
Se rassemblaient, et là parlaient du grand miracle,
A genoux, peu nombreux,
Mais unis, mais croyants, mais forts d'une foi d'ange :
Car des langues de feu voltigeaient, chose étrange !
Et se posaient sur eux.

Moins mauvais sont nos jours. Pourtant on y blasphème
Et des railleurs encor lancent leur anathème
Au Dieu qu'on ne voit pas.
Si le poète saint, apôtre du mystère,
Descend, portant du ciel quelque chose à la terre :
« Où court-il de ce pas?

« Que nous veut ce chanteur dans sa fougue insensée ? »
Et voilà qu'un mépris fait rentrer la pensée
Au cœur qui la cachait,
Comme au penchant des monts l'hiver qui recommence
Suspend l'onde lancée et la cascade immense
Qui déjà s'épanchait.

Que faire alors? Se taire?... Oh! non pas, mais poursuivre,
Mais chanter, plein d'espoir en Celui qui délivre,
Et marcher son chemin;
Puis les soirs quelquefois, loin des moqueurs barbares,
Entre soi converser, compter les voix trop rares
Et se donner la main;

Et là, le fort qui croit, le faible qui chancelle,
Le cœur qu'un feu nourrit, le cœur qu'une étincelle
Traverse par instants,
L'âme qu'un rayon trouble et qu'une goutte enivre,
Et l'œil de chérubin qui lit comme en un livre
Aux soleils éclatants,

Tous réunis, s'entendre, et s'aimer, et se dire :
« Ne désespérons point, poètes, de la lyre,
Car le siècle est à nous. »
Il est à vous; chantez, ô voix harmonieuses,
Et des humains bientôt les foules envieuses
Tomberont à genoux.

Parmi vous un génie a grandi sous l'orage,
Jeune et fort; sur son front s'est imprimé l'outrage
En éclairs radieux;
Mais il dépose ici son sceptre, et le repousse;
Sa gloire sans rayons se fait aimable et douce
Et rit à tous les yeux.

Oh! qu'il chante longtemps! car son luth nous entraîne,
Nous rallie et nous guide, et nous tiendrons l'arène,
Tant qu'il retentira;
Deux ou trois tours encore, au son de sa trompette,
Aux éclats de sa voix que tout un chœur répète,
Jéricho tombera!

Et toi, frappé d'abord d'un affront trop insigne,
Chantre des saints amours, divin et chaste cygne,
Qu'on osait rejeter,
Oh! ne dérobe plus ton cou blanc sous ton aile :
Reprends ton vol et plane à la voûte éternelle
Sans qu'on t'ait vu monter.

Un jour plus pur va luire, et déjà c'est l'aurore :
Poètes, à vos luths!... Pourquoi tarder encore,
O vous, le plus charmant?
Sous quels doigts merveilleux la mélodie a-t-elle
Ou tissus plus soyeux, ou plus riche dentelle,
Ou plus fin diamant?

Fuyez des longs loisirs la molle enchanteresse;
La gloire est là (partez!) qui du regard vous presse
Et vous convie au jour :
Hâtez-vous; quelle voix plus tendrement soupire,
Et mêle dans nos yeux plus de pleurs au sourire
Quand vous chantez l'amour?

Mais un jeune homme écoute, à la tête pensive,
Au regard triste et doux, silencieux convive,
Debout en ces festins :
Il est poète aussi; de sa palette ardente
Vont renaître en nos temps Michel-Ange avec Dante
Et les vieux Florentins.

Fraternité des arts! union fortunée!
Soirs dont le souvenir, même après mainte année,
Charmera le vieillard!
Lorsqu'enfin tariront ces délices ravies,
Que le sort, s'attaquant à de si chères vies
(Oh! que ce soit bien tard),

Aura mis à son rang le grand homme qui tombe
Et fait, comme toujours, un autel de sa tombe,
Alors, si l'un de nous,
Le dernier, le plus humble en ces banquets sublimes
(Car le sort trop souvent aux plus nobles victimes
Garde les premiers coups),

S'il survit, seul assis parmi ces places vides,
Lisant, des jeunes gens les questions avides
Dans leurs yeux ingénus,
Et des siens essuyant une larme qui nage,
Il dira tout ému des pensers du jeune âge :
« Je les ai bien connus;

« Ils étaient grands et bons. L'amère jalousie
Jamais chez eux n'arma le miel de poésie
De son grêle aiguillon,
Et jamais dans son cours leur gloire éblouissante
Ne brûla d'un dédain l'humble fleur pâlissante,
Le bluet du sillon. »

Est-il besoin de faire remarquer que, dans son *Cénacle*, Joseph n'a introduit que quelques poètes et un jeune et grand peintre réellement unis entre eux et avec lui par des rapports intimes d'amitié et de voisinage? Il n'a pu prétendre exclure d'un *Cénacle* idéal plus vaste et plus complet tant d'autres artistes qu'il ne nomme pas.

*(Note de l'Éditeur.)*

## Pour un Ami.

La veille de la publication d'un premier ouvrage.

C'est demain, c'est demain qu'on lance,
Qu'on lance mon navire aux flots;
L'onde en l'appelant se balance
Devant la proue; amis, silence!
Ne chantez pas, gais matelots!

Demain je quitte le rivage
Où dormit longtemps mon radeau;
Là-bas m'attend plus d'un orage,
Plus d'un combat, quelque naufrage
Sur un banc de sable à fleur d'eau.

Oui, le naufrage! on touche, on sombre;
L'ouragan seul entend vos cris;
Puis le matin vient chasser l'ombre;
Sur le ciel bleu pas un point sombre,
Sur l'abîme pas un débris.

Ne chantez pas! quand même encore,
Sur mainte mer, sous maint climat,
Aux feux du soleil qui le dore,
Battu de la brise sonore,
Mon pavillon, au haut du mât

Déployant sa flamme azurée
Et ses immortelles couleurs,
Recevrait de chaque contrée,
En passant, la perle nacrée,
L'ivoire, l'encens ou des fleurs;

Quand, ma voile au loin reconnue,
On verrait la foule à grands pas
S'agiter sur la grève nue,
Les forts saluer ma venue,
O mes amis, ne chantez pas!

Cela vaut-il ce que je laisse,
Tant de silence, et tant d'oubli;
Et ce gazon où la tristesse,
De mon âme éternelle hôtesse,
Inclinait un front recueilli;

Alors que mon mât de misaine,
De la hache ignorant les coups,
Dans les grands bois était un chêne,
Et qu'au bruit de l'onde prochaine
Tous les jours je rêvais dessous?

Oh! j'y versai plus d'une larme;
Mais les larmes ont leur douceur;
Mais la tristesse a bien son charme :
Son front à la fin se désarme,
Et c'est pour nous comme une sœur.

Point de crainte alors; sous la branche
Point d'œil profane; et si parfois
D'un lac frais la surface blanche,
Où d'en haut la lune se penche,
M'arrachait au gazon des bois;

Si dans une barque d'écorce,
Ou de glaïeul, ou de roseau,
Ou de liane trois fois torse,
A ramer j'essayais ma force
Comme dans l'air un jeune oiseau;

Nul bruit curieux sur la rive
Ne troublait mon timide essor,
Sinon quelque nymphe furtive;
Mon âme n'était plus oisive,
Et c'était du repos encor.

Mais, depuis, l'orgueil en délire
A pris mon cœur comme un tyran :
Je ne sais plus à quoi j'aspire;
Ma nacelle est un grand navire,
Et me voilà sur l'Océan.

C'est demain, c'est demain qu'on lance,
Qu'on lance mon navire aux flots;
L'onde en l'appelant se balance
Devant la proue; amis, silence!
Ne chantez pas, gais matelots!

---

## Sonnet.

### *A Ronsard.*

Pour un ami qui publiait une édition de ce poète.

A toi, Ronsard, à toi, qu'un sort injurieux
Depuis deux siècles livre aux mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux.

Non que j'espère encore, au trône radieux
D'où jadis tu régnais, replacer ta mémoire;
Tu ne peux de si bas remonter à la gloire :
Vulcain impunément ne tomba point des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console enfin tes mânes !
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur !

Qu'on dise : « Il osa trop, mais l'audace était belle;
Il lassa, sans la vaincre, une langue rebelle,
Et de moins grands, depuis, eurent plus de bonheur. »

## Les Rayons jaunes[1].

*Lurida præterea fiunt quæcumque...*
LUCRÈCE, liv. IV.

Les dimanches d'été, le soir, vers les six heures,
Quand le peuple empressé déserte ses demeures
Et va s'ébattre aux champs,
Ma persienne fermée, assis à ma fenêtre,
Je regarde d'en haut passer et disparaître
Joyeux bourgeois, marchands,

1. Cette pièce est peut-être, de toutes celles de *Joseph Delorme*, celle qui a essuyé dans le temps le plus de critiques et d'épigrammes. Diderot a dit quelque part (*Lettres à mademoiselle Voland*) : « Une seule qualité physique peut conduire l'esprit qui s'en occupe à une infinité de choses diverses. Prenons une couleur, le jaune, par exemple : l'or est jaune, la soie est jaune, le souci est jaune, la bile est jaune, la lumière est jaune, la paille est jaune ; à combien d'autres fils ce fil ne répond-il pas?... Le fou ne s'aperçoit pas qu'il en change : il tient un brin de paille jaune et luisante à la main, et il crie qu'il a saisi un rayon du soleil. » Le rêveur qui laisse flotter sa pensée fait quelquefois comme ce fou dont parle Diderot : ainsi, ce jour-là, Joseph Delorme.

Ouvriers en habits de fête, au cœur plein d'aise;
Un livre est entr'ouvert, près de moi, sur ma chaise :
Je lis ou fais semblant;
Et les jaunes rayons que le couchant ramène,
Plus jaunes ce soir-là que pendant la semaine,
Teignent mon rideau blanc.

J'aime à les voir percer vitres et jalousie;
Chaque oblique sillon trace à ma fantaisie
Un flot d'atomes d'or;
Puis, m'arrivant dans l'âme à travers la prunelle,
Ils redorent aussi mille pensers en elle,
Mille atomes encor.

Ce sont des jours confus dont reparaît la trame,
Des souvenirs d'enfance, aussi doux à notre âme
Qu'un rêve d'avenir :
C'était à pareille heure (oh! je me le rappelle)
Qu'après vêpres, enfants, au chœur de la chapelle,
On nous faisait venir.

La lampe brûlait jaune, et jaune aussi les cierges;
Et la lueur glissant aux fronts voilés des vierges
Jaunissait leur blancheur;
Et le prêtre, vêtu de son étole blanche,
Courbait un front jauni, comme un épi qui penche
Sous la faux du faucheur.

Oh! qui dans une église, à genoux sur la pierre,
N'a bien souvent, le soir, déposé sa prière,
Comme un grain pur de sel?
Qui n'a du crucifix baisé le jaune ivoire?
Qui n'a de l'Homme-Dieu lu la sublime histoire
Dans un jaune missel?

Mais où la retrouver, quand elle s'est perdue,
Cette humble foi du cœur, qu'un Ange a suspendue
En palme à nos berceaux;
Qu'une mère a nourrie en nous d'un zèle immense;
Dont chaque jour un prêtre arrosait la semence
Aux bords des saints ruisseaux?

Peut-elle refleurir lorsqu'a soufflé l'orage,
Et qu'en nos cœurs l'orgueil, debout, a dans sa rage
Mis les pieds sur l'autel?
On est bien faible alors, quand le malheur arrive,
Et la mort... Faut-il donc que l'idée en survive
Au vœu d'être immortel!

J'ai vu mourir, hélas! ma bonne vieille tante,
L'an dernier; sur son lit, sans voix et haletante,
Elle resta trois jours,
Et trépassa. J'étais près d'elle dans l'alcôve;
J'étais près d'elle encor quand sur sa tête chauve
Le linceul fit trois tours.

Le cercueil arriva, qu'on mesura de l'aune;
J'étais là... Puis, autour, des cierges brûlaient jaune,
Des prêtres priaient bas;
Mais en vain je voulais dire l'hymne dernière :
Mon œil était sans larme et ma voix sans prière,
Car je ne croyais pas.

Elle m'aimait pourtant...; et ma mère aussi m'aime,
Et ma mère à son tour mourra; bientôt moi-même
Dans le jaune linceul
Je l'ensevelirai; je clouerai sous la lame
Ce corps flétri mais cher, ce reste de mon âme;
Alors je serai seul;

Seul, sans mère, sans sœur, sans frère, et sans épouse;
Car qui voudrait m'aimer, et quelle main jalouse
S'unirait à ma main?...
Mais déjà le soleil recule devant l'ombre,
Et les rayons qu il lance à mon rideau plus sombre
S'éteignent en chemin...

Non, jamais à mon nom ma jeune fiancée
Ne rougira d'amour, rêvant dans sa pensée
Au jeune époux absent;
Jamais deux enfants purs, deux anges de promesse,
Ne tiendront suspendu sur moi, durant la messe,
Le poêle jaunissant.

Non, jamais, quand la mort m'étendra sur ma couche,
Mon front ne sentira le baiser d'une bouche,
Ni mon œil obscurci
N'entreverra l'adieu d'une lèvre mi-close!
Jamais sur mon tombeau ne jaunira la rose,
Ni le jaune souci!

— Ainsi va ma pensée, et la nuit est venue;
Je descends, et bientôt dans la foule inconnue
J'ai noyé mon chagrin :
Plus d'un bras me coudoie; on entre à la guinguette,
On sort du cabaret; l'invalide en goguette
Chevrote un gai refrain.

Ce ne sont que chansons, clameurs, rixes d'ivrogne,
Ou qu'amours en plein air, et baisers sans vergogne,
Et publiques faveurs;
Je rentre : sur ma route on se presse, on se rue;
Toute la nuit j'entends se traîner dans ma rue
Et hurler les buveurs.

---

## Le Soir de la jeunesse.

*A mon ami ***.*

Oui, vous avez franchi la jeunesse brûlante;
Vous avez passé l'âge où chaque heure est trop lente,
Où, tout rêvant, on court le front dans l'avenir ;
Et déjà s'ouvre à vous l'âge du souvenir.
Oui, l'amour a pour vous mêlé joie et souffrance;
Vous l'avez ressenti souvent sans espérance,
Vous l'avez quelquefois inspiré sans bonheur;
Vos lèvres ont tari le philtre empoisonneur.
Oui, bien des fois, les nuits, errant à l'aventure
Sur vos grands monts, au sein de la verte nature,
Suivant, sous les pins noirs, les sentiers obscurcis,
Au bord croulant d'un roc vous vous êtes assis,
Et vous avez tiré des plaintes de votre âme,
Comme au bord de l'abîme un cerf en pleurs qui brame.
Oui, vous avez souvent revu, depuis, ces lieux,
Les mêmes qu'autrefois, mais non plus à vos yeux,
Car vous n'étiez plus seul; et la nuit étoilée,
Et la sèche bruyère encore échevelée,
Les longs sapins ombreux, les noirs sentiers des bois,
Tout prenait sous vos pas des couleurs et des voix;

Et lorsqu'après avoir marché longtemps ensemble,
Elle attachée à vous comme la feuille au tremble,
Vous tombiez sous un arbre, où la lune à l'entour
Répandait ses rayons comme des pleurs d'amour,
Et qu'elle vous parlait de promesse fidèle
Et de s'aimer toujours l'un l'autre ; alors, près d'elle,
Sentant sur votre front ses beaux cheveux courir,
Vous avez clos les yeux et désiré mourir.
Oui, vous avez goûté les délices amères ;
Et quand il a fallu rompre avec ces chimères,
Votre cœur s'est brisé, mais vous avez vaincu ;
La raison vigilante au rêve a survécu ;
Et maintenant, debout, à votre âme enfin libre
Dans la région calme assurant l'équilibre,
Et sur un axe fixe aux cieux la balançant,
Vous lui tracez sa marche avec un doigt puissant ;
Vous lui dites d'aller où vont les nobles astres,
En cet Océan pur, serein et sans désastres,
Où Kant, Platon, Leibnitz, enchaînant leur essor,
Aux pieds de l'Éternel roulent leurs sphères d'or ;
Et vous ne craignez pas que cette flamme esclave,
Ce volcan mal éteint qui couve sous la lave,
Ne s'éveille en sursaut, et comme un noir torrent
N'inonde l'astre entier de son feu dévorant ?

C'est bien, et je vous crois ; mais prenez garde encore,
Veillez sur vous, veillez, de la nuit à l'aurore,
De l'aurore à la nuit. — Mais si parfois, le soir,
Sous les blancs orangers vous aimez vous asseoir,

Oh! ne promenez pas votre âme curieuse
De la blonde aux yeux bleus à la brune rieuse; —
Mais ne prolongez pas le frivole entretien,
Quand, près d'un doux visage et votre œil sous le sien,
Votre haleine mêlée aux parfums de sa bouche,
Votre main effleurant la martre qui vous touche,
Oubliant à loisir le Portique et Platon,
Vous causez d'un bijou, d'un bal ou d'un feston; —
Mais, rarement au soir, quand la tête oppressée
Se fatigue et fléchit sous sa haute pensée,
Bien rarement, ouvrez, pour respirer l'air pur,
La persienne qui cache un horizon d'azur,
De peur qu'une guitare, une molle romance
Soupirée au jardin, un doux air qu'on commence
Et qu'on n'achève pas, quelque fantôme blanc
Qui se glisse à travers le feuillage tremblant,
Ne viennent, triomphant d'un cœur qui les défie,
Toute la nuit troubler votre philosophie; —
Jamais surtout, berçant votre esprit suspendu,
Sur la fraîche ottomane en désordre étendu,
Un roman à la main, jamais ne passez l'heure
A gémir, à pleurer avec l'amant qui pleure;
Car vous en souffrirez; car, à certain moment,
Vous jetterez le livre, et dans l'égarement
Vous vous consumerez en émotions vaines;
De votre front brûlant se gonfleront les veines;
De votre cœur brisé les lambeaux frémiront
Et pour se réunir encor s'agiteront.
Tel le serpent, trahi sous l'herbe qui le cache,

Et qu'a tranché soudain un pâtre à coups de hache :
Il se dresse, il se tord en cent tronçons cuisants,
Et rejoint ses anneaux au soleil tout luisants. —
Veillez sur vous, veillez; la défaite est cruelle :
Si vous saviez, hélas! ce qu'en un cœur rebelle
Enfantent de tourments les transports sans espoir,
Les rêves sans objet, et des regrets au soir!
Oh! point d'étude alors qui charme et qui console,
Arrosant d'un parfum chaque jour qui s'envole;
Point d'avenir alors, ni d'oubli : l'on est seul,
Seul en son souvenir comme en un froid linceul.
L'âme bientôt se fond, et déborde, et s'écoule,
Pareille au raisin mûr que le vendangeur foule;
On s'incline au soleil, on jaunit sous ses feux,
Et chaque heure en fuyant argente nos cheveux.
Ainsi l'arbre, trop tôt dépouillé par l'automne :
On dirait à le voir qu'il s'afflige et s'étonne,
Et qu'à terre abaissant ses rameaux éplorés
Il réclame ses fleurs ou ses beaux fruits dorés.
Les bras toujours croisés, debout, penchant la tête,
Convive sans parole, on assiste à la fête.
On est comme un pasteur frappé d'enchantement,
Immobile à jamais près d'un fleuve écumant,
Qui, jour et nuit, le front incliné sur la rive,
Tirant un même son de sa flûte plaintive,
Semble un roseau de plus au milieu des roseaux,
Et qui passe sa vie à voir passer les eaux.

---

## La Contredanse.

*A une demoiselle infortunée.*

Après dix ans passés, enfin je vous revois;
Après dix ans! c'est vous;... au bal comme autrefois,
Oh! venez et dansons; vous êtes belle encore;
Un riche et blanc soleil suit la vermeille aurore,
Et la rose inclinée, ouvrant aux yeux sa fleur,
Mêle un parfum suave à sa molle pâleur.
Laissez là cet air froid; osez me reconnaître;
Souriez comme au jour où, sous votre fenêtre,
Écolier de douze ans, je ne sais quel espoir
Toujours me ramenait, rougissant de vous voir.
Levez ces yeux baissés et ces paupières blondes;
Donnez la main, donnez, et tous deux dans les rondes,
Parmi les pas, les chants, les rires babillards,
Devisons d'autrefois comme font les vieillards.

Dix ans, oh! n'est-ce pas? c'est bien long dans la vie,
Et c'est aussi bien court; les faux biens qu'on envie,
Tant de maux qu'on ignore, et les rêves déçus,
Doux essaims envolés aussitôt qu'aperçus;

Des êtres adorés que la tombe dévore;
Baiser deux yeux mourants, et de ses mains les clore;
Dans un âpre sentier marcher sans avenir,
Monter, toujours monter, et ne voir rien venir;
Aimer sans espérance, ou brûler et se fondre
A se sentir aimer, et ne pouvoir répondre;
Souvent un pain amer; souvent la Pauvreté,
Au milieu d'un banquet où l'on n'est qu'invité,
Près de nous dans l'éclat s'asseyant comme une ombre;
Tout cela mille fois, et des larmes sans nombre,
Voilà ce que dix ans amènent en leur cours;
Puis, quand ils sont passés, dix ans, ce sont dix jours.
Parlez, n'est-ce pas vrai? Depuis ces dix années,
Vos doigts frais ont cueilli bien des roses fanées;
Bien des pleurs ont noyé ce sourire amolli,
Et sous plus d'un éclair ce beau front a pâli.
Oui, vous avez connu la lutte avec les choses;
L'arbre a blanchi le sol de fleurs à peine écloses,
Et la source, au sortir du rocher paternel,
A gémi bien longtemps sans réfléchir le ciel.
Je sais tout, j'ai tout lu dans votre œil doux et tendre;
J'ai tant souffert aussi que je dois vous comprendre.

Et pourtant, ces longs jours perdus pour le bonheur,
Ces épis arrachés aux mains du moissonneur,
Ce printemps nuageux, ce matin sans aurore,
Ces fruits morts dans la fleur qui les recèle encore,
Cette jeunesse enfin sans joie et sans amours,
Hélas! ce sont pour nous les plus beaux de nos jours;

Car au moins, sur les bords du sentier qu'on se fraie,
Tous les blés ne sont pas dévorés par l'ivraie;
Un bluet, un pavot, mariant leurs couleurs,
Ont reposé notre œil et distrait nos douleurs;
Des vents jaloux parfois a sommeillé la rage,
Et le soleil de loin a joué dans l'orage.

Mais plus tard tout s'éteint; la foudre est sans éclat;
Au-devant un sol gris; au-dessus un ciel plat;
Un calme qui vous pèse, un air qui vous enivre;
La vie est commencée, on achève de vivre.
Oh! prévenons ce temps (mieux nous vaudrait mourir)!
Et si des maux soufferts les cœurs peuvent guérir;
S'ils peuvent oublier;... si la marche est légère,
Lorsqu'étendant la main on touche une main chère,
Lorsqu'au sein de la foule, ou dans un bois profond,
Une âme inséparable à notre âme répond;...
Si deux sources d'eau vive en naissant égarées,
Arrivant au hasard de lointaines contrées,
Après avoir, aux bords des rochers déchirants,
En cascades bondi, grondé comme torrents,
Avoir vu sous les monts des voûtes obscurcies,
Baigné des lits fangeux et des rives noircies,
Lasses enfin d'errer toujours et de gémir,
Peuvent en un lac bleu se fondre et s'endormir,
Et, sous l'aile du vent qui rase l'onde unie,
Enchanter leurs roseaux d'une longue harmonie...
Mais, pardon! je m'égare; on a fini, je crois,
Et le piano qui meurt ne couvre plus ma voix;

Et vos regards distraits, et votre main pendante,
Tout me dit de calmer une ardeur imprudente.
Adieu! demain je pars : ayez de meilleurs jours;
C'est pour dix ans peut-être encore,... ou pour toujours!

---

## Vœu.

Pour trois ans seulement, oh! que je puisse avoir
Sur ma table un lait pur, dans mon lit un œil noir,
Tout le jour du loisir; rêver avec des larmes;
Vers midi, me coucher à l'ombre des grands charmes;
Voir la vigne courir sur mon toit ardoisé,
Et mon vallon riant sous le coteau boisé;
Chaque soir m'endormir en ma douce folie,
Comme l'heureux ruisseau qui dans mon pré s'oublie;
Ne rien vouloir de plus, ne pas me souvenir,
Vivre à me sentir vivre!... Et la mort peut venir *.

---

* Mihi sex menses satis sunt vitæ : septimum Orco spondeo.
« Que j'aie six mois de bons! je donne à Pluton le septième. » C'est un vers de Cécilius, et qui est, dit-on,

## Promenade.

.... *Sylvas inter reptare salubres.*
HORACE.

*Reptare per limitem.*
PLINE LE JEUNE.

S'il m'arrive un matin et par un beau soleil
De me sentir léger et dispos au réveil,
Et si, pour mieux jouir des champs et de moi-même,
De bonne heure je sors par le sentier que j'aime,
Rasant le petit mur jusqu'au coin hasardeux,
Sans qu'un fâcheux m'ait dit : « Mon cher, allons tous deux ; »
Lorsque sous la colline, au creux de la prairie,
Je puis errer enfin, tout à ma rêverie,
Comme loin des frelons une abeille a son miel,
Et que je suis bien seul en face d'un beau ciel ;

traduit de Ménandre. Cicéron l'a cité au livre II, 7, du traité *De finibus*. Joseph Delorme, quand il soupira son *Vœu*, ne savait rien de tout cela.

Alors... Oh! ce n'est pas une scène sublime,
Un fleuve résonnant, des forêts dont la cime
Flotte comme une mer, ni le front sourcilleux
Des vieux monts tout voûtés se mirant aux lacs bleus!
Laissons Chateaubriand, loin des traces profanes,
A vingt ans s'élancer en d'immenses savanes,
Un bâton à la main, et ne rien demander
Que d'entendre la foudre en longs éclats gronder,
Ou mugir le lion dans les forêts superbes,
Ou sonner le serpent au fond des hautes herbes;
Et bientôt, se couchant sur un lit de roseaux,
S'abandonner pensif au cours des grandes eaux.
Laissons à Lamartine, à Nodier, nobles frères,
Leur Jura bien-aimé, tant de scènes contraires
En un même horizon, et des blés blondissants,
Et des pampres jaunis, et des bœufs mugissants
Pareils à des points noirs dans les verts pâturages,
Et plus haut, et plus près du séjour des orages,
Des sapins étagés en bois sombre et profond,
Le soleil au-dessus et les Alpes au fond.
Qu'aussi Victor Hugo, sous un donjon qui croule,
Et le Rhin à ses pieds, interroge et déroule
Les souvenirs des lieux; quelle puissante main
Posa la tour carrée au plein cintre romain,
Ou quel doigt amincit ces longs fuseaux de pierre,
Comme fait son fuseau de lin la filandière;
Que du fleuve qui passe il écoute les voix,
Et que le grand vieillard lui parle d'autrefois!
Bien; il faut l'aigle aux monts, le géant à l'abîme,

Au sublime spectacle un spectateur sublime.
Moi, j'aime à cheminer et je reste plus bas.
Quoi! des rocs, des forêts, des fleuves?... Oh! non pas,
Mais bien moins; mais un champ, un peu d'eau qui murmure
Un vent frais agitant une grêle ramure;
L'étang sous la bruyère avec le jonc qui dort;
Voir couler en un pré la rivière à plein bord;
Quelque jeune arbre au loin, dans un air immobile,
Découpant sur l'azur son feuillage débile;
A travers l'épaisseur d'une herbe qui reluit,
Quelque sentier poudreux qui rampe et qui s'enfuit;
Ou si, levant les yeux, j'ai cru voir disparaître
Au détour d'une haie un pied blanc qui fait naître
Tout d'un coup en mon âme un long roman d'amour...
C'est assez de bonheur, c'est assez pour un jour.
Et revenant alors, comme entouré d'un charme,
Plein d'oubli, lentement, et dans l'œil une larme,
Croyant à toi, mon Dieu, toi que j'osais nier!
Au chapeau de l'aveugle apportant mon denier,
Heureux d'un lendemain qu'à mon gré je décore,
Je sens et je me dis que je suis jeune encore,
Que j'ai le cœur bien tendre et bien prompt à guérir,
Pour m'ennuyer de vivre et pour vouloir mourir.

---

## Mes Livres.

*A mon ami Paul L...* (LE BIBLIOPHILE JACOB)

*Nunc veterum libris...*
HORACE.

J'aime rimer et j'aime lire aussi.
Lorsqu'à rêver mon front s'est obscurci,
Qu'il est sorti de ma pauvre cervelle,
Deux jours durant, une églogue nouvelle,
Soixante vers ou quatre-vingts au plus,
Et qu'au réveil, lourd encore et l'âme ivre,
Pour près d'un mois je me sens tout perclus,
O mes amis, alors je prends un livre.
Non pas un seul, mais dix, mais vingt, mais cent;
Non les meilleurs, Byron le magnanime,
Le grand Milton ou Dante le puissant;
Mais tous *Anas* de naissance anonyme
Semés de traits que je note en passant.
C'est mon bonheur. Sauriez-vous pas, de grâce,
En quel recoin et parmi quel fatras
Il me serait possible d'avoir trace
Du long séjour que fit à Carpentras,
Monsieur Malherbe; ou de quel air Ménage
Chez Sévigné jouait son personnage?

Monsieur Conrart savait-il le latin
Mieux que Jouy? Consommait-il en plumes
Moins que Suard? Le docteur Gui Patin
Avait-il plus de dix mille volumes?

Problèmes fins, procès toujours pendants,
Qu'à grand plaisir je retourne et travaille!
Vaut-il pas mieux, quand on est sur les dents,
Plutôt qu'aller rimailler rien qui vaille,
Se faire rat et ronger une maille?

En cette humeur, s'il me vient sous la main,
Le long des quais, un vélin un peu jaune,
Le titre en rouge et la date en romain,
Au frontispice un saint Jean sur un trône,
Le tout couvert d'un fort blanc parchemin,
Oh! que ce soit un Ronsard, un Pétrone,
Un A-Kempis, pour moi c'est un trésor,
Que j'ouvre et ferme et que je rouvre encor :
Je rôde autour et du doigt je le touche;
Au parapet rien qu'à le voir couché,
En plein midi, l'eau me vient à la bouche;
Et lorsque enfin j'ai conclu le marché,
Dans mon armoire il ne prend point la place
Où désormais il dormira caché,
Que je n'en aie au moins lu la préface.

On est au bal; déjà sur le piano
Dix jolis doigts ont marqué la cadence;

Sur le parquet déjà la contredanse
Déroule et brise et rejoint son anneau.
Mais tout d'un coup le bon Nodier qui m'aime,
Se souvenant d'avoir, le matin même,
Je ne sais où, découvert un bouquin
Que souligna de son crayon insigne
François Guyet (c'est, je crois, un Lucain),
De l'autre bout du salon m'a fait signe;
J'y cours, adieu vierges au cou de cygne!
Et, tout le soir, je lorgne un maroquin.
On l'a bien dit; un cerveau de poète,
Après cent vers, a grand besoin de diète,
Et pour ma part j'en sens l'effet heureux.
Quand j'ai huit jours cuvé mon ambroisie,
Las de bouquins et de poudre moisie,
Je reprends goût au nectar généreux.
Pas trop pourtant; peu de sublime encore;
L'eau me suffit, qu'un vin léger colore.

Vers ce temps-là l'on me voit au jardin,
Un doigt dans Pope, Addison ou Fontane,
Quitter vingt fois et reprendre soudain,
Comme en buvant son sorbet la sultane;
Chaulieu m'endort à l'ombre d'un platane;
Vite au réveil je relis *Le Mondain.*
Je relis tout; et bouquets *à Climène*
Et *Corilas entretenant Ismène,*
Et l'*Aminta* chantant son inhumaine;
Mais *La Chartreuse* est surtout à mon gré;

Et, mieux refait, la troisième semaine,
Je puis aller jusqu'à Goldsmith et Gray.
Dès lors la Muse a repris sa puissance,
Et mon génie entre en convalescence.

Car si, le soir, sous un jasmin en fleurs,
*Édouard* en main, je songe à Nathalie,
Et que bientôt un nuage de pleurs
Voile à mes yeux la page que j'oublie;
Car de Tastu si le luth adoré,
Au bruit d'une eau, sous un saule éploré,
Me fait rêver à la feuille qui tombe,
Et que non loin gémisse une colombe;
Si sur ma lèvre un murmure sacré,
Comme un doux chant d'abeille qui butine,
Trois fois ramène un vers de Lamartine,
Et qu'en mon cœur une corde ait vibré;
Oh! c'en est fait : après tant de silence
Je veux chanter à mon tour; je m'élance,
Les yeux au ciel et les ailes au vent,
Et me voilà rimeur comme devant.

---

## Le Calme.

*Ma muse dort comme une marmotte de mon pays... Comme il vous plaira, ma verve; ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne ferai rien sans vous.*

DUCIS.

Souvent un grand désir de choses inconnues,
D'enlever mon essor aussi haut que les nues,
De ressaisir dans l'air des sons évanouis,
D'entendre, de chanter mille chants inouïs,
Me prend à mon réveil; et voilà ma pensée
Qui, soudain rejetant l'étude commencée,
Et du grave travail, la veille interrompu,
Détournant le regard comme un enfant repu,
Caresse avec transport sa belle fantaisie,
Et veut partir, voguer en pleine poésie.
A l'instant le navire appareille : et d'abord
Les câbles sont tirés, les ancres sont à bord,
La poulie a crié; la voile suspendue
Ne demande qu'un souffle à la brise attendue,
Et sur le pont tremblant tous mes jeunes nochers
S'interrogent déjà vers l'horizon penchés.
Adieu, rivage, adieu! — Mais la mer est dormante,
Plus dormante qu'un lac; mieux vaudrait la tourmente!

Mais d'en haut, ce jour-là, nul souffle ne répond;
La voile pend au mât et traîne sur le pont.
Debout, croisant les bras, le pilote, à la proue,
Contemple cette eau verte où pas un flot ne joue,
Et que rasent parfois de leur vol lourd et lent
Le cormoran plaintif et le gris goëlan.
Tout le jour il regarde, inquiet du voyage,
S'il verra dans le ciel remuer un nuage,
Ou frissonner au vent son beau pavillon d'or;
Et quand tombe la nuit, morne, il regarde encor
La quille où s'épaissit une verdâtre écume,
Et la pointe du mât qui se perd dans la brume.

---

## Le Rendez-vous.

*A mon ami Alfred de M...* (MUSSET)

Séduite à mes serments, si la vierge innocente,
Après bien des combats, et de sa mère absente
Oubliant les leçons pour la première fois;
Si la veuve, à la fin de son deuil de six mois,
Qui le matin encor, se mirant sous la moire,
A cru voir à vingt ans jaunir son front d'ivoire;
Ou si la jeune épouse, aux bras du vieil époux,
M'a du doigt pour minuit marqué le rendez-vous;

Si j'y cours avant l'heure et que déjà j'y voie
La persienne entr'ouverte et l'échelle de soie,
Et du haut du balcon tapissé de jasmin
Une main qui descend au-devant de ma main;
Lorsqu'en mes bras ardents j'ai pris ma bien-aimée;
Que, l'emportant au lit, blanche et demi-pâmée,
Après bien des fureurs, de longs efforts perdus,
Des baisers gémissants de moi seul entendus,
J'ai senti dans mon sein se cacher son visage,
Et que nos yeux mourants, pleins d'un vague présage,
Se confondent longtemps en un regard de miel,
Ou vont se rencontrer sur un même astre au ciel;
Non, je ne me dis pas : Demain ce regard tendre,
Ce son de voix si frais qu'on tressaille à l'entendre,
Ce long col arrondi, ce visage penché
Et comme sous une aile entre deux bras caché,
Et dans ces blonds cheveux ces blanches mains errantes
(Tels deux cygnes voguant sous des eaux transparentes),
Et ces gouttes de pleurs que j'aime à voir courir,
Et ce sein nu..., demain, tout cela doit mourir!
Non... je me dis : Demain, en ces yeux moins timides,
Nageront au réveil des éclairs plus humides;
Plus de désirs vermeils embraseront ce teint;
Plus de langueur jouera dans ce sourire éteint;
Elle sera plus belle et plus touchante encore;
Sa voix en me nommant frémira plus sonore,
Et ce bras, aujourd'hui si rebelle à saisir,
Tombera de lui-même aux abords du plaisir.
Mais moi, demain, lassé d'un bonheur trop facile,

Retrouvant le dégoût en mon âme indocile,
Moi qui toujours poursuis en de vaines amours
Un même être rêvé qui m'échappe toujours,
Demain, le cœur saignant d'une plaie éternelle,
Malgré les doux serments relus dans sa prunelle,
Les baisers, les grands bras prêts à me retenir,
Demain, je sortirai pour ne plus revenir ;
Car je foule la fleur sitôt qu'elle est ravie,
Et mon bonheur, à moi, n'est pas de cette vie.

Et, dès qu'il est éclos, ce penser odieux,
Comme un oiseau de nuit, vingt fois passe à mes yeux,
Obscurcissant mon ciel de son aile jalouse ;
Et que ce soit la vierge, ou la veuve, ou l'épouse,
Une ombre entre elle et moi, muette, vient s'asseoir,
Et sur ce lit corrompt le plaisir dès ce soir.

---

## Ma Muse.

Non, ma Muse n'est pas l'odalisque brillante
Qui danse les seins nus, à la voix sémillante,
Aux noirs cheveux luisants, aux longs yeux de houri ;
Elle n'est ni la jeune et vermeille Péri,
Dont l'aile radieuse éclipserait la queue
D'un beau paon, ni la fée à l'aile blanche et bleue,

Ces deux rivales sœurs, qui, dès qu'il a dit *oui*,
Ouvrent mondes et cieux à l'enfant ébloui.
Elle n'est pas non plus, ô ma Muse adorée!
Elle n'est pas la vierge ou la veuve éplorée,
Qui d'un cloître désert, d'une tour sans vassaux,
Solitaire habitante, erre sous les arceaux,
Disant un nom; descend aux tombes féodales;
A genoux, de velours inonde au loin les dalles,
Et, le front sur un marbre, épanche avec des pleurs
L'hymne mélodieux de ses nobles malheurs.

Non; — mais, quand seule au bois votre douleur chemine,
Avez-vous vu là-bas, dans un fond, la chaumine
Sous l'arbre mort? Auprès, un ravin est creusé;
Une fille en tout temps y lave un linge usé.
Peut-être à votre vue elle a baissé la tête;
Car, bien pauvre qu'elle est, sa naissance est honnête.
Elle eût pu, comme une autre, en de plus heureux jours
S'épanouir au monde et fleurir aux amours;
Voler en char, passer aux bals, aux promenades;
Respirer au balcon parfums et sérénades;
Ou, de sa harpe d'or éveillant cent rivaux,
Ne voir rien qu'un sourire entre tant de bravos.
Mais le ciel dès l'abord s'est obscurci sur elle,
Et l'arbuste en naissant fut atteint de la grêle.
Elle file, elle coud, et garde à la maison
Un père vieux, aveugle et privé de raison.
Si, pour chasser de lui la terreur délirante,
Elle chante parfois, une toux déchirante,

La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri,
Et lance les graviers de son poumon meurtri.
Une pensée encor la soutient : elle espère
Qu'avant elle bientôt s'en ira son vieux père.

C'est là ma Muse, à moi; ma Muse pour toujours.
Les nuits, je la possède; elle s'enfuit, les jours;
De moi seul visitée, à tout autre inconnue,
O chaste Muse, ô sœur chaque soir bienvenue,
Hâte-toi; la nuit tombe, et ton vieux père dort.
Oh! bien loin des heureux, ou sous le chêne mort,
Ou sur le rocher gris d'où pleure une bruyère,
Ou le long du sentier taillé dans la carrière,
Fuyons; égarons-nous ensemble; asseyons-nous,
Moi sur la terre froide, et toi sur mes genoux.
Vierge, relève un peu ce long crêpe de veuve;
Oublie un peu tes maux; que ta parole pleuve
Goutte à goutte, plaintive, à mon cœur enflammé
Aussi fraîche qu'aux fleurs est la rosée en mai!
Et pâle, dénouant ta chevelure brune,
Redeviens belle encore aux rayons de la lune.
O Muse, alors dis-moi, Muse chère à jamais,
Les noms mystérieux des âmes que j'aimais;
Puis porte mes regards à la céleste toile,
Et par leurs noms aussi nomme-moi chaque étoile;
Dis quel astre mystique, au fond du firmament,
Cent mille fois scintille en un même moment
En cent mille couleurs; le couchant, ses miracles;
Le soleil disparu comme en des tabernacles;

A travers des lambeaux de nuages en sang,
La lune blanche et pure aiguisant son croissant...
Surtout dis-moi qu'il est là-haut un meilleur monde,
Où pour les cœurs choisis un saint bonheur abonde.

---

## A M.....*.

O vous qui, lorsque seul et la tête baissée
Je suivais mon chemin,
Tout d'abord sur mon front avez lu ma pensée,
Et m'avez pris la main;

Dont l'amitié voudrait à mon âme souffrante
Sauver le poids des maux
Et rattacher mes jours, comme une vigne errante,
A de meilleurs rameaux;

Soit que je lève enfin, soit que je courbe encore
Ce triste front jauni,
Que ma nuit continue ou que vienne l'aurore,
Ami, soyez béni!

* On a supposé, dans une édition belge, que cette pièce était adressée à un philosophe célèbre auquel, ne serait-ce que par le ton calme et la couleur *bleue*, le portrait ne saurait se rapporter. Nous croirions bien plutôt que dans la pensée de Joseph Delorme il s'agissait de M. Jouffroy. — On trouvera, à la fin de ce volume, une lettre de M. Jouffroy lui-même sur *Joseph Delorme*.

Déjà s'enfuit de vous l'âge ardent où les rêves
Sont des éclairs de feu;
Votre âme, comme un lac enfermé dans ses grèves,
Réfléchit un ciel bleu;

Un ciel profond et bleu, plus d'une blanche étoile
Aux rayons pleins d'amour,
Plus d'un monde inconnu, qui passe et que nous voile
Ce qu'on nomme le jour.

Vivez! votre parole a des douceurs qu'on aime;
Parlez de vérité;
Sage, parlez longtemps de justice suprême,
D'éternelle beauté!

Que savez-vous du Ciel? Que devient l'âme en peine
Au sortir des bas lieux?
Enseignez lentement, calme et tout d'une haleine,
Immense, harmonieux!

Car, sur une montagne à l'Hymette pareille,
Dormant un jour, dit-on,
Vous eûtes, tout enfant, le baiser d'une abeille,
Comme autrefois Platon.

---

## Le plus long jour de l'année.

*A Laure.*

Imité de Wordsworth.

Quittons le berceau de feuillage
Et les bords fleuris du torrent;
Le soleil, las d'un long voyage,
S'est couché derrière un nuage,
Et déjà le jour est mourant.

Le soir, qui lentement arrive,
Détache le réseau vermeil
Qui couvrait la terre captive,
Comme un pêcheur fait sur la rive
Ses filets séchés au soleil.

Une fraîche haleine soupire
Dans le saule et dans le roseau;
Le soir et son paisible empire
Sont chers à tout ce qui respire,
A la fleur, à l'homme, à l'oiseau.

Puis surtout aucune journée
N'a de soir si beau qu'aujourd'hui;
Plus haut notre âme est ramenée,
Car le plus long jour de l'année,
O Laure, en ce jour nous a lui.

Pourtant, ô blonde jeune fille,
Tu vas folâtrer, comme avant,
Sur le gazon devant la grille,
Ou sous l'odorante charmille
Des jasmins qui tremblent au vent.

File ta trame fortunée,
O la plus belle du vallon !
Au doux printemps, la matinée
Sait-elle ce que la journée
A de plus court ou de plus long?

Qui voudrait troubler, dès l'aurore,
L'alouette dans sa chanson,
La vive abeille qui picore,
L'hirondelle, étrangère encore,
La linotte au bord du buisson?

Mais dans l'amitié qui nous lie,
Sans te troubler, ne puis-je pas,
A cette heure où rien ne s'oublie,
Mêler à ta jeune folie
Quelques mots sérieux tout bas,

Et, tandis que l'ombre abaissée
Nous empêche déjà de voir,
Tenant ta blanche main pressée,
T'apprendre une grave pensée
Avant le baiser du bonsoir ?

L'Été, — c'est l'Océan qui roule
Des flots dont les bords sont couverts ;
Chaque jour est un flot qui coule
Et qu'un reflux bientôt refoule
Au gouffre glacé des hivers.

Ainsi, sur cette plage humaine,
Nos jours d'abord montent un peu,
Et l'homme rêve un grand domaine ;
Puis un prompt reflux les remmène.
Ainsi tu l'as voulu, mon Dieu !

Et nous, égarés dans le rêve,
Nous ne croyons pas au déclin ;
L'arbre, au printemps, reprend sa séve *,
La fleur chaque avril se relève,
Et notre cœur est toujours plein !

* Rien ne justifie l'accent aigu sur *séve ;* on prononce *sève* avec l'accent grave. Une académie française qui se serait souciée de la poésie en faisant son Dictionnaire, n'aurait pas restreint comme à plaisir le nombre déjà si limité des mots qui riment entre eux, surtout lorsque la prononciation générale n'a rien qui y oblige.

O jeune fille, sois plus sage,
Et, quand ton déclin va venir,
Ne laisse pas le frais ombrage
Ni les fruits d'or dans le feuillage
Te voiler le sombre avenir.

Mais, avant que ta nuit s'avance,
Mais dès aujourd'hui, dès ce soir,
Au rivage où, muette, immense,
L'Éternité pour toi commence,
Viens de bonne heure, viens t'asseoir.

Vois-y tomber comme une goutte
Ces ruisseaux au cours incertain,
Portant sur leur mouvante route
La foule crédule qui doute,
Et sur chaque barque un destin.

Au-dessus, l'éclatante roue
Fait tourner les astres au ciel ;
Et cependant le vent se joue,
Le flot grossit, la barque échoue;
Chaque astre revient éternel.

Toi, dont la nef est la dernière,
O toi, qui chantes et qui ris,
Quand va s'élargir la rivière,
Et que bien loin fuiront derrière
Tapis de mousse et bords fleuris,

Alors, en la beauté qui passe,
Malheur, si tu croyais encor!
Que faire, hélas! au sombre espace
Où tout s'abîme, où tout s'efface,
Si l'on n'a pas une ancre d'or?

Maître austère aux leçons divines,
Le Devoir gronde par amour;
Il a parlé, tu le devines;
A ta main le sceptre d'épines;
A ton front les roses d'un jour!

Blanche reine de la pelouse,
Arme-toi de grave douceur;
Sois prudente comme une épouse;
Que plus d'une Éloa jalouse
Te reconnaisse pour sa sœur;

Jusqu'à l'heure auguste, suprême,
Où, parmi les Anges ravis,
Tu fleuriras, Ange toi-même,
Fleuron du sacré diadème
Tombé sur l'éternel parvis!

---

## La Veillée.

*A mon ami V. H.* (VICTOR HUGO)

Minuit, 21 octobre.

Mon ami, vous voilà père d'un nouveau-né;
C'est un garçon encor; le Ciel vous l'a donné
Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère;
A peine il a coûté quelque plainte à sa mère.
Il est nuit; je vous vois :... à doux bruit, le sommeil
Sur un sein blanc qui dort a pris l'enfant vermeil;
Et vous, père, veillant contre la cheminée,
Recueilli dans vous-même, et la tête inclinée,
Vous vous tournez souvent pour revoir, ô douceur!
Le nouveau-né, la mère, et le frère et la sœur,
Comme un pasteur joyeux de ses toisons nouvelles,
Ou comme un maître, au soir, qui compte ses javelles.
A cette heure si grave, en ce calme profond,
Qui sait, hors vous, l'abîme où votre cœur se fond,
Ami? Qui sait vos pleurs, vos muettes caresses;
Les trésors du génie épanchés en tendresses;
L'aigle plus gémissant que la colombe au nid;
Les torrents ruisselants du rocher de granit,
Et, comme sous les feux d'un été de Norvège,
Au penchant des glaciers mille fontes de neige?

Vivez, soyez heureux, et chantez-nous un jour
Ces secrets plus qu'humains d'un ineffable amour!
—Moi, pendant ce temps-là, je veille aussi, je veille,
Non près des rideaux bleus de l'enfance vermeille,
Près du lit nuptial arrosé de parfum,
Mais près d'un froid grabat, sur le corps d'un défunt.
C'est un voisin, vieillard goutteux, mort de la pierre.
Ses nièces m'ont requis ; je veille à leur prière.
Seul, je m'y suis assis dès neuf heures du soir.
A la tête du lit une croix en bois noir,
Avec un Christ en os, pose entre deux chandelles
Sur une chaise ; auprès, le buis cher aux fidèles
Trempe dans une assiette ; et je vois sous les draps
Le mort en long *, pieds joints, et croisant les deux bras.
Oh! si, du moins, ce mort m'avait durant sa vie
Été longtemps connu! S'il me prenait envie
De baiser ce front jaune une dernière fois!
En regardant toujours ces plis roides et droits,
Si je voyais enfin remuer quelque chose,
Bouger comme le pied d'un vivant qui repose,
Et la flamme bleuir! Si j'entendais crier
Le bois de lit!... Ou bien si je pouvais prier!
Mais rien : nul effroi saint, pas de souvenir tendre!
Je regarde sans voir, j'écoute sans entendre ;

* N'est-ce pas ainsi qu'Homère a parlé de la main fatale de la mort *qui vous étend tout du long* : Μοῖρ' ὀλοὴ... τανηλεγέος θανάτοιο ? (*Odyssée*, liv. II, v. 100.)

Chaque heure sonne lente; et lorsque, par trop las
De ce calme abattant et de ces rêves plats,
Pour respirer un peu je vais à la fenêtre
(Car au ciel de minuit le croissant vient de naître),
Voilà, soudain, qu'au toit lointain d'une maison,
Non pas vers l'orient, s'embrase l'horizon,
Et j'entends résonner, pour toute mélodie,
Des aboiements de chiens hurlant dans l'incendie.

---

## Dévouement *.

Que faire de la vie? Ah! plutôt qu'en ma couche,
Une nuit, le teint vert, les dents noires, l'œil louche,
Plié sur mon séant, un bras hors du rideau,
Remêlant quelque poudre au fond d'un verre d'eau,
M'assoupir lâchement sous une double dose,
Que ne puis-je, en mourant, servir à quelque chose!
C'eût bien été ma place, en ces jours désastreux
Où des bourreaux sanglants se dévoraient entre eux.

* On trouverait dans *Le Globe* du 4 novembre 1830 un assez piquant article sur *Joseph Delorme,* où les sentiments qu'exprime cette pièce sont surtout commentés. Il pourrait bien être de l'éditeur lui-même, qui aurait pris un demi-masque saint-simonien.

Le juste par sa mort proteste et se retire.
Que j'eusse alors, tout fier, porté comme au martyre,
Après Roland, Charlotte, et le poète André,
Ma tête radieuse à l'échafaud sacré!
Même aujourd'hui, qu'après les tempêtes civiles
La Concorde au front d'or rit d'en haut sur nos villes,
Et qu'il n'est ni couteau ni balle à recevoir
Pour le Roi, pour le peuple, enfin pour un devoir;
Si du moins, en secret, des dévouements intimes
Pouvaient aux mains du Sort échanger les victimes,
Et si, comme autrefois, l'homme obtenait des Cieux
De racheter les jours des êtres précieux!
O mes amis si chers, lorsque dans nos soirées
J'ai senti sous les chants vos voix plus altérées,
Sous vos doigts merveilleux de plus mourants accords,
Et l'âme trop ardente en de trop faibles corps;
Lorsque je vois se fondre une face jaunie,
Et des yeux se creuser sous un front de génie,
Et tomber vos cheveux et vos tempes maigrir;
O mes amis, pour vous que je voudrais mourir!
Et pour la vierge encor, qui, tremblante, inconnue,
Au torrent l'autre jour me tendit la main nue,
Et qui, blanche, demain, va porter à l'autel,
Près de l'amant qu'elle aime, un germe, hélas! mortel,
Pour cette vierge encore, offrant au Ciel propice
Dans leur calice amer mes jours en sacrifice,
Afin que, rose et fraîche, elle puisse guérir,
Sans qu'elle en sache rien, que je voudrais mourir!

---

*Tacendo il nome di questa gentilissima.*
DANTE, *Vita nuova.*

Toujours je la connus pensive et sérieuse:
Enfant, dans les ébats de l'enfance joueuse
Elle se mêlait peu, parlait déjà raison;
Et, quand ses jeunes sœurs couraient sur le gazon,
Elle était la première à leur rappeler l'heure,
A dire qu'il fallait regagner la demeure,
Qu'elle avait de la cloche entendu le signal,
Qu'il était défendu d'approcher du canal,
De troubler dans le bois la biche familière,
De passer en jouant trop près de la volière:
Et ses sœurs l'écoutaient. Bientôt elle eut quinze ans,
Et sa raison brilla d'attraits plus séduisants:
Sein voilé, front serein où le calme repose,
Sous de beaux cheveux bruns une figure rose,
Une bouche discrète au sourire prudent,
Un parler sobre et froid, et qui plaît cependant,
Une voix douce et ferme, et qui jamais ne tremble,
Et deux longs sourcils noirs qui se fondent ensemble.
Le devoir l'animait d'une grave ferveur;
Elle avait l'air posé, réfléchi, non rêveur:
Elle ne rêvait pas comme la jeune fille,
Qui de ses doigts distraits laisse tomber l'aiguille,
Et du bal de la veille au bal du lendemain
Pense au bel inconnu qui lui pressa la main.

Le coude à la fenêtre, oubliant son ouvrage,
Jamais on ne la vit suivre à travers l'ombrage
Le vol interrompu des nuages du soir,
Puis cacher tout d'un coup son front dans son mouchoir.
Mais elle se disait qu'un avenir prospère
Avait changé soudain par la mort de son père,
Qu'elle était fille aînée, et que c'était raison
De prendre part active aux soins de la maison.
Ce cœur jeune et sévère ignorait la puissance
Des ennuis dont soupire et s'émeut l'innocence.
Il réprima toujours les attendrissements
Qui naissent sans savoir, et les troubles charmants,
Et les désirs obscurs, et ces vagues délices
De l'amour dans les cœurs naturelles complices.
Maîtresse d'elle-même aux instants les plus doux,
En embrassant sa mère, elle lui disait *vous*.
Les galantes fadeurs, les propos pleins de zèle
Des jeunes gens oisifs étaient perdus chez elle;
Mais qu'un cœur éprouvé lui contât un chagrin,
A l'instant se voilait son visage serein:
Elle savait parler de maux, de vie amère,
Et donnait des conseils comme une jeune mère.
Aujourd'hui la voilà mère, épouse, à son tour;
Mais c'est chez elle encor raison plutôt qu'amour.
Son paisible bonheur de respect se tempère;
Son époux déjà mûr serait pour elle un père;
Elle n'a pas connu l'oubli du premier mois,
Et la lune de miel qui ne luit qu'une fois;
Et son front et ses yeux ont gardé le mystère

De ces chastes secrets qu'une femme doit taire.
Heureuse comme avant, à son nouveau devoir
Elle a réglé sa vie... Il est beau de la voir,
Libre de son ménage, un soir de la semaine,
Sans toilette, en été, qui sort et se promène
Et s'asseoit à l'abri du soleil étouffant,
Vers six heures, sur l'herbe, avec sa belle enfant.
Ainsi passent ses jours depuis le premier âge,
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,
D'un cours lent, uniforme, et pourtant solennel ;
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.

Et moi qui vois couler cette humble destinée
Au penchant du devoir doucement entraînée,
Ces jours purs, transparents, calmes, silencieux,
Qui consolent du bruit et reposent les yeux,
Sans le vouloir, hélas! .je retombe en tristesse;
Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir,
Et je pense, ô mon Dieu! qu'il sera bientôt soir!

---

## L'Enfant rêveur.

*Abandonnant tout à coup mes jeunes compagnons, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.*
RENÉ.

*A mon ami ***.*

Où vas-tu, bel enfant? Tous les jours je te vois,
Au matin, t'échapper par la porte du bois,
Et, déjà renonçant aux jeux du premier âge,
Chercher dans les taillis un solitaire ombrage;
Et le soir, quand, bien tard, nous te croyons perdu,
Répondant à regret au signal entendu,
Tu reviens lentement par la plus longue allée,
La face de cheveux et de larmes voilée.
Qu'as-tu fait si longtemps? Tu n'as pas dans leurs nids
Sous la mère enlevé les petits réunis;
Pour un chapelet d'œufs, dont tous les ans l'on change,
Jamais tu ne troublas fauvette ni mésange;
Hier encor tu lâchas un bouvreuil prisonnier,
Et tu n'aimes qu'au bois les soupirs du ramier.
Dans tous nos environs, une lieue à la ronde,
Jamais tu n'as pu voir de jeune fille blonde
Et d'un an plus que toi, qui vienne tous les jours
T'attendre innocemment, veuille jouer toujours,
Et te donne à tenir sa boucle dégrafée;

Puis sous les clairs taillis le bois n'a plus de Fée.
Où vas-tu cependant? Et que fais-tu si seul?
L'autre jour je passais: assis contre un tilleul,
Le front sur tes genoux, sur les yeux tes mains blanches,
Dans tes cheveux noyé comme un tronc dans les branches,
Ému profondément, tu gémissais tout bas;
Et tu ne levas point la tête au bruit des pas.
De quoi peux-tu pleurer, bel enfant, à ton âge?
Déjà ton jour d'hier a fui sur un nuage;
Un brouillard si doré couvre ton avenir!
A l'horizon, de loin, qu'as-tu cru voir venir?
Ah! serais-tu de ceux (je commence à le craindre),
De ceux qu'embrase un feu que rien ne peut éteindre,
Que dévore en naissant un regret éternel,
L'absence de quelque être oublié par le Ciel,
De ceux dont l'âme tremble à des voix inconnues
Et gémit en dormant comme un lac sous les nues?

D'abord le lac est frais, et claires sont les eaux;
A peine un vent plaintif incline les roseaux;
Et l'enfant amoureux de suaves murmures,
Des saules entr'ouvrant les pleureuses ramures,
Avance un front vermeil, comme entre les lilas,
Son amphore à la main, penchait le bel Hylas.
Dans ce grand lac de l'âme il regarde et s'arrête:
Un pur soleil levant, des flots rasant la crête,
Émaille au loin l'écume, et d'un éclat changeant
Peint le dos des poissons écaillés en argent.
O jeune enfant, prends garde : il en est temps encore;

Ne reviens pas au lac tous les jours dès l'aurore;
Loin de ta mère, enfant, ne viens pas jusqu'au soir
Te mirer, écouter, et pleurer sans savoir.
D'abord ce ne seront que vagues mélodies
Dans les joncs, par degrés quelques voix plus hardies;
Mais un jour te viendra l'âge d'homme, et pour lors
Tu verras en ces eaux naître et fuir de beaux corps,
Et tu voudras nager, et bien loin les poursuivre.
On te dira des mots dont tout le cœur s'enivre,
Et tu répondras *oui*. — Brûlant, plein de rougeur,
De son rocher déjà s'est lancé le plongeur,
Et l'onde refermée a blanchi sur sa tête,
Comme un gouffre qui prend et garde sa conquête;
Un triste écho succède, et le rideau mouvant
Des saules d'alentour frissonne sous le vent.
Pauvre enfant qui plongeais avec une foi d'ange,
Qu'à ton œil détrompé soudainement tout change!
Au lieu des blancs cristaux, des bosquets de corail,
Des nymphes aux yeux verts assises en sérail
Et tressant sous leurs doigts, à défaut de feuillages,
Les solides rameaux semés de coquillages,
Qu'as-tu vu sous les eaux? précipices sans fond,
Arêtes de rocher, sable mouvant qui fond,
Monstres de toute forme entrelacés en groupe,
Serpents des mers, dragons à tortueuse croupe,
Crocodiles vomis du rivage africain,
Et, plus affreux que tous, le vorace requin.
C'en est fait, pauvre enfant, de ta jeunesse amère,
Et sur le bord en vain t'appellera ta mère.

Et quand tu reviendrais, par miracle échappé,
Quand, aux feux de midi séchant ton corps trempé,
Tu sentirais un peu renaître ton courage,
Et que, pâle à jamais des scènes du naufrage,
Sur ton luth vierge encor, sur ta flûte de buis,
Tu voudrais les chanter durant les longues nuits,
Personne sous tes chants ne suivra ta pensée,
Et de loin on rira de ta plainte insensée.

Et quand (nouveau miracle!) à ta lyre soumis,
Enchanté de ces maux divinement gémis,
Plein des cris arrachés à tes douleurs sublimes
Et de ces grands récits qui rouvrent les abîmes,
Tout mortel ici-bas qui souffrit un seul jour
Adorerait ton nom et t'aimerait toujours,
Toi poète, toujours, comme un enfant sauvage,
Sous un charme inconnu t'égarant au rivage,
Tu vivras à rêver sur l'éternel tableau,
A regarder encor tomber tes pleurs dans l'eau,
A saisir dans la voix de l'écume plaintive
Quelque nom oublié de nymphe fugitive,
A voir aux flots du lac un soleil onduler;
Et l'affreux souvenir revenant s'y mêler
Gâtera tout, soleil, flots bleus, doux noms de femme...
Malheur à qui sonda les abîmes de l'âme!

---

## A M. A... de L... (LAMARTINE)

*Ces chantres sont de race divine : ils possèdent le seul talent incontestable dont le Ciel ait fait présent à la terre.*
RENÉ.

O toi qui sais ce que la terre
Enferme de triste aux humains,
Qui sais la vie et son mystère,
Et qui fréquentes, solitaire,
La nuit, d'invisibles chemins;

Toi qui sais l'âme et ses orages,
Comme un nocher son élément,
Comme un oiseau sait les présages,
Comme un pasteur des premiers âges
Savait d'abord le firmament;

Qui sais le bruit du lac où tombe
Une feuille échappée au bois,
Les bruits d'abeille et de colombe,
Et l'Océan avec sa trombe,
Et le Ciel aux immenses voix;

Qui dans les sphères inconnues
Ou sous les feuillages mouillés,
Ou par les montagnes chenues,
Ou dans l'azur flottant des nues,
Ou par les gazons émaillés,

Pèlerin à travers les mondes,
Messager que Dieu nous donna,
Entends l'alcyon sur les ondes,
Ou les soupirs des vierges blondes,
Ou l'astre qui chante : Hosanna!

Sais-tu qu'il est dans la vallée,
Bien bas à terre, un cœur souffrant,
Une pauvre âme en pleurs, voilée,
Que ta venue a consolée
Et qui sans parler te comprend ?

J'aime tes chants, harpe éternelle!
Astre divin, cher au malheur,
J'aime ta lueur fraternelle!
As-tu vu l'ombre de ton aile,
Beau cygne, caresser la fleur?

Est-ce assez pour moi que mon âme
Frémisse à ton chant inouï;
Qu'écoutant tes soupirs de flamme,
Comme à l'ami qui la réclame,
Dans l'ombre elle réponde : Oui;

Qu'aux voix qu'un vent du soir apporte
Elle mêle ton nom tout bas,
Et ranime son aile morte
A tes rayons si doux?... Qu'importe,
Hélas! si tu ne le sais pas;

Si dans ta sublime carrière
Tu n'es pour elle qu'un soleil
Versant au hasard sa lumière,
Comme un vainqueur fait la poussière
Aux axes de son char vermeil;

Non pas un astre de présage
Luisant sur un ciel obscurci,
Un pilote au bout du voyage
Éclairant exprès le rivage,
Un frère, un ange, une âme aussi!

Mais que tu saches qu'à toute heure
Je suis là, priant, éploré;
Mais qu'un rayon plus doux m'effleure
Et plus longtemps sur moi demeure,
Je suis heureux!... et j'attendrai.

J'attendrai comme un de ces Anges
Aux filles des hommes liés
Jadis par des amours étranges,
Et pour ces profanes mélanges
De Dieu quelque temps oubliés.

En vain leurs mortelles compagnes
Les comblaient de baisers de miel ;
Ils erraient seuls par les campagnes,
Et montaient, de nuit, les montagnes,
Pour revoir de plus près le Ciel ;

Et si, plus prompt que la tempête,
Un Ange pur, au rameau d'or,
Vers un monde ou vers un prophète
Volait, rasant du pied la tête
Ou de l'Horeb ou du Thabor,

Au noble exilé de sa race
Il lançait vite un mot d'adieu,
Et, tout suivant des yeux sa trace,
L'autre espérait qu'un mot de grâce
Irait jusqu'au trône de Dieu.

---

## Le Creux de la vallée

*La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu.*

RENÉ.

Au fond du bois, à gauche, il est une vallée
Longue, étroite; à l'entour, de peupliers voilée;
Loin des sentiers battus; à peine du chasseur
Connue, et du berger; l'herbe en son épaisseur
N'agite sous vos pas couleuvre ni vipère;
A toute heure, au mois d'août, un zéphir y tempère,
A l'ombre des rameaux, les cuisantes chaleurs
Qui sèchent le gazon et font mourir les fleurs.
Mais vers le bas surtout, dans le creux, où la source
Se repose et sommeille un moment dans sa course,
Et par places scintille en humides vitraux,
Ou murmure invisible à travers les sureaux,
Que le vallon est frais! L'alouette y vient boire,
La sarcelle y baigner sa plume grise et noire,
La poule d'eau s'y pendre au branchage mouvant.
En me promenant là, je me suis dit souvent :
Pour qui veut se noyer la place est bien choisie.
On n'aurait qu'à venir, un jour de fantaisie,
A cacher ses habits au pied de ce bouleau,
Et, comme pour un bain, à descendre dans l'eau;

Non pas en furieux, la tête la première;
Mais s'asseoir, regarder; d'un rayon de lumière
Dans le feuillage et l'eau suivre le long reflet;
Puis, quand on sentirait ses esprits au complet,
Qu'on aurait froid, alors, sans plus traîner la fête,
Pour ne plus la lever, plonger avant la tête.
C'est là mon plus doux vœu, quand je pense à mourir.
J'ai toujours été seul à pleurer, à souffrir;
Sans un cœur près du mien j'ai passé sur la terre;
Ainsi que j'ai vécu, mourons avec mystère,
Sans fracas, sans clameurs, sans voisins assemblés.
L'alouette, en mourant, se cache dans les blés;
Le rossignol, qui sent défaillir son ramage,
Et la bise arriver, et tomber son plumage,
Passe invisible à tous comme un écho du bois :
Ainsi je veux passer. Seulement, un... deux mois,
Peut-être un an après, un jour... une soirée,
Quelque pâtre inquiet d'une chèvre égarée,
Un chasseur descendu vers la source, et voyant
Son chien qui s'y lançait sortir en aboyant,
Regardera : la lune avec lui qui regarde
Éclairera ce corps d'une lueur blafarde;
Et soudain il fuira jusqu'au hameau, tout droit.
De grand matin venus, quelques gens de l'endroit,
Tirant par les cheveux ce corps méconnaissable,
Cette chair en lambeaux, ces os chargés de sable,
Mêlant des quolibets à quelques sots récits,
Deviseront longtemps sur mes restes noircis,
Et les brouetteront enfin au cimetière;

Vite on clouera le tout dans quelque vieille bière,
Qu'un prêtre aspergera d'eau bénite trois fois;
Et je serai laissé sans nom, sans croix de bois!

Et durant ces beaux plans d'un bonheur que j'espère,
Que devient, croyez-vous, et l'herbe sans vipère,
Et le zéphyr, et l'onde aux mobiles vitraux,
Et l'abeille qui chante et picore aux sureaux,
Et, de longs peupliers tout à l'entour voilée,
A gauche, au fond du bois, la tranquille vallée?

---

## En m'en revenant un soir d'été

Vers neuf heures et demie.

Que faudrait-il, hélas! pour que cette grande âme
Reprît goût à la vie et ranimât sa flamme?
Jeune, comme il veillit! Comme il se traîne seul!
A le voir si voûté, l'on dirait un aïeul!
Il se ride, il jaunit, il penche vers la tombe;
Du front, chaque matin, une mèche lui tombe.
Sans doute, bien des coups, dès longtemps, l'ont blessé;
Son destin finira, tel qu'il a commencé,

Dans l'ennui, dans les pleurs; il connaît trop la vie,
Et combien tout est vain dans tout ce qu'on envie;
Sans doute, il sait trop bien ce que valent de soins
La gloire, le bonheur, — fantômes! — Mais, au moins,
Si quelque chose ici le consolait encore!
Car son génie ardent, chaque nuit, se dévore,
Comme la lampe, au soir, laissée en un caveau,
Sans qu'une vierge y verse un aliment nouveau.

Est-elle donc bien loin, la vierge, où donc est-elle,
Qui pourrait ranimer cette lampe immortelle?...

Peut-être elle a passé, ce soir, tout près de lui,
Mais pour la lui montrer la lune n'a pas lui.
Peut-être, lorsqu'au parc il prit la grande allée,
Elle était sur sa route, assise et non voilée;
Mais, lui, marchait sans voir et le front soucieux,
Ou bien un éventail la cachait à ses yeux;
Un regard eût tout fait! — Peut-être c'était celle
Que je vis l'autre jour, au lac, sur la nacelle.
Non pas qu'elle ait, je pense, un cœur capable, au fond,
De sentir le poète et son amour profond,
Qu'elle vaille bien mieux qu'Adèle ou que Fanie *,
Ni qu'elle entende fort ce que c'est que génie.
Mais elle est blonde et blanche; elle a le front brillant;
Et sa bouche, où scintille un ivoire riant,

*. C'est bien *Fanie* que l'on a droit d'écrire. — Petite Fanie, Φανίον en grec, veut dire proprement *petite lumière, petit flambeau.*

Comme pour écouter, s'ouvre avec nonchalance ;
Mais elle a deux beaux yeux qui parlent en silence ;
Mais elle sait placer à propos un souris,
Et, quand elle soupire, on croit qu'elle a compris.

---

## La Gronderie.

Voici bientôt huit jours qu'un soir, en nous quittant,
Le lendemain du bal où nous causâmes tant,
Vous me disiez : « Ami, demain soyons plus sages ;
Sachons nous contenir devant tous ces visages ;
Causons moins, car ma mère enfin devinera.
Invitez plus souvent ma cousine Eudora,
Et je veux faire aussi semblant de me distraire
Avec monsieur Alfred, cet ami de mon frère. »

Et dès le lendemain, amant triste et soumis,
J'observai de mon mieux vos ordres ennemis ;
J'affectai d'être gai, d'avoir l'humeur légère,
De m'éprendre, en valsant, d'une ardeur passagère,
Et, la valse finie, enivré d'un coup d'œil,
De conter mille riens, debout près d'un fauteuil.
Surtout, au grand dépit de plus d'une voisine,
Je fis danser trois fois votre belle cousine ;

Je vantai son bouquet, son peigne de corail;
Je tins nonchalamment son folâtre éventail;
Au départ, ce fut moi qui sur son cou d'ivoire,
Sur son sein demi-nu jetai sa mante noire,
Et, durant tout ce temps, à peine si j'osai
M'apercevoir qu'Alfred avait beaucoup causé.

Mais, quand, deux jours après, las de tant de contrainte,
Au rendez-vous du parc je me glissai sans crainte,
Quand je courus à vous, tout fier et tout joyeux,
Dévorant du regard un regard de vos yeux,
Au lieu de mots charmants comme après une absence,
Et de baisers pour prix de mon obéissance,
D'un ton froid et piqué vous m'avez dit: «Merci!
Bienheureux est l'amant qui dissimule ainsi!
Il échappe à l'envie, aux malices jalouses;
Il ne compromet point les vierges, les épouses;
Et son amante en paix ne peut que le louer
D'un rôle que si vite il sait si bien jouer.
Et moi je sais aussi dissimuler sans doute?
Monsieur Alfred n'est pas un rival qu'on redoute?
Mais j'entends quelque bruit; — (et rompant là-dessus :)
Vite, séparons-nous de peur d'être aperçus. »

Et comme au bal d'hier, guéri de ma prudence,
Je vous invitai presque à chaque contredanse,
Que je pris vos deux mains, et qu'assis près de vous
J'eus bientôt réveillé tous les clins d'œil jaloux,

Voilà que tendrement vous me grondez encore :
Ce mutuel amour que votre mère ignore,
Il le faudrait couvrir d'un voile à tous les yeux ;
Puis revient la cousine au rôle officieux ;
Et dans ces doux projets qu'invente le caprice,
Ces conseils, ces baisers afin que j'obéisse,
Nous prolongeons le soir et nos instants si courts...
Oh ! je veux mériter d'être grondé toujours !

---

## A Alfred de M. (MUSSET)

*Pour moi, je me mis à rêver au lieu d'avoir du plaisir.*
SÉNANCOURT, *Oberman.*

Les flambeaux pâlissaient, le bal allait finir,
Et les mères disaient qu'il fallait s'en venir ;
Et l'on dansait toujours, et l'heure enchanteresse
S'envolait : la fatigue aiguillonnait l'ivresse.
O quel délire alors ! Plus d'un pâle bouquet
Glisse d'un sein de vierge et jonche le parquet.
Une molle sueur embrase chaque joue ;
Aux fronts voluptueux le bandeau se dénoue
Et retombe en désordre, et les yeux en langueur
Laissent lire aux amants les tendresses du cœur ;

Les mains sentent des mains l'étreinte involontaire ;
Tous ces seins haletants gardent mal leur mystère :
On entend des soupirs ; sous les gants déchirés
On froisse des bras nus, à plaisir dévorés ;
Et la beauté sourit d'un regard qui pardonne,
Et plus lasse, en valsant, se penche et s'abandonne.
Moi, je valsais aussi ce soir-là, bienheureux,
Entourant ma beauté de mon bras amoureux,
Sa main sur mon épaule et dans ma main sa taille,
Ses beaux seins suspendus à mon cœur qui tressaille
Comme à l'arbre ses fruits, — quand d'un accent bien doux :
« Que je suis lasse, ami ! dit-elle ; asseyons-nous. »
Et nous voilà tous deux assis, un peu derrière,
Moi, son bouquet ravi parant ma boutonnière,
En main son éventail, jouissant de la voir
Passer, pour s'essuyer, à son front son mouchoir ;
Et la trouvant si belle, et la jambe si fine,
Petite, en corset noir, à la taille divine,
Aux yeux, aux cheveux bruns, et la croyant à moi,
Mon cœur bondissait d'aise et j'étais comme un roi.
Mais cette voix bientôt, qui sans cesse s'élève
Du milieu des plaisirs pour gâter notre rêve,
S'éleva dans mon cœur et me dit : « Jeune amant,
Amant si plein d'espoir, pèse bien ce moment.
Jouis bien, jouis bien de cet instant rapide ;
Mire ton front si pur à ce flot si limpide,
Car le flot va courir ; et, je te le promets,
Ces cinq minutes-là ne reviendront jamais.
Non, quand cette beauté, pour tes rivaux si fière,

A toi se donnerait dès demain tout entière;
Quand mille autres, bientôt prises à ton amour,
Voudraient dans tes cheveux se baigner tour à tour
Et passer à ton cou leurs chaînes adorées;
Quand beaucoup, vers le soir, dans les bois rencontrées,
Pâles s'en reviendraient au logis tout pleurant,
Et mourraient, et prieraient pour ton âme en mourant;
Quand pour prix des soupirs de ta vie inquiète,
Descendue en tes nuits, la Gloire, ô grand poète,
De son aile effleurant ton luth harmonieux,
Emporterait ton nom et tes chants dans les cieux;
Non, dans tous ces plaisirs, dans ces folles merveilles,
Tu ne reverras pas cinq minutes pareilles
A celles de ce soir. — Oh! retiens-les longtemps,
Cœur gonflé d'avenir, amant de dix-sept ans. »
Ainsi parlait la voix dans mon âme oppressée;
Et moi, silencieux, écoutant ma pensée,
Par degrés je sentais la tristesse arriver;
Oubliant de jouir, j'étais prêt de rêver;
Quand Elle, tout à coup reposée et légère,
Honteuse d'avoir fui la valse passagère,
Reprit son éventail tombé sur mes genoux,
Et m'en frappa, disant: «A quoi donc pensez-vous?»
Et je revins à moi; ma main saisit la sienne;
Et je revis ses yeux, sa grâce italienne,
Son beau sein si brillant dans le noir du satin; —
Et nous valsions encor quand parut le matin.

---

## L'Attente.

Imité de Schiller.

La grille s'ouvre! il est bien l'heure;
J'entends comme un verrou crier...
Non; c'est un jonc qu'un souffle effleure;
C'est la brise du soir qui pleure
Dans des branches de coudrier.

Oh! pour mieux recevoir ma jeune bien-aimée,
Feuillage, embellis-toi; fleurissez, verts gazons;
Berceaux, pour mieux couvrir sa pudeur enflammée,
En alcôve entr'ouvrez vos discrètes cloisons;
Et quand son pied, pliant sous un beau corps qui penche,
Cherchera son chemin jusqu'à moi qui l'attends,
Longs rameaux, qu'au passage écarte sa main blanche,
Jouez dans ses cheveux, sans l'arrêter longtemps!

Silence! Derrière la haie
Qui donc court si vite? Avançons!...
Non; c'est un oiseau qui s'effraie
Et s'enfuit, comme si l'orfraie
Planait d'en haut sur les buissons.

Jour, ton flambeau pâlit; hâte-toi de l'éteindre!
Vers d'autres horizons quand tu t'en es allé,
La Nuit au ciel désert se glisse sans rien craindre,
Silencieuse, en noir et le front étoilé.
La confidence éclose à ta lueur si douce,
O Nuit, loin des jaloux, fuit l'œil ardent du jour.
Oh! que ton astre seul, sur le tapis de mousse,
Argente à nos fronts nus les rougeurs de l'amour!

Mais quoi? l'on dirait qu'on appelle;
C'est comme sa voix qu'on entend...
Non, pas encor... ce n'est pas elle;
C'est un cygne qui bat de l'aile
Et qui fait des ronds dans l'étang.

Autour de moi dans l'air montent mille harmonies;
La cascade à deux pas murmure comme un chant;
Une dernière fois levant ses fleurs jaunies,
La tige encor se tourne aux baisers du couchant;
Demi-voilée à l'œil la pêche veloutée,
Ou sous le pampre vert la grappe au sein vermeil,
Sourit en se cachant, pareille à Galatée;
Un vent humide arrose où passa le soleil.

Pourtant la voici... Rien n'empêche
D'entendre son pas dans le bois.
Non... ce n'est qu'une feuille sèche,
Ou la poire mûre ou la pêche
Qui tombe à terre de son poids.

La teinte du couchant de plus en plus s'efface;
L'aile du crépuscule en éteint les couleurs.
La Lune, alors, ôtant le voile de sa face,
Regarde sans témoins, se penche sur les fleurs,
Telle une fiancée autour de sa corbeille;
Et la Terre, posant son beau front endormi,
Semble une jeune épouse, et sous le ciel sommeille,
Longs cheveux, seins épars, bras ployés à demi.

Mais dans la brume fantastique
J'ai vu sa robe d'un blanc pur...
Non; c'est le marbre d'un portique.
Une Pomone, un Mars antique,
Sous les ifs au feuillage obscur.

Pourquoi battre si vite à ces folles idées,
Mon cœur? Mon pauvre cœur, pourquoi t'enfler ainsi,
Et dans mon sein bondir à vagues débordées?
J'ai beau regarder... Rien... Je me dévore ici;
L'ombrage est sans fraîcheur... Oh! pourvu qu'elle vienne!
Oh! seulement l'entendre! Oh! seulement la voir!
Seulement son soupir, ou sa main dans la mienne,
Ou les plis de son schall qui flotte au vent du soir!

Et durant l'ardente prière
Déjà luisait l'heureux moment;
Car elle, arrivant par derrière,
M'avait aperçu la première,
Et couvrait de baisers l'amant.

## Après une lecture d'*Adolphe*.

Passé vingt ans, quand l'âme aux rêves échappée
S'aperçoit un matin qu'elle s'était trompée,
Et, rejetant l'espoir d'un jeune et frais amour,
Se dit avec effroi qu'il est trop tard d'un jour,
Oh! pourquoi, quelque part, en l'une des soirées
Où j'aime tant, au son des valses adorées,
Au bruit des mots riants sortis des cœurs séduits,
M'asseoir et m'oublier et bercer mes ennuis,
Pourquoi ne pas enfin trouver une âme tendre,
Affligée elle-même et qui saurait m'entendre,
Deux yeux noirs d'où les pleurs auraient coulé longtemps,
Une brune, un peu pâle, ayant bientôt trente ans,
Ou veuve, ou presque veuve; et qui, lasse du monde,
Heureuse d'accepter un cœur qui lui réponde,
Le veuille à soi, l'enlève ? — Et tous les deux d'accord,
Dans sa terre, en Anjou, Touraine ou Périgord,
Nous irions nous aimer d'une amour longue et forte.
Ce serait un château, gothique ou non, qu'importe!
Mais de grands bois touffus tout autour du manoir;
Des charmilles, un parc, où bien avant, au soir,
On pourrait s'égarer au bord des eaux courantes,
Et se dire longtemps des paroles mourantes.

Et quel bonheur encore, au lever, le matin,
Quand ses cheveux, sentant la rosée et le thym,
Roulent en noirs anneaux autour d'un cou d'albâtre,
Moi près d'elle, à genoux, son esclave idolâtre,
De réciter tout haut, en mariant nos voix,
Les doux chants nés d'hier ou connus d'autrefois,
De nous associer à ces plaintes chéries,
Et de mêler, après, aux molles causeries
Chacun des noms divins qu'un poète adora,
Elvire et Béatrix, Gulnare et Médora!
En hiver, quand il neige, au coin du feu qu'on aime,
Pour nous, après causer, la volupté suprême,
Ce serait de nous lire un roman tour à tour:
Non pas quelque beauté captive en une tour,
D'éternels souterrains, des spectres et des chaînes,
Mais des romans de cœur pleins d'amoureuses peines,
Où l'art sait retracer, sous l'éclat de nos mœurs,
Ce mal délicieux dont je sens que je meurs,
Et dont tu meurs toi-même, ô ma belle complice,
Et dont mourut aussi Delphine après Clarisse!
Puis, le roman fermé, toujours, d'un air jaloux
Nous dirions: « Ces amants s'aimèrent moins que nous. »
Point de fâcheux d'ailleurs; point de prude voisine
Débitant d'un ton sec sa morale chagrine,
Et, durant plus d'une heure, installée au fauteuil,
Le visage allongé, comme aux jours de grand deuil.
Non, rien que nous; nous seuls, nous pour toute la vie.
Et que m'importe à moi ce que dira l'envie :
« Il se fait tort vraiment; il perd son avenir;

Et sa jeunesse ainsi dans l'ombre va finir. »
Allez, tourmentez-vous, ô sages que vous êtes;
A chaque vent qui souffle agitez tous vos têtes;
Heurtez-vous, foulez-vous dans un même chemin;
En regrettant hier espérez pour demain;
Poursuivez, haletants, une ombre qui recule;
Ou dans l'étude encor que votre sang se brûle!
Et, pâles de soucis, prononcez gravement
Que les jours sont perdus que l'on passe en s'aimant!
Moi désormais je vis pour celle que j'adore;
Ce qu'on dira de nous je veux qu'elle l'ignore;
Durant nos soirs d'hiver, ou l'été dans nos bois,
Pour lui remplir le cœur c'est assez de ma voix;
Tout d'elle m'appartient; mon amour l'environne,
Et ma main à loisir lui tresse une couronne,
Une noble couronne aux immortelles fleurs,
Et dont en rêve un Dieu m'a donné les couleurs.

Une légère teinte d'ironie n'est-elle pas répandue dans cette pièce, et le poète n'y affecte-t-il pas, comme à plaisir, la langueur sentimentale? C'est une simple conjecture que nous soumettons à la sagacité du lecteur.

(*Note de l'Éditeur.*)

## Pensée d'automne.

Jardin du Luxembourg, novembre.

Au déclin de l'automne, il est souvent des jour s
Où l'Année, on dirait, va se tromper de cours.
Sous les grands marronniers, sous les platanes jaunes,
Sous les pâles rideaux des saules et des aunes,
Si, par un levant pur ou par un beau couchant,
L'on passe, et qu'on regarde aux arbres, tout marchant,
A voir sur un ciel blanc les noirs réseaux des branches,
Et les feuilles à jour, aux inégales tranches,
Creuses par le milieu, les deux bords en croissants,
Figurer au soleil mille bourgeons naissants;
Dans une vapeur bleue, à voir tous ces troncs d'arbre
Nager confusément avec leurs dieux de marbre,
Et leur cime monter dans un azur si clair;
A sentir le vent frais qui parfume encor l'air;
On oublie à ses pieds la pelouse flétrie,
Et la branche tombée et la feuille qui crie;
Trois fois, près de partir, un charme vous retient,
Et l'on dit : « N'est-ce pas le printemps qui revient ?»

Avant la fin du jour il est encore une heure,
Où, pèlerin lassé qui touche à sa demeure,

Le soleil au penchant se retourne pour voir,
Malgré tant de sueurs regrettant d'être au soir;
Et, sous ce long regard où se mêle une larme,
La nature confuse a pris un nouveau charme :
Elle hésite un moment, comme dans un adieu;
L'horizon à l'entour a rougi tout en feu;
La fleur en tressaillant a reçu la rosée;
Le papillon revole à la rose baisée,
Et l'oiseau chante au bois en ramage brillant :
« N'est-ce pas le matin ? n'est-ce pas l'Orient ? »

Oh ! si pour nous aussi, dans cette vie humaine,
Il est au soir une heure, un instant qui ramène
Les amours du matin et leur volage essor,
Et la fraîche rosée, et les nuages d'or;
Oh ! si le cœur, repris aux pensers de jeunesse
(Comme s'il espérait, hélas ! qu'elle renaisse),
S'arrête, se relève avant de défaillir,
Et s'oublie un seul jour à rêver sans vieillir,
Jouissons, jouissons de la douce journée,
Et ne la troublons pas, cette heure fortunée;
Car l'hiver pour les champs n'est qu'un bien court sommeil;
Chaque matin au ciel reparaît le soleil;
Mais qui sait si la tombe a son printemps encore,
Et si la nuit pour nous rallumera l'aurore ?

## Rose.

Χαῖρε σύ. — Καὶ σύ γε Χαῖρε.
PHILODÈME, *Épigr.*, 3. (*Analecta* de Brunck.)

Entre les orangers, oh ! qu'il fait beau, le soir,
Se promener au frais, respirer et s'asseoir,
Voir passer cent beautés dont le regard enivre,
Et celles au long voile, et celles qu'on peut suivre !
Mais, assise à deux pas, avec son œil châtain
Et ses cheveux cendrés sur un cou de satin,
Plus blanche que jamais bergère au pied d'un hêtre,
Son mouchoir à la main, j'ai cru la reconnaître,
C'est Rose. « Bonjour, Rose ! — Ah ! c'est vous que je vois,
Méchant ! et n'être pas venu de tout un mois ! »
Et je m'assieds, pressant déjà sa main charmante.
Rose aime à pardonner presque autant qu'une amante ;
Rose est bonne ; elle est faible, et son souris changeant
Vers les ingrats toujours revient plus indulgent.
Et d'abord, aux doux mots mêlés de gronderie,
Aux mille questions sur sa santé chérie,
Sur ses yeux plus éteints, son front plus pâle ; et puis
A mes soins empressés quand je la reconduis ;
A nous voir, si légers, descendre la terrasse,
Moi cherchant sous le schall sa taille que j'embrasse ;

Et, dès qu'à l'entresol sont tirés les verrous,
A nos baisers encore, à nos combats si doux,
Au fichu repoussé qu'enfle une gorge ardente,
Aux cheveux débouclés sous ma lèvre mordante,
Au sofa gémissant que voile un demi-jour,
Aux soupirs de l'alcôve, on dirait de l'amour.
Mais, hélas! quand parmi ces fureurs de jeunesse
Tarit la jouissance,... avant qu'elle renaisse,...
Même aux bras l'un de l'autre, oh! que l'amour est loin!
Car de quoi se parler, bien qu'on soit sans témoin?
Et quels pleurs essuyer, et quels serments se faire
De vivre et de mourir pour l'être qu'on préfère?
Quel souci de se voir en dépit des jaloux,
De régler longuement le prochain rendez-vous?
Si ce sera demain, dans le parc, à la brune,
Ou sous la jalousie, au coucher de la lune?
Et comment éviter les endroits hasardeux?
Délicieux tourments! Nous en ririons tous deux.
Pourtant il faut causer, se dire quelque chose:
Je te demande alors, te voyant triste, ô Rose,
Ton pays, ta famille, et tes secrets ennuis,
Et l'emploi de tes jours; je connais trop les nuits!
Comme ta jeune sœur que la pudeur décore,
Dis-moi, sage à quinze ans, voudrais-tu l'être encore?
Rêves-tu quelquefois à l'avenir... longtemps?
On n'aura pas toujours ces blonds cheveux flottants,
Ni sous les grains de nacre une épaule nacrée;
On n'aura pas toujours, courtisane adorée,
Billets et bracelets, et doigts chargés d'anneaux,

Au bal autour de soi de galants dominos,
Des jeunes gens oisifs, sous la croisée ouverte,
A travers le rideau de soie à frange verte,
Épiant le regard qui doit les secourir,
Des cœurs désespérés s'obstinant à mourir,
Et, sans parler des vieux, entre les jeunes même,
Quelque beau préféré que tendrement l'on aime!
L'âge vient, la fraîcheur se fane, et l'abandon
Succède à tout ce bruit... Pardon, Rose, pardon!
Je vois à ta paupière une larme qui brille...
Ne m'en veux pas du moins, et reste bonne fille.

---

## Italie.

*A mon ami Paul F...* (FOUCHER)

O ubi campi!

Et pourtant le bonheur m'aurait été facile!
Que le sort aussi bien n'a-t-il jeté mes pas
Au rivage d'Otrante, aux plaines de Sicile,
Aux bosquets de Pestum que je ne verrai pas! *

* Il n'y a plus de bosquets à Pestum ; il y a d'admirables colonnes debout se dessinant sur le plus beau ciel, et des ronces au bas, des reptiles, et la fièvre la moitié de l'année : mais Joseph Delorme voyait Pestum en idée, du milieu de sa plaine de Montrouge.

Là, de nuit sur un roc, et de jour sous l'ombrage,
Rêveur et nonchalant, couché comme un pasteur,
Loin de l'humain troupeau qu'a dispersé l'orage,
J'aurais aimé du ciel mesurer la hauteur;

J'aurais aimé le flot de ces rives fécondes,
Les citrons dans la haie où le ramier s'endort,
Quelques vapeurs dans l'air comme de blanches ondes,
Et les astres au lac comme des graviers d'or,

Et les chants du pêcheur, fils d'une noble race,
Fort et vêtu de peaux, tel qu'un ancien Sabin,
Et la vierge, au front brun, au marcher plein de grâce,
Qui pend sa robe au myrte et descend dans le bain.

Pour échapper aux maux que fait la destinée,
Pour jouir ici-bas des fleurs de ma saison
Et doucement couler cette humaine journée,
Que me faut-il?... du ciel, de l'onde et du gazon,

Et, quand pâlit au soir la lumière affaiblie,
Une amoureuse voix, qui meurt à mon côté,
Qui dit *non* bien souvent et bien souvent l'oublie,
Des pleurs dans deux beaux yeux, un beau sein agité.

Que m'importent à moi les souvenirs antiques,
Et les os dispersés de tant d'illustres morts,
Et les noms qu'on veut lire au fronton des portiques,
Misène et son clairon, Caprée et ses remords,

Et les temples sous terre, et les urnes d'argile,
Tous ces objets si vains de si doctes débats ?
Et que m'importe encor le tombeau de Virgile,
Et l'éternel laurier auquel je ne crois pas ?

Mais conte-moi longtemps, jeune Napolitaine,
Les noms harmonieux des arbres de ce bois ;
Nomme-moi les coteaux avec chaque fontaine,
Et les blanches villas qu'à l'horizon je vois ;

Dis-moi les mille noms de la sainte Madone
Dont tu baisas souvent le long voile doré,
Et ces autres doux noms que ton amour me donne
Et que me rend plus doux l'idiome adoré.

Oh ! jure de m'aimer ; alors je te veux croire.
Rien n'est sûr ici-bas qu'un humide baiser,
Que le rayon tremblant d'une prunelle noire,
Que de sentir un sein sous la main s'apaiser ;

Rien n'est sûr que de voir contre une épaule nue
Se briser en jouant des ondes de cheveux,
De cueillir les soupirs d'une bouche ingénue,
D'écouter succéder le silence aux aveux,

De l'entendre jurer, quand tout change autour d'Elle,
Qu'un éternel amour doit pour vous l'enflammer,
Et de jurer aussi qu'on veut mourir fidèle...
Rien n'est sûr ici-bas, rien n'est bon que d'aimer !

---

## A David

Statuaire.

A l'heure où l'on est loin de la foule envieuse,
Quand la neige, à minuit, lente, silencieuse,
Tombe aux toits endormis,
Et que seul, ô David, dans ton atelier sombre
Tu veilles au milieu de tes bustes sans nombre
Comme au milieu d'amis;

Quand ton poêle s'éteint; quand ta lampe mourante
Tremble à tous ces fronts blancs, et, comme une âme errante
Passe et joue à l'entour,
Bien des fois, n'est-ce pas? l'enthousiasme austère
Par degrés te saisit et t'enlève à la terre,
Épris d'un noble amour!

Tu penses à la gloire, à l'oubli qu'on redoute,
A semer ici-bas le marbre sur la route
Où d'autres vont venir,
A prendre rang un jour au Panthéon sublime
Des hôtes immortels que ton ciseau ranime
Et garde à l'avenir.

Et déjà sous la lampe et ses rayons débiles,
Tu vois autour de toi tes marbres immobiles
Frémir et s'ébranler,
Ils vivent : un regard sort de chaque paupière;
Comme le Commandeur, tous ces hommes de pierre
Te font signe d'aller.

Et bientôt, s'agitant, ils passent sur ta tête,
Puis repassent; et toi, tu voudrais à la fête
Suivre ces grands vieillards.
Telles, sur Ossian, au sein des nuits neigeuses,
Se penchent des aïeux les Ombres voyageuses
Que bercent les brouillards.

Le pan de leur manteau flotte aux vents et te touche;
Ému, tu sens la voix expirer à ta bouche
Et tes yeux se mouiller;
Et l'extase pour toi prolonge ce beau rêve,
Jusqu'à ce que ta lampe en mourant te l'enlève
Et te vienne éveiller.

Hélas! dans les cités la foule qui sommeille;
Çà et là, vers minuit, l'artiste en pleurs qui veille
Et lève au ciel les bras,
Et quelques noms sacrés que toujours lui ramène
Un ardent souvenir, c'est là la gloire humaine,
David, et tu l'auras!

Tu l'auras; car, puisant dans ta pierre féconde,
D'Argos à Panama tu vas orner le monde
D'illustres monuments;
Tu peuples de héros les vieux ponts de nos villes,
Les continents nouveaux, et les lointaines îles,
Et les tombeaux dormants.

---

## Sonnet.

*Pour un ami.*

Que de fois, près d'Oxford, en ce vallon charmant,
Où l'on voit fuir sans fin des collines boisées,
Des bruyères couper des plaines arrosées,
La rivière qui passe et le vivier dormant,

Pauvre étranger d'hier, venu pour un moment,
J'ai reconnu, parmi les maisons ardoisées,
Le riant presbytère et ses vertes croisées,
Et j'ai dit en mon cœur : « Vivre ici seulement! »

Hélas! si c'est là tout, qu'est-ce donc qui m'entraîne?
Pourquoi si loin courir? Pourquoi pas la Touraine,
Le pays de Rouen et ses pommiers fleuris?

Un chaume du Jura, sous un large feuillage,
Ou bien, encor plus près, quelque petit village,
D'où, par delà Meudon, l'on ne voit plus Paris?

---

## Sonnet.

Chacun en sa beauté vante ce qui le touche;
L'amant voit des attraits où n'en voit point l'époux;
Mais que d'autres, narguant les sarcasmes jaloux,
Vantent un poil follet au-dessus d'une bouche;

D'autres, sur des seins blancs un point comme une mouche;
D'autres, des cils bien noirs à des yeux bleus bien doux,
Ou sur un cou de lait des cheveux d'un blond roux;
Moi, j'aime en deux beaux yeux un sourire un peu louche:

C'est un rayon mouillé; c'est un soleil dans l'eau,
Qui nage au gré du vent dont frémit le bouleau;
C'est un reflet de lune aux rebords d'un nuage;

C'est un pilote en mer, par un ciel obscurci,
Qui s'égare, se trouble, et demande merci,
Et voudrait quelque Dieu, protecteur du voyage.

---

## Sonnet.

En ces heures souvent que le plaisir abrège,
Causant d'un livre à lire et des romans nouveaux,
Ou me parlant déjà de mes prochains travaux,
Suspendue à mon cou, tu me dis : « Comprendrai-je? »

Et, ta main se jouant à mon front qu'elle allège,
Tu vantes longuement nos sublimes cerveaux,
Et tu feins d'ignorer... Sais-tu ce que tu vaux,
Belle Ignorante aux blonds cheveux, au cou de neige?

Qu'est toute la science auprès d'un sein pâmé,
Et d'une bouche en proie au baiser enflammé,
Et d'une voix qui pleure et chante à l'agonie?

Ton frais regard console en un jour nébuleux,
On lit son avenir au fond de tes yeux bleus,
Et ton sourire en sait plus long que le génie.

## Sonnet.

Imité de Wordsworth.

Je ne suis pas de ceux pour qui les causeries,
Au coin du feu, l'hiver, ont de gandes douceurs ;
Car j'ai pour tous voisins d'intrépides chasseurs,
Rêvant de chiens dressés, de meutes aguerries,

Et des fermiers causant jachères et prairies,
Et le juge de paix avec ses vieilles sœurs,
Deux revêches beautés parlant de ravisseurs,
Portraits comme on en voit sur les tapisseries.

Oh ! combien je préfère à ce caquet si vain,
Tout le soir, du silence, — un silence sans fin ;
Être assis sans penser, sans désir, sans mémoire ;

Et, seul, sur mes chenets, m'éclairant aux tisons,
Écouter le vent battre, et gémir les cloisons,
Et le fagot flamber, et chanter ma bouilloire !

## Sonnet.

Imité de Wordsworth.

Ne ris point des sonnets, ô Critique moqueur!
Par amour autrefois en fit le grand Shakspeare;
C'est sur ce luth heureux que Pétrarque soupire,
Et que le Tasse aux fers soulage un peu son cœur;

Camoens de son exil abrège la longueur,
Car il chante en sonnets l'amour et son empire;
Dante aime cette fleur de myrte, et la respire,
Et la mêle au cyprès qui ceint son front vainqueur;

Spencer, s'en revenant de l'île des féeries,
Exhale en longs sonnets ses tristesses chéries;
Milton, chantant les siens, ranimait son regard :

Moi, je veux rajeunir le doux sonnet en France;
Du Bellay, le premier, l'apporta de Florence,
Et l'on en sait plus d'un de notre vieux Ronsard.

## Sonnet.

Imité de Keats.

*(En s'en revenant un soir de novembre)*

Piquante est la bouffée à travers la nuit claire ;
Dans les buissons séchés la bise va sifflant ;
Les étoiles au ciel font froid en scintillant,
Et j'ai, pour arriver, bien du chemin à faire.

Pourtant, je n'ai souci ni de la bise amère,
Ni des lampes d'argent dans le blanc firmament *,
Ni de la feuille morte à l'affreux sifflement,
Ni même du bon gîte où tu m'attends, mon frère !

Car je suis tout rempli de l'accueil de ce soir,
Sous un modeste toit où je viens de m'asseoir,
Devisant de Milton l'aveugle au beau visage,

* C'est sans doute à dessein que le poète a redoublé les sons en *an*, pour rendre l'effet du scintillement ; les Anciens sont pleins de ces effets dans leurs peintures. Nos critiques prosaïques les réputent pour fautes en français.

De son doux Lycidas par l'orage entraîné,
De Laure en robe verte, en l'avril de son âge,
Et du féal Pétrarque en pompe couronné.

---

## La Plaine.

*A mon ami Antoni D...* (DESCHAMPS)

Octobre.

Après la moisson faite et tous les blés rentrés,
Quand depuis plus d'un mois les champs sont labourés,
Qu'il gèlera demain, et qu'une fois encore
L'Automne, du plus haut des coteaux qu'elle dore,
Se retourne en fuyant, le front dans un brouillard,
Oh! que la plaine est triste autour du boulevard!
C'est au premier coup d'œil une morne étendue,
Sans couleur; çà et là quelque maison perdue;
Murs frêles, pignons blancs en tuiles recouverts;
Une haie à l'entour en buissons jadis verts;
Point de fumée au toit ni de lueur dans l'âtre;
De grands tas aux rebords des carrières de plâtre;
Des moulins qui n'ont rien à moudre, ou ne pouvant
Qu'à peine remuer leurs quatre ailes au vent;
Et loin, sur les coteaux, au-dessus des villages,
De longs bois couronnés de leurs derniers feuillages :

Car, tandis que de l'arbre en la plaine isolé
Le beau feuillage au vent s'en est d'abord allé,
Les bois sur les coteaux, comme l'homme en famille,
Résistent plus longtemps : un pâle rayon brille
Sur ce front de verdure à demi desséché,
Quand pour d'autres déjà le soleil est couché.
Mais dans la plaine, quoi ? des jachères pierreuses,
Et de maigres sillons en veines malheureuses,
Que la bêche, à défaut de charrue, a creusés ;
Et sur des ceps flétris des échalas brisés ;
De la cendre par place, un reste de fumée,
Et le sol tout noirci de paille consumée ;
Parfois un pâtre enfant, à la main son pain bis,
Dans le chaume des blés paissant quelques brebis,
A ses pieds son chien noir, regardant d'un air grave
Une vieille qui glane au champ de betterave.
Et de loin l'on entend la charrette crier
Sous le fumier infect, le fouet du voiturier,
De plus près les grillons sous l'herbe sans rosée,
Ou l'abeille qui meurt sur la ronce épuisée,
Ou craquer dans le foin un insecte sans nom ;
D'ailleurs personne là pour son plaisir, sinon
Des chasseurs par les champs, regagnant leurs demeures,
Sans avoir aperçu gibier depuis six heures...
Moi pourtant je traverse encore à pas oisifs,
Et je m'en vais là-bas m'asseoir où sont les ifs.

---

## Stances.

Imité de Kirke White.

Puisque, sourde à mon vœu, la fortune jalouse
Me refuse un toit chaste ombragé d'un noyer,
Quelques êtres qu'on aime et qu'on pleure, une épouse,
Et des amis, le soir, en cercle à mon foyer,

O nobles facultés, ô puissances de l'âme,
Levez-vous, et versez à ce cœur qui s'en va
L'huile sainte du fort, et ranimez sa flamme !
Qu'il oublie aujourd'hui ce qu'hier il rêva !

Lorsque la nuit est froide, et que seul, dans ma chambre,
Près de mon poële éteint j'entends siffler le vent,
Pensant aux longs baisers qu'en ces nuits de décembre
Se donnent les époux, mon cœur saigne, et souvent,

Bien souvent je soupire, et je pleure, et j'écoute.
Alors, ô saints élans, ô prière, arrivez ;
Vite, emportez-moi haut sous la céleste voûte,
A la troisième enceinte, aux parvis réservés !

Que je perde à mes pieds ces plaines nébuleuses,
Et l'hiver, et la bise assiégeant mes volets !
Que des sphères en rond les orgues merveilleuses
Animent sous mes pas le jaspe des palais !

Que je voie à genoux les Anges sans paroles !
Qu'aux dômes étoilés je lise, triomphant,
Ces mots du doigt divin, ces mystiques symboles,
Grands secrets qu'autrefois connut le monde enfant,

Que lisaient les vieillards des premières années,
Qu'à ses fils en Chaldée enseignait chaque aïeul...
Sans plus songer alors à mes saisons fanées,
Peut-être j'oublierai qu'ici-bas je suis seul.

---

## Espérance.

*A mon ami Ferdinand D...* (DENIS)

*Ce soleil-ci n'est pas le véritable, je m'attends à mieux.* DUCIS.

Quand le dernier reflet d'automne
A fui du front chauve des bois,
Qu'aux champs la bise monotone
Depuis bien des jours siffle et tonne,
Et qu'il a neigé bien des fois,

Soudain une plus tiède haleine
A-t-elle passé sous le ciel;
Soudain, un matin, sur la plaine,
De brumes et de glaçons pleine,
Luit-il un rayon de dégel :

Au soleil, la neige s'exhale;
La glèbe se fond à son tour;
Et sous la brise matinale,
Comme aux jours d'ardeur virginale,
La terre s'enfle encor d'amour.

L'herbe, d'abord inaperçue,
Reluit dans le sillon ouvert;
La sève aux vieux troncs monte et sue;
Aux flancs de la roche moussue
Perce déjà le cresson vert.

Le lierre, après la neige blanche,
Reparaît aux crêtes des murs;
Point de feuille, au bois, sur la branche;
Mais le suc en bourgeons s'épanche,
Et les rameaux sont déjà mûrs.

Le sol rend l'onde qu'il recèle;
Et le torrent longtemps glacé
Au front des collines ruisselle,
Comme des pleurs aux yeux de celle
Dont le désespoir a passé.

Oiseaux, ne chantez pas l'aurore,
L'aurore du printemps béni ;
Fleurs, ne vous pressez pas d'éclore :
Février a des jours encore,
Oh ! non, l'hiver n'est pas fini.

---

Ainsi, dans l'humaine vieillesse,
Non loin de l'éternel retour,
La brume par moments nous laisse,
Et notre œil, malgré sa faiblesse,
Entrevoit comme un nouveau jour :

Étincelle pâle et lointaine
De soleils plus beaux et meilleurs,
Reflet de l'ardente fontaine,
Aurore vague, mais certaine,
Du printemps qui commence ailleurs !

# PENSÉES

Joseph avait l'habitude d'écrire sur des feuilles volantes, sur de petits carrés de papier, et quelquefois aux marges de ses livres, les idées, les remarques qu'il avait entendues de ses amis, ou qui lui venaient, à lui-même, dans ses lectures et ses promenades. Nous en avons ici réuni quelques-unes sous le titre de *Pensées*. Ces *Pensées* ont trait à divers points spéciaux de poésie et d'art, auxquels Joseph avait beaucoup réfléchi vers les derniers temps, et elles ne seront peut-être pas sans intérêt pour les lecteurs curieux de ces sortes de questions.

I

La vérité, en toutes choses, à la prendre dans son sens le plus pur et le plus absolu, est ineffable et insaisissable; en d'autres termes, une vérité est toujours moins vraie, exprimée, que conçue. Pour l'amener à cet état de clarté et de précision qu'exige le langage, il faut, plus ou moins, mais nécessairement et toujours, y ajouter et en retrancher; rehausser les teintes, repousser les ombres, arrêter les contours; de là tant de vérités *exprimées,* qui ressemblent aux mêmes vérités *conçues,* comme, en sculpture, des nuages de marbre ressemblent à des nuages. C'est souvent un peu la faute de l'ouvrier, c'est toujours et surtout la faute de la matière. Est-ce à dire qu'il faille prendre garde d'exprimer la vérité, de peur de l'altérer? Non, certes. Mais, quelque idée qu'on exprime, on ne saurait trop se souvenir de ce qu'on en laisse et de ce qu'on y met, y apporter, mentalement au moins, toutes les restrictions que supprime la tranchante célérité du langage, et avoir constamment sous l'œil de l'esprit le vaste et flottant exemplaire dans lequel on a taillé. Si l'écrivain philosophe et critique doit ainsi procé-

der pour se bien comprendre lui-même et ne pas être dupe de ses formules, à plus forte raison le lecteur de bonne foi doit-il s'habituer à voir les choses sous les mots, à tenir compte, chemin faisant, de mille circonstances sous-entendues, à suivre avec son auteur la large et moyenne voie, plutôt que de s'accrocher, comme un enfant mutin, aux ronces du fossé. De la sorte, que de discussions évitées, qui ne servent qu'à retarder et à fourvoyer auteur et lecteur! Pour entendre cette note et la trouver vraie, on a besoin de faire ce que j'y conseille.

## II

« Il y a toujours les trois quarts d'absurde dans tout ce que nous disons, » a dit un homme de génie de nos jours *, et ce mot profond, quand il

* Un homme de génie, ou du moins qui joue à merveille le génie, qui *frise* le génie, — M. Cousin. Il ne lui a manqué peut-être, pour être un véritable homme de génie, qu'un peu de plomb dans la ceinture. Ce n'est pas l'élément *igné* ni *volatil,* c'est plutôt l'élément *terreux* qui lui a fait faute ; il s'emporte, il enjambe, il outrepasse. Mais dans le premier entrain de la marche, on n'épiloguait pas tant avec ses amis et maîtres, avec ses chefs auxiliaires ; on était lancé au pas de course sur toute la ligne, heureux de suivre et d'applaudir ceux qui précédaient.

échappa à l'illustre professeur, était accompagné de ce demi-sourire socratique qui fait justice d'avance des moqueurs et de tous les gens d'esprit qui ne comprennent pas. Dans ce que nous écrivons, il y a toujours et presque nécessairement les trois quarts d'inexact, d'un incomplet qui a besoin de correctif, et qui donne beau jeu aux lecteurs de mauvaise volonté. Mais qui est-ce qui écrit pour les lecteurs de mauvaise volonté?

## III

Dans toutes les querelles littéraires du temps, M. de Chateaubriand est hors de cause; et ce n'est pas là seulement un pur hommage rendu à l'illustre écrivain, c'est une justice. En répandant ses fécondes et salutaires influences sur tout le siècle, M. de Chateaubriand a mérité, pour mille raisons, de n'être pas plus spécialement adopté par certaine classe d'esprits que par certaine autre. Chacun l'admire à sa façon, et trouve pour ainsi dire son compte avec lui. Tout ce qu'il y a de jeune et de distingué se ressent de sa présence, et s'anime à quelques-uns de ses rayons. Avec Bonaparte, M. de Chateaubriand ouvre le siècle et y préside; mais

on ne peut dire de lui, non plus que de Bonaparte, qu'il ait *fait école* *.

Il n'en est pas ainsi d'André Chénier ni de madame de Staël; et, à vrai dire, l'ancien parti classique étant définitivement ruiné, c'est entre les disciples ou plutôt les successeurs de ce jeune poète et ceux de cette femme célèbre que s'agite la querelle. Cela devait être. Lancée avant dans les choses de ce monde, mêlée à toutes les agitations politiques du temps, d'un infatigable mouvement d'esprit et d'une curiosité immense, improvisant et proclamant chaque jour des idées vraies ou fausses, mais neuves avant tout, prompte à deviner, à admirer et à transmettre ses admirations, madame de Staël semble avoir décidé de la vocation de beaucoup d'esprits distingués ; ou plutôt, les mêmes circonstances qui ont produit madame de Staël, agissant sur d'autres esprits de la même nature, les ont poussés dans les mêmes voies. Sans doute, depuis elle, des études philosophiques, historiques et littéraires, plus précises et plus profondes, sont venues donner aux esprits de cette école une maturité et un aplomb qui n'étaient ni

* On voit avec quelle déférence et quelle révérence la jeune école romantique traitait M. de Chateaubriand, et comme elle s'efforçait de le mettre à l'aise à son égard. Il n'en a pourtant jamais su prendre son parti et n'a pu s'accommoder de cette génération de poètes qui n'attendaient qu'un signe lui, le grand aïeul, pour le saluer de plus près.

du sexe ni de la position de l'illustre prêcheuse. Mais ce qui leur est resté commun avec elle, c'est la curiosité dans toutes les directions de la pensée humaine, une vaste et rapide intelligence des époques et des hommes, une mobilité et une capacité d'admiration excessives, un besoin d'expansion qui leur fait débiter toujours et partout leurs doctrines. Au milieu d'un pareil tourbillon d'idées et de paroles, on sent que la *forme,* le *style* (à prendre ce mot dans son sens le plus étendu), a dû être négligé souvent et brusqué quelquefois, sinon avec intention, du moins par nécessité. Ç'a été là le côté infirme du talent de madame de Staël et de ses disciples. En sentant fortement et même en régénérant l'art par de vivifiantes croyances, ils n'ont pas exécuté d'œuvre ; l'*Exegi monumentum* n'a pas été leur devise; ils ont improvisé en causant; ils ont esquissé au trait et moulé en argile ; ils n'ont pas achevé de tableau, ni sculpté en marbre. D'un autre côté, les successeurs d'André Chénier, isolés à l'origine par des circonstances particulières de naissance, de condition sociale et, si l'on veut, de préjugés, nourris et vivant au sein d'idées, étroites peut-être, mais hautes et fortes, se sont retirés de bonne heure des discussions et des tracasseries politiques, où une première fougue chevaleresque les avait lancés; ils se sont fait, à part, et dans une atmosphère sereine, une vie de calme et de loisir; laissant à d'autres les théories

et la polémique, ils ont abordé l'art en artistes, et se sont mis amoureusement à créer. Mais, tout isolés qu'ils étaient du tourbillon, l'air du siècle montait jusqu'à eux, et ils le respiraient avec bonheur. Les vieux préjugés s'évanouissaient insensiblement à leurs yeux, et ne conservaient que leur sens mystique et sublime. Les grands résultats historiques et philosophiques du temps obtenaient de leur esprit, sinon adhésion complète, du moins examen sérieux; et s'il leur reste encore aujourd'hui quelque progrès à faire de ce côté, si, de leur part, toute justice n'est pas rendue encore à certains travaux et à certains hommes, le temps achèvera ce qui est si bien commencé; et, d'ailleurs, ce sont là des dissidences à peu près inévitables entre contemporains. Ce qui était surtout inévitable, et ce qui arrive en ce moment, c'est la querelle de la *forme* ou du *style* qui occupe si fort les deux écoles. Il n'y a pas bien longtemps qu'elles se sont aperçues combien elles différaient d'opinion sur ce point. Les voilà donc aux prises; mais, selon nous, l'école poétique a pour elle ici toutes raisons de gagner sa cause. Car, ne pouvant nier la gravité du *style* et de la *forme* dans l'art, l'autre école est réduite à rappeler que le *style* et la *forme* ne viennent qu'après les idées, les conceptions et les sentiments; que réduire l'art à une question de *forme,* c'est le rapetisser et le rétrécir outre mesure; qu'à force de s'attacher à la

*forme*, on court risque de tomber dans la science et de lâcher la poésie ; qu'on peut être grand poète avec beaucoup d'indifférence pour les détails de facture, etc., etc. : toutes remarques fort justes que les successeurs d'André Chénier sont les premiers à reconnaître, et qui ne touchent en rien au fond de la question. Et, en effet, parce qu'on donne certains conseils de style et qu'on révèle certains secrets nouveaux de forme, on ne prétend pas contester la prééminence des sentiments et des conceptions ; et, si l'on ne juge pas à propos d'en parler, c'est que la critique éclairée des disciples de madame de Staël laisse peu à dire sur ce sujet, et que les idées en circulation, touchant *la vérité locale, la peinture fidèle des caractères, la naïveté des croyances, le cri instinctif et spontané des passions,* sont plus qu'il n'en faut au génie, sans pouvoir jamais suffire à la médiocrité. Quant aux détails techniques dont il s'agit, au contraire, le génie n'est pas tenu de les deviner du premier coup, et, lorsqu'on l'en aura averti, il ne sera ni moins grand ni moins libre pour s'y conformer. Les successeurs d'André Chénier, d'ailleurs, sont poètes avant tout : ils laissent dire à d'autres tout ce qu'on peut dire d'excellent et de général sur l'art sans être artiste et praticien ; ils se contentent d'appeler l'attention sur un petit nombre d'articles de fine et délicate critique dont les poètes seuls ont conscience, et que, seuls, ils peuvent signaler.

Or, à examiner ces articles de très près, il est difficile, selon moi, de ne pas être de l'avis des poètes.

## IV

Un des premiers soins de l'école * d'André Chénier a été de retremper le vers flasque du dix-huitième siècle, et d'assouplir le vers un peu roide et symétrique du dix-septième; c'est de l'alexandrin surtout qu'il s'agit. Avec la rime riche, la césure mobile et le libre enjambement, elle a pourvu à tout, et s'est créé un instrument à la fois puissant et souple. Ceci pourtant demande quelques restrictions, ou plutôt quelques explications.

1° Même sous le régime de Boileau et de l'*Art poétique,* le vers du drame (tragédie ou comédie) avait conservé certaines franchises refusées au vers de l'épître, de la satire et de l'élégie.

2° Le vers de la comédie en particulier, sous la plume de Molière, avait été tout ce qu'il pouvait

* Ce mot d'*école* et de *disciple*, qui revient souvent parce qu'il simplifie le langage, n'implique aucune imitation servile; il exprime seulement une certaine communauté de principes et de vues sur l'art.

être; la comédie des *Plaideurs* ne laisse rien non plus à désirer sur ce point.

3° Avant le régime de Boileau, Corneille avait mêlé le vers comique au tragique, comme dans *Le Cid* et *Nicomède*.

Mais *Le Cid* et *Nicomède, Les Plaideurs* et les pièces en vers de Molière, mis hors de cause, l'alexandrin de l'école nouvelle lui est tout à fait propre; et, pour en retrouver d'anciens exemples, il ne faut pas remonter moins haut que Régnier, Baïf et Ronsard. Cette prétention irrite beaucoup certains critiques, qui, sans trop désapprouver les coupes et les enjambements de l'école nouvelle, répugnent à lui faire honneur de l'invention, et se piquent de retrouver dans l'alexandrin tragique de Racine tous ces prétendus perfectionnements modernes de mécanisme et de facture. A les entendre, lorsque André Chénier fait de bons vers, il ne les fait pas autrement que Racine. En supposant l'assertion exacte, ce serait déjà une innovation d'André Chénier d'avoir introduit dans le vers d'épître et d'élégie les franchises réservées jusque-là au vers tragique; ce serait avoir marché d'un pas au delà de Boileau. Mais, malgré notre respect et notre admiration sans bornes pour l'alexandrin tragique de Racine, nous ne pouvons y voir que la vieille forme merveilleusement traitée, et nous défions qui que ce soit d'y découvrir rien de pareil à quelques exemples

que nous allons citer en échantillon de la forme nouvelle.

André Chénier, après l'invocation de son *Aveugle* à Sminthée-Apollon, dit :

C'est ainsi qu'achevait l'Aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait *, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.

Et plus loin, dans le chant de l'*Aveugle :*

Commençons par les Dieux : — Souverain Jupiter,
Soleil qui vois, entends, connais tout; et toi, mer;
Fleuves, terre, et noirs Dieux des vengeances trop lentes,
Salut ! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
Muses; vous savez tout, vous Déesses ! Et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous.

Le vieillard divin poursuit : il chante l'origine des choses, le débrouillement du chaos, les premiers arts, les guerres des Dieux et des héros; puis les combats humains, les assauts, les sacs de ville ;

Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux, etc.

* L'exactitude grammaticale exigerait *il marchait;* mais l'exemple ne subsiste pas moins.

Et dans une élégie, chef-d'œuvre de grâce et de mollesse :

Les belles font aimer; elles aiment. Les belles
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles!
Sois tendre, même faible; on doit l'être un moment;
Fidèle, si tu peux. Mais conte-moi comment,
Quel jeune homme aux yeux bleus, etc.

Émile Deschamps, dans une épître à son ami Alfred de Vigny, lui parle de cette lyre antique,

Que Chénier réveilla si fraîche, et dont l'ivoire
S'échappa sanglant de ses mains.

Dans la traduction déjà célèbre, quoique inédite encore, de *Roméo et Juliette*, Mercutio, blessé à mort, s'écrie en plaisantant :

Le coup n'est pas très fort; non, il n'est pas, sans doute,
Large comme un portail d'église, ni profond
Comme un puits; c'est égal: la botte est bien à fond.

Victor Hugo dit dans un de ses chants grecs :

Un Klephte a pour tout bien l'air du ciel, l'eau des puits,
Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
La liberté sur la montagne.

Pierre Lebrun, dont le style chaud et franc est bien supérieur à celui de son homonyme, tout

blasonné de mythologie et de majuscules *, dit, au second chant de son *Voyage en Grèce :*

. . . . . Les platanes épais
Près des sources encor se plaisent à s'étendre
En dômes transparents ; leurs rameaux n'ont jamais
Sur la terre laissé tomber un jour plus tendre.

Barthélemy et Méry, au second chant du dernier et du plus beau de leurs poëmes :

Aux premières lueurs de l'aube, sur la rive,
Épuisé de sa course, un messager arrive.

Alfred de Vigny, dans *La Dryade :*

Ida ! j'adore Ida, la légère bacchante :
Ses cheveux noirs, mêlés de grappes et d'acanthe,
Sur le tigre attaché par une agrafe d'o r
Roulent abandonnés ; sa bouche rit encor
En chantant Évoé ; sa démarche chancelle ;
Ses pieds nus, ses genoux que la robe décèle,
S'élancent ; et son œil, de feux étincelant,
Brille comme Phœbus sous le signe brûlant.

* On a été plus juste ailleurs envers Le Brun le pindarique ; mais il est très sensible, en cet endroit, que Joseph Delorme cherchait à rallier et à rattacher à la cause de la rénovation poétique le plus de partisans et d'autorités possible parmi les poètes contemporains distingués.

Al. Soumet, qui est souvent de l'école de Racine, s'en sépare lorsqu'il dit :

Oui, disait l'une, c'est notre douce patronne.
La sainte du berceau, l'ange des cœurs souffrants,
Oh ! venez sous mon toit guérir mes vieux parents
Qui sont malades. — L'autre en souriant la prie, etc.

Moi-même, s'il est permis de me citer après de tels noms sur une question de fait, trouverais-je chez Racine des exemples qui me justifieraient d'avoir écrit :

Les matins de printemps, quand la rosée enivre
Le gazon embaumé, je sors avec un livre
Par la porte du bois.

Et dans un sonnet :

Ce n'est pas un aveu que mon ardeur réclame ;
. . . . . .
Ce n'est pas d'enlacer en mes bras le contour
De ces bras, de ce sein ; d'embraser de ma flamme
Ces lèvres de corail si fraîches ; non, Madame, etc.

Et en parlant de ma *Muse :*

Elle n'est pas la vierge ou la veuve éplorée
Qui d'un cloître désert, d'une tour sans vassaux
Solitaire habitante, erre sous les arceaux,
Disant un nom ; descend aux tombes féodales, etc.

Et pour dernière citation :

. . . Oh ! ce n'est pas une scène sublime,
Un fleuve résonnant, des forêts dont la cime
Flotte comme une mer, ni le front sourcilleux
Des vieux monts tout voûtés se mirant aux lacs bleus.

Ira-t-on conclure de ces différences essentielles que la forme de Racine ne se rencontre jamais chez André Chénier et ses successeurs? Rien ne serait moins exact. En se permettant de jeter souvent le vers dans un nouveau moule, on ne s'est pas interdit de s'en tenir à l'ancien quand il suffisait; suivant l'adage vulgaire, qui peut le plus peut le moins, et, envisagé de la sorte, l'alexandrin de Racine n'est qu'un cas particulier de la formule générale d'André Chénier. Nous reconnaîtrons même très-volontiers que ce cas doit rester le plus fréquent dans l'application. Sur vingt bons vers de l'école moderne, il y en aura toujours quinze qu'à la rigueur Racine aurait pu faire

## V

On rencontre de par le monde des critiques qui emploient tout leur esprit, et ils en ont beau-

coup *, à obscurcir les questions. Ne pouvant rompre la chaîne de certaines idées, ils se plaisent à l'embrouiller; faisons-leur toucher au doigt deux ou trois anneaux; et après cela qu'ils nient encore, s'ils le veulent obstinément!

1° L'alexandrin de Ronsard, de Baïf, de Régnier, est-il au fond le même que celui d'André Chénier? Évidemment oui.

2° L'alexandrin d'André Chénier est-il celui de Racine? Évidemment non.

3° Est-il davantage celui de Delille? Pas le moins du monde.

4° Or, maintenant, l'alexandrin de l'école moderne ressemble-t-il à l'alexandrin d'André Chénier plus qu'à celui de Racine ou qu'à celui de Delille? Évidemment oui.

La question une fois posée et résolue en ces termes, hâtons-nous d'ajouter que les poètes modernes n'y mettent pas plus d'importance qu'il ne convient. On a commencé par les accuser de mépriser la forme; maintenant on leur reproche d'en être esclaves. Le fait est qu'ils tiennent à la fois au fond et à la forme; mais, celle-ci une fois trou-

* Cette *pensée*, ainsi que la XIVe, s'adressait à des critiques voisins et d'ailleurs amis, notamment à ceux du *Globe*, qui, tout en favorisant devant le public les tentatives de l'école poétique, la surveillaient de côté, la harcelaient même et lui décochaient mainte objection. Joseph Delorme en avait pris un peu d'impatience.

vée, comme elle l'est aujourd'hui, ils n'ont plus guère à s'en inquiéter, et les chicanes que l'école critique soulève à ce propos ressemblent à une escarmouche d'arrière-garde, quand la tête de la colonne est passée.

## VI

Outre les circonstances matérielles de coupes et d'enjambements qui distinguent l'alexandrin moderne de l'ancien, il y a entre ces deux sortes de vers d'autres différences non moins caractéristiques, quoique à peu près indéfinissables. Ainsi les poètes de la nouvelle école abondent en une espèce de vers dont Rotrou a comme donné le type dans le second des deux suivants; c'est Saint-Genest qui parle des chrétiens :

Moi-même les ai vus, d'un visage serein,
*Pousser des chants aux cieux dans des taureaux d'airain.*

Les vers de cette espèce sont pleins et immenses, drus et spacieux, tout d'une venue et tout d'un bloc, jetés d'un seul et large coup de pinceau, soufflés d'une seule et longue haleine; et, quoiqu'ils semblent tenir de bien près au talent individuel de l'artiste, on ne saurait nier qu'ils ne se

rattachent aussi à la manière et à la facture. On en trouve très-rarement de pareils dans la vieille école, même chez Racine, et les nouveaux poètes en offrent des exemples en foule.

L'or reluisait partout aux axes de tes chars.

ANDRÉ CHÉNIER.

*Car, en de longs détours de chansons vagabondes,*
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, etc.

ANDRÉ CHÉNIER.

Ainsi le grand vieillard en images hardies
*Déployait le tissu des saintes mélodies.*
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
*De sa bouche abonder les paroles divines,*
Comme en hiver la neige au sommet des collines.

ANDRÉ CHÉNIER.

*Le rayon qui blanchit ces vastes flancs de pierre,*
*En glissant à travers les pans flottants du lierre,*
Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier.

LAMARTINE.

La ruine, abaissant ses voûtes inclinées.

LAMARTINE.

Tout jetait des éclairs autour du roi superbe.

VICTOR HUGO.

Les monts dont un rayon baigne les intervalles.

VICTOR HUGO.

Ondoyer sous les vents l'albâtre des panaches.
ÉMILE DESCHAMPS.

Le soleil et les vents dans ces bocages sombres
*Des feuilles sur ses traits faisaient flotter les ombres.*
ALFRED DE VIGNY.

Les gants rompus livrant les bras, les mains trahies.
PAUL FOUCHER.

Ces sortes de vers se lient assez intimement à la facture pour que moi, qui dans ma première manière ne m'en serais jamais avisé, j'en aie rencontré plus d'un depuis que je travaille à la moderne, ou, ce qui revient au même, à la manière des vieux d'avant Boileau :

De grands tas aux rebords des carrières de plâtre.....
Remêlant quelque poudre au fond d'un verre d'eau.....
A genoux, de velours inonde au loin les dalles.

Qu'ont de commun entre eux tous ces vers que je viens de citer et tous ceux que j'omets? Se ressemblent-ils autrement que par le *plein,* le *large* et le *copieux?* Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils me font, à moi et à plusieurs de mes amis, l'effet d'être de la même famille.

Les langues anciennes ont à chaque pas de tels vers, et c'est le grand courant de leur fleuve en poésie. Pourquoi faut-il qu'en français on les compte?

## VII

Depuis quelque temps la mode s'introduit d'opposer Lamartine aux poètes de la nouvelle école, comme s'il n'en était pas, lui, le plus cher ornement et la plus noble gloire. « Vous parlez d'innovations, de réformes matérielles dans les vers, nous dit-on ; voyez Lamartine : il est parvenu à rendre tout ce qu'il y a de plus rêveur et de plus insaisissable dans l'âme humaine, et pourtant la acture de notre vers ne s'est guère modifiée sous sa main ; il suit l'ancienne manière, non celle de votre André Chénier ; il est négligé sans doute, incorrect et vague, mais jamais tendu ni pédant. »

Non, Lamartine ne suit pas la manière d'André Chénier, et, n'en eût-il jamais lu un seul vers, il ne serait ni moins grand ni autre qu'il n'est aujourd'hui ; mais soutenir que Lamartine suit la manière de Racine et de J.-B. Rousseau, parce qu'on ne rencontre chez lui qu'un assez petit nombre de coupes et d'enjambements, c'est ignorer qu'il y a d'autres éléments intégrants de la forme poétique, lesquels, pour être plus mobiles et plus fluides, ne sont pas moins distinctifs et réels.

L'insouciance et la profusion qui donnent une allure si particulière aux larges périodes de notre poète, cette foule de participes présents tour à tour quittés et repris, ces phrases incidentes jetées adverbialement, ces énumérations sans fin qui passent flot à flot, ces *si,* ces *quand,* éternellement reproduits, qui rouvrent coup sur coup des sources imprévues, ces comparaisons jaillissantes qu'on voit à chaque instant éclore et se briser comme un rayon aux cimes des vagues ; tout cela n'est-il donc rien pour caractériser une manière? Mais ce sont là des défauts, des incorrections, direz-vous : allez dire à l'Éridan, roi des fleuves, qui coule par les campagnes et sous les grands horizons de Lombardie à nappes épanchées, recevant ondées du ciel et ruisseaux tributaires, rapide et irrésistible à son milieu, comme incertain et avec des courants en tous sens vers les bords, y déposant et reprenant au hasard roseaux et branchages flottants, et jonchant ses crêtes écumantes de mille gerbes de feu sous le soleil; allez lui dire qu'il a tort de s'épandre et de se jouer en telle licence; et, si votre voix charitable peut percer à travers sa grande voix, expliquez-lui bien comment, à part ces légères différences de nappes épanchées et de course vagabonde, il ressemble tout à fait d'ailleurs au noble et beau fleuve qui découle majestueusement dans la ville capitale entre deux quais réguliers de pierre de taille. C'est là, en effet,

toute la ressemblance entre Racine et Lamartine. Et ce dernier, à prendre les choses par le fond, à examiner le *moule intérieur* de la forme et les traits caractéristiques du dessin, aurait plus de parenté encore, selon moi, avec André Chénier qu'avec l'illustre auteur d'*Athalie*. Qu'on relise, par exemple, l'*Homère* de Chénier, et ces *paroles divines* qui *abondent de la bouche du grand vieillard,*

Comme en hiver la neige au sommet des collines,

et puis qu'on décide après si, à l'exception d'une curiosité plus attentive et de quelque chose de plus gracieusement étrange dans le détail, ces flots de *saintes mélodies* ne se déroulent pas à la manière du grand fleuve Éridan; si cet Homère de Chénier n'est pas le frère jumeau de celui de *Childe-Harold,* et si l'un comme l'autre poète moderne n'aurait pas le droit de dire de lui-même, à la face de Racine étonné :

Quelquefois seulement, quand mon âme oppressée
Sent en rhythmes nombreux déborder ma pensée,
Au souffle inspirateur du soir dans les déserts,
Ma lyre abandonnée exhale encor des vers!
J'aime à sentir ces fruits d'une sève plus mûre
Tomber, sans qu'on les cueille, au gré de la nature
Comme le sauvageon secoué par les vents,
Sur les gazons flétris, de ses rameaux mouvants
Laisse tomber ses fruits que la branche abandonne,
Et qui meurent au pied de l'arbre qui les donne.

*(Méditations.)*

Mais, quand les fruits sont tombés, ou plutôt à mesure qu'ils tombent, la Muse d'André Chénier est là comme une jeune fille qui passe; et elle les reçoit et les range dans une corbeille de jonc tressée de ses mains; et, avant de les porter en offrande à l'autel de Palès, la jeune fille *au teint frais et vermeil* s'est mirée à la fontaine,

. . . . . Et pour paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants;
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs,
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main. . . . . .

*(Idylles.)*

La Muse de Lamartine ne se soucie pas même de cette parure agreste et naïve qui charme singulièrement dans l'autre Muse, sa sœur; il semble qu'elle n'ait jamais pensé, elle, à se mirer, à se regarder rêver ou marcher, à tourner la tête pour voir flotter ses cheveux au vent ou sa robe aux buissons. Et pourtant que de charme aussi dans ce laisser-aller sans corbeille et sans ceinture! Quelle simplicité irréfléchie, sans retour sur elle-même, si parfaite qu'elle ne va pas jusqu'à paraître naïve! Que de noblesse dans cet abandon, et souvent et à la fois quelle grâce suprême! Ainsi, vers la fin de l'admirable pièce des *Étoiles,* quand le poète, épris de *ces fleurs du ciel dont le*

*lis est jaloux,* voudrait fleurir aussi, et bien loin de cette terre,

Jonchant d'un feu de plus les parvis du saint lieu,
Éclore tout d'un coup sous les pas de *son* Dieu ;

quand il raconte alors comment, se ressouvenant du globe natal, il reviendrait chaque nuit briller sur les monts qu'il aimait, glisser dans les rameaux, dormir sur les prés,

. . . . . Et s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,

les caresser d'une lueur fraternelle, se fondre en eux jusqu'à l'aube, et qu'au moment de s'évanouir,

*Son* rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir ; . . . . . .

dans tout ce morceau, au milieu de la sublimité la plus tendre et de ses plus divins épanchements, règne cette forme exquise *aux douceurs souveraines,* cette grâce choisie qu'André Chénier connut si bien, mais dont certes il n'a donné nulle part un plus merveilleux exemple.

D'ailleurs, quand Lamartine, exprimant ce qu'il y a de plus rêveur et de plus inexplicable en l'âme humaine, se serait souvent passé avec bonheur

d'une forme précise et sévère, en pourrait-on sérieusement conclure qu'il est, à plus forte raison, inutile de s'y asservir dans l'expression de sentiments moins fugitifs, dans la peinture d'un monde moins métaphysique et d'une vie plus réelle ? Parce qu'un beau nuage d'or flotte admirablement sur un horizon bleu, parce qu'une belle eau courante se joue et déborde au penchant du vallon, faut-il interdire au château gothique ses fenêtres en ogive et ses tours à créneaux ? à l'église romane, ses pleins cintres massifs et *ses huit angles de pierre en écailles sculptées ?* au baron, son armure d'acier à charnières, et la dentelle de sa cotte de mailles ? Conclusion étrange, en vérité! Disons tout le contraire : c'est précisément à mesure que la poésie se rapproche davantage de la vie réelle et des choses d'ici-bas, qu'elle doit se surveiller avec plus de rigueur, se souvenir plus fermement de ses religieux préceptes, et, tout en abordant le vrai sans scrupule ni fausse honte, se poser à elle-même, aux limites de l'art, une sauvegarde incorruptible contre le prosaïque et le trivial.

## VIII

Lamartine, assure-t-on, aime peu et n'estime guère André Chénier. Cela se conçoit. André Chénier, s'il vivait, devrait comprendre bien

mieux Lamartine qu'il n'est compris de lui. La poésie d'André Chénier n'a point de religion ni de mysticisme ; c'est, en quelque sorte, le paysage dont Lamartine a fait le ciel, paysage d'une infinie variété et d'une immortelle jeunesse, avec ses forêts verdoyantes, ses blés, ses vignes, ses monts, ses prairies et ses fleuves ; mais le ciel est au-dessus, avec son azur qui change à chaque heure du jour, avec ses horizons indécis, ses *ondoyantes lueurs du matin et du soir,* et, la nuit, avec ses *fleurs d'or dont le lis est jaloux.* Il est vrai que, du milieu du paysage, tout en s'y promenant, ou couché à la renverse sur le gazon, on jouit du ciel et de ses merveilleuses beautés, tandis que l'œil humain du haut des nuages, l'œil d'Élie sur son char, ne verrait en bas la terre que comme une masse un peu confuse ; il est vrai encore que le paysage réfléchit le ciel dans ses eaux, dans la goutte de rosée aussi bien que dans le lac immense, tandis que le dôme du ciel ne réfléchit pas les images projetées de la terre. Mais, après tout, le ciel est toujours le ciel, et rien n'en peut abaisser la hauteur.

## IX

Un de mes amis a coutume de comparer les vers dithyrambiques d'André Chénier, où les

coupes et les enjambements surabondent, à ces combats d'écorchés auxquels s'exerçait l'illustre et infortuné Géricault. Plus tard, si l'artiste avait vécu, il aurait peut-être jeté de la peau sur ces muscles.

— Un autre de mes amis a dit de certaines petites ballades de Victor Hugo, *La Chasse du Margrave, Le Pas d'armes du roi Jean,* que ce sont des vitraux gothiques. On voit à tout instant sur la phrase poétique la brisure du rhythme comme celle de la vitre sur la peinture. C'est impossible autrement. L'essentiel, en ces courtes fantaisies, c'est l'allure, la tournure, la *dégaîne* cléricale, monacale, royale, seigneuriale, du personnage, et sa haute couleur.

— Le vers français, l'alexandrin (tel qu'on l'avait fait en dernier lieu), ressemble assez à une paire de pincettes, brillantes et dorées, mais droites et roides : il ne peut fouiller dans les recoins *.

— Nos vers modernes sont un peu coupés et *articulés* à la manière des insectes, mais, comme eux, ils ont des ailes.

* Ce mot, qu'on peut lire dans la seconde édition de la *Poésie française au seizième siècle* (1843, page 61), et que j'ai mis en circulation sous le couvert de Stendhal, avec un léger point d'interrogation, me paraît pouvoir être restitué plus sûrement à Joseph Delorme, qui s'occupait de ces détails techniques autant et plus que personne.

## X

J'ai entendu critiquer ce vers de Lamartine :

Pareille au grand César, *qui, quand* l'heure fut prête, etc.;

et, en général, on reproche à l'école nouvelle son luxe de *qui,* de *que* et de *quand.* Je doute pourtant qu'on en trouve nulle part, chez les poètes du jour, une aussi riche collection que dans ces quatre vers de Racine, très-passables d'ailleurs à mon gré :

Britannicus est seul : *quelque* ennui *qui* le presse,
Il ne voit à son sort *que* moi *qui* s'intéresse,
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, *que quelques* pleurs
*Qui* lui font *quelquefois* oublier ses malheurs.

Cette citation m'a fait relire *Britannicus;* car, si l'on ouvre une fois Racine, il n'est pas facile de s'en arracher. J'y vois des vers que des critiques trop prompts et superficiels seraient peut-être tentés d'opposer à l'école moderne comme exemples de ces enjambements qu'elle croit avoir renouvelés de Régnier et de Ronsard. Ainsi Burrhus :

Je parlerai, Madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Un disciple d'André Chénier aurait dit sans scrupule :

Je parlerai, Madame, avec la liberté
D'un soldat ; je sais mal farder la vérité.

Or, Racine ne se fût jamais avisé de pareille *licence*. Qu'aurait dit Boileau ? Donc les innovations actuelles, bonnes ou mauvaises, ne sont pas chimériques et ne se retrouvent nullement dans Racine.

## XI

A propos de toutes les questions d *art poétique* dans lesquelles j'ai la manie fort innocente de me délecter, il ne me vient jamais à l'esprit de citer l'abbé Delille, quoiqu'il ait essayé aussi d'innover; mais il l'a fait si mesquinement, avec une intention si formelle de gentillesse et un dilettantisme si raffiné d'harmonie imitative, qu'il est allé précisément contre le but de l'art, et a retardé la réforme au lieu d'y aider. Delille était atteint de *faux goût ;* et le *faux goût,* une fois infiltré dans un talent, le corrompt à tout jamais et jusqu'en ses meilleures parties. Les vrais talents ont leurs défauts sans doute, et souvent graves : la vigueur de l'un touche à la rudesse ; la concision de l'autre,

à l'obscurité. Celui-ci, d'une grâce si haute et si céleste, aura parfois une étrangeté d'élégance voisine de l'affectation ; celui-là, si vif et si charmant, ne se gardera pas toujours d'une verve trop sémillante. Mais ces défauts tiennent à des qualités, et n'en sont même que l'exagération ; ce sont, pour ainsi dire, des indispositions légères de gens sains et robustes ; ils n'y perdront pas un seul jour de vie ; et, avec le temps, leur constitution finira par en triompher. Oh ! combien je préfère ces défauts francs et de bonne nature aux qualités viciées des autres ! On n'est jamais sûr, en effet, d'un talent de *faux goût*. Ses beautés mêmes se ressentent de la maladie et le trahissent. Jusque sous la fraîcheur de ce teint fleuri, j'entrevois un sang pauvre, des tissus en dissolution et l'ulcère des écrouelles. Et si la comparaison semble d'assez *mauvais goût* aux connaisseurs, je suis certain du moins qu'elle n'est pas de *faux goût,* car j'établis encore une distinction entre le *mauvais* et le *faux,* et je n'hésite pas au besoin à préférer l'un à l'autre.

## XII

Tel filet d'idée poétique qui, chez André Chénier, découlerait en élégie, ou chez Lamartine s'épancherait en méditation et finirait par deve-

nir fleuve ou lac, se congèle aussitôt chez moi, et se cristallise en sonnet; c'est un malheur, et je m'y résigne.

— Une idée dans un sonnet, c'est une goutte d'essence dans une larme de cristal.

## XIII

Il y a dans la manière de madame Tastu une nuance d'animation si ménagée, une blanche pâleur si tendre et si vivante, une grâce modeste qui s'efface si pudiquement d'elle-même; son vers est tellement pour sa pensée, comme le voile de Sophronie, sans trop la couvrir et sans trop la montrer,

Non copri sue bellezze e non l'espose,

que, dans ces questions techniques de rhythme pur, il ne s'est pas présenté à mon idée un seul de ses vers ravissants. De tels vers, nés du cœur, vivent tout entiers par lui, et sont inséparables du sentiment qui les inspire. Fleuris à l'ombre du gynécée, ils se faneraient dans les arguments des écoles; et cette gloire discrète, encore tempérée de mystère, est, à mon sens, la plus belle pour une femme poète.

## XIV

La critique littéraire, comme la politique, a inventé de nos jours je ne sais quel système de *balance* et de *bascule* qui consiste à rétrograder après s'être avancé, à défaire après avoir fait. « Il y a assez longtemps que je loue Shakespeare, se dit un matin la Critique; il est urgent de faire une réaction pour Racine. » Et la voilà qui nous apprend comme une découverte toutes les belles qualités du poète : qu'il est pur, jamais enflé, d'une merveilleuse souplesse dans le mouvement du style. Grand merci, sans doute, de l'avertissement officieux! Il est bon de ne pas tout à fait oublier ces sortes de choses, quoique monsieur de La Harpe les ait répétées après Voltaire, il y a une trentaine d'années. Si du moins c'était là tout! si l'on s'en tenait à Racine! si même on allait seulement jusqu'à défendre le style équivoque des tragédies de Voltaire! il n'y aurait trop rien à redire, sinon : « A quoi bon? et qu'en voulez-vous conclure? Mais la manie des réactions, qui est une véritable maladie de l'esprit critique, ne s'arrête pas en si bon train; si je devine bien, et à en juger par quelques vagues symptômes, Delille, l'abbé Delille lui-même et son école sont à la veille d'une sorte de réhabilitation; l'on se dira, comme

une remarque toute neuve : « Mais, après tout, il y a du bon chez cet abbé que vous méprisez tant; vous êtes bien souvent descriptifs à sa manière, et il est bien souvent pittoresque à la vôtre. Imitez-le moins, ou estimez-le davantage. » Qu'il y ait du bon chez Delille, des traits heureux de pinceau, et, par exemple, quelque quatre ou cinq beaux vers sur quarante, personne ne le niera, personne ne l'a jamais nié, et je ne vois pas ce qu'on gagnera à le proclamer bien haut. Mais que la manière de Delille ne soit pas radicalement fausse, que son badigeonnage descriptif se puisse comparer à la profusion pittoresque de nos jeunes modernes, que le lustre d'une miniature fardée ressemble à l'ardeur éblouissante du pinceau de Rubens ou de Titien, voilà ce qui est chose insoutenable selon moi, et ce qui marque un oubli complet du procédé des deux écoles.

## XV

Le procédé de couleur dans le style d'André Chénier et de ses successeurs roule presque en entier sur deux points. 1° Au lieu du mot vaguement abstrait, métaphysique et sentimental, employer le mot propre et pittoresque : ainsi, par exemple, au lieu de *ciel en courroux* mettre *ciel noir*

*et brumeux;* au lieu de *lac mélancolique* mettre *lac bleu;* préférer aux *doigts délicats* les *doigts blancs et longs* *. Il n'y a que l'abbé Delille qui ait pu dire, en croyant peindre quelque chose :

. . . . . Tombez, *altières* colonnades,
Croulez, *fiers* chapiteaux, *orgueilleuses* arcades!

Racine ne peint guère davantage quand il fait d'un monstre marin un *indomptable taureau,* un *dragon impétueux.* Parny parle du *tendre* feu qui brille dans les yeux d'Éléonore. 2° Tout en usant habituellement du mot propre et pittoresque, tout en rejetant sévèrement le mot vague et général, employer à l'occasion et placer à propos quelques-uns de ces mots indéfinis, inexpliqués, flottants, qui laissent deviner la pensée sous leur ampleur : ainsi des *extases* CHOISIES, des *attraits* DÉSIRÉS, un *langage sonore aux douceurs* SOUVERAINES; les expressions d'*étrange,* de *jaloux,* de *merveilleux,* d'*abonder,* appartiennent à cette famille d'élite. Il est aussi rare de les rencontrer chez Delille et ses

* Tout ceci est trop tranché et devient inexact. Lamartine a dit admirablement :

Assis aux bords déserts des lacs mélancoliques.

Il n'y a pas de *lac bleu* qui équivaille à cela. C'est ce qu'on a eu occasion d'exprimer en maint endroit des *Critiques et Portraits*, notamment tome II (édition de 1836), à propos de madame Desbordes-Valmore.

disciples que d'y rencontrer le mot propre, le trait naïvement pittoresque. Le style d'André Chénier réunit ces deux sortes d'expressions et les relève l'une par l'autre. C'est comme une grande et verte forêt dans laquelle on se promène : à chaque pas, des fleurs, des fruits, des feuillages nouveaux; des herbes de toutes formes et de toutes couleurs; des oiseaux chanteurs aux mille plumages; et çà et là de soudaines échappées de vue, de larges clairières ouvrant des perspectives mystérieuses et montrant à nu le ciel.

## XVI

Depuis que nos poètes se sont avisés de regarder la nature pour mieux la peindre, et qu'ils ont employé dans leurs tableaux des couleurs sensibles aux yeux, qu'ainsi, au lieu de dire un *bocage romantique,* un *lac mélancolique,* ils disent un *bocage vert* et un *lac bleu,* l'alarme s'est répandue parmi les disciples de madame de Staël et dans l'école genévoise; et l'on se récrie déjà comme à l'invasion d'un matéralisme nouveau. La splendeur de cette peinture inaccoutumée offense tous ces yeux ternes et ces imaginations blafardes. On craint surtout la monotonie, et il semble par trop aisé et par trop simple de dire que les feuilles sont vertes et les

flots bleus. En cela peut-être les adversaires du pittoresque se trompent. Les feuilles, en effet, ne sont pas toujours vertes, les flots ne sont pas toujours bleus; ou plutôt il n'y a dans la nature, à parler rigoureusement, ni vert, ni bleu, ni rouge proprement dit : les couleurs naturelles des choses sont des couleurs sans nom; mais, selon la disposition d'âme du spectateur, selon la saison de l'année, l'heure du jour, le jeu de la lumière, ces couleurs ondulent à l'infini, et permettent au poète et au peintre d'inventer aussi à l'infini, tout en paraissant copier. Les peintres vulgaires ne saisissent pas ces distinctions : un arbre est vert, vite du beau vert; le ciel est bleu, vite du beau bleu. Mais, sous ces couleurs grossièrement superficielles, les Bonington, les Boulanger devinent et reproduisent la couleur intime, plus rare, plus neuve, plus piquante; ils démêlent ce qui est de l'heure et du lieu, ce qui s'harmonise le mieux avec la pensée du tout; et ils font saillir ce *je ne sais quoi* par une idéalisation admirable. Le même secret appartient aux grands poètes, qui sont aussi de grands peintres. Nous renvoyons les incrédules à André Chénier, à Alfred de Vigny, à Victor Hugo. Qu'on se tranquillise donc sur cette monotonie prétendue! Le pittoresque n'est pas une boîte à couleurs qui se vide et s'épuise en un jour; c'est une source éternelle de lumière, un soleil intaissable.

## XVII

L'esprit critique est de sa nature facile, insinuant, mobile et compréhensif. C'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers, des forteresses, des coteaux tapissés de vignobles, et des vallées touffues qui bordent ses rives. Tandis que chacun de ces objets du paysage reste fixe en son lieu et s'inquiète peu des autres, que la tour féodale dédaigne le vallon, et que le vallon ignore le coteau, la rivière va de l'un à l'autre, les baigne sans les déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, les *comprend,* les réfléchit; et, lorsque le voyageur est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, elle le prend dans une barque, elle le porte sans secousse, et lui développe successivement tout le spectacle changeant de son cours.

## XVIII

Il y a dans la poésie deux formes : 1° l'une qui lui est commune avec la prose, savoir : la forme grammaticale, analogique, littéraire; 2° l'autre qui

lui est propre et plus intime que la précédente, savoir : la forme rhythmique, métrique, musicale. La forme suprême de la poésie consiste à concilier ces deux formes partielles, et à faire qu'elles subsistent l'une dans l'autre. Mais cette alliance n'est pas toujours facile, et le poète, lorsqu'il se croit dans la nécessité de sacrifier l'une à l'autre, incline naturellement à préférer la forme poétique proprement dite. Cela est bon jusqu'à un certain point, surtout au commencement; pourtant, dès que le poète est entièrement sûr du moule et qu'il possède la forme intime et essentielle, nous oserions lui conseiller de savoir y déroger parfois dans les cas douteux, et de se laisser aller de préférence à la forme vulgaire, bien que moins rigoureuse, quand elle a d'ailleurs sur l'autre l'avantage du naturel et de la simplicité.

## XIX

Qu'a été jusqu'à ce jour l'élégie en France? Je laisse Marot, Ronsard, et, dans le siècle suivant, Pellisson et madame de La Suze. Parny a eu de son temps la réputation de *Tibulle français*, mais, pour qui le relit aujourd'hui sans prévention, son élégie, facile, élégante et assez vive, manque tout à fait de profondeur dans le sentiment et de cou-

leur dans le style; ce n'est bien souvent qu'une épigramme ou un madrigal. Le Brun-Pindare est frappé de sécheresse et d'érudition. Restent donc, pour créateurs de l'élégie parmi nous, André Chénier et Lamartine. Ce dernier, en peignant la nature à grands traits et par masses, en s'attachant de préférence aux vastes bruits, aux grandes herbes, aux larges feuillages, et en jetant au milieu de cette scène indéfinie, et sous ces horizons immenses, tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus tendre et de plus religieux dans la mélancolie humaine, a obtenu du premier coup des effets d'une simplicité sublime, et a fait une fois pour toutes ce qui n'était qu'une seule fois possible. Le genre d'élégie créé par Lamartine a été clos par lui; lui seul a le droit et la puissance de s'y aventurer encore : quiconque voudrait s'essayer dans le genre serait réduit à imiter le maître. Ce qui reste possible dans l'élégie, c'est quelque chose de moins haut et de plus circonscrit, ce sont des sentiments moins généraux encadrés dans une nature plus détaillée. On rentre alors dans le genre d'élégie d'André Chénier. Lorsqu'en effet ce grand poète ne traite pas des sujets grecs, lorsqu'il s'occupe d'*Euphrosine,* de *Glycère,* de *Camille,* et de toutes ces *blanches aux yeux noirs* qu'il a tant aimées, il nous offre le plus parfait modèle de l'*élégie d'analyse,* si l'on peut ainsi s'exprimer. Il nous peint la nature avec curiosité, quoique sans minutie, et

nous révèle son âme dans ses dispositions les plus délicates, mais sans tomber dans la psychologie; car c'est un écueil à éviter pour le poète qu'une science de botaniste ou de métaphysicien, et plusieurs Lackistes ne paraissent pas s'en être assez gardés. Mais, même dans les limites convenables, le champ de l'élégie d'analyse est immense, et, après André Chénier, il y a encore de quoi moissonner pour tous les talents. Pourtant, depuis André Chénier, on compte assez peu de productions de ce genre : deux élégies délicieuses de Charles Nodier ; quelques-unes de Jules Lefèvre, de Madame Tastu, de notre grand et cher Béranger; celles d'Ulric Guttinguer, où tant d'âme et de grâce respire; *La jeune Emma, La Fête,* d'Émile Deschamps, voilà jusqu'à ce jour presque toutes nos richesses. Et moi aussi, je me suis essayé dans ce genre de poème, et j'ai tâché, après mes devanciers, d'être original à ma manière, humblement et bourgeoisement, observant la nature et l'âme de près, mais sans microscope, nommant les choses de la vie privée par leur nom, mais préférant la chaumière au boudoir, et, dans tous les cas, cherchant à relever le prosaïsme de ces détails domestiques par la peinture des sentiments humains et des objets naturels.

## XX

Le sentiment de l'art implique un sentiment vif et intime des choses. Tandis que la majorité des hommes s'en tient aux surfaces et aux apparences, tandis que les philosophes proprement dits reconnaissent et constatent un *je ne sais quoi* au delà des phénomènes, sans pouvoir déterminer la nature de ce *je ne sais quoi,* l'artiste, comme s'il était doué d'un sens à part, s'occupe paisiblement à sentir sous ce monde apparent l'autre monde tout intérieur qu'ignorent la plupart, et dont les philosophes se bornent à constater l'existence; il assiste au jeu invisible des forces, et sympathise avec elles comme avec des âmes; il a reçu en naissant la clef des symboles et l'intelligence des figures ce qui semble à d'autres incohérent et contradictoire n'est pour lui qu'un contraste harmonique, un accord à distance sur la lyre universelle. Lui-même il entre bientôt dans ce grand concert, et, comme ces vases d'airain des théâtres antiques, il marie l'écho de sa voix à la musique du monde. Cela est vrai surtout du poète lyrique, tendre et rêveur, et c'est ce qui en fait le plus souvent un être si indifférent aux débats humains et si impatient des querelles d'alentour. Lui aussi, il dirait

volontiers en certains moments, comme le spirituel épicurien monsieur de Stendhal, à propos des airs de Cimarosa : « Quelle folie de s'indigner, de blâmer, de se rendre haïssant, de s'occuper de ces grands intérêts de politique qui ne nous intéressent point !

. . . . . Amiamo or quando
Esser si puote riamato amando. »

Ou du moins, s'il ne parle pas ainsi à l'heure des grands périls et des crises nationales, il aura soif d'ordre, de liberté, de sécurité ; et, la chose publique une fois à l'abri d'un coup de main, laissant à d'autres plus empressés les soins d'une surveillance attentive et les tracas obscurs du ménage politique, il se rejettera bien avant dans sa solitude et son silence ; il en reviendra aux choses de l'âme, et à cette éternelle nature, si antique et chaque matin si nouvelle, si paisible à jamais et si peu muette ; il se mêlera tout entier à elle, et s'y oubliera par moments ; puis, ramené à soi, se ressouvenant d'avoir senti, et voulant s'en ressouvenir toujours, il traduira tous ces bruits, toutes ces voix, en langage humain, et s'enchantera de ses propres chants. Et comme il y a des heures dans la vie où la contemplation accable, où la voix se refuse au chant, où une tristesse froide et grise passe sur l'âme sans la féconder, l'artiste alors, pour échapper à cet ennui stérile et désolé, cher-

chera une distraction ingénieuse dans les questions d'art pur, les séparant, autant qu'il le pourra, des querelles littéraires, toujours si aigres et si harcelantes; il se complaira aux détails techniques, aux rapports finement saisis, aux analyses du *style* et de la *forme;* il préparera de longue main à l'inspiration des ressources et des secrets dont elle s'aidera au besoin et qui la feront à son insu plus puissante et plus libre; il y gagnera pour le moment de combler un vide dans sa vie; et par degrés, à propos de la manière d'exprimer les choses, il se sentira bientôt rendu au sentiment des choses exprimées. Pour moi, qui écris ces lignes, ç'a toujours été mon vœu le plus cher qu'une destinée pareille. S'il m'avait été donné d'organiser ma vie à mon plaisir, j'aurais voulu qu'elle pût avoir pour devise : *L'art dans la rêverie, et la rêverie dans l'art.*

# SUITE

DE

# *JOSEPH DELORME*

---

POÉSIES

DU LENDEMAIN OU DANS LE MÊME TON

# SUITE DE JOSEPH DELORME

---

## A Madame Adèle J...

qui avait lu avec attendrissement les poésies du jeune auteur qu'elle croyait mort.

Et c'est lui, c'est bien lui dont vous avez parlé :
*Si vous l'aviez connu, vous l'auriez consolé!*
Vous me l'avez écrit, n'est-il pas vrai, Madame?
Et depuis bien des nuits ce mot me trouble l'âme,
Et je me dis souvent qu'il aurait été doux
Pour lui, d'être compris et consolé par vous.

Mais, saviez-vous, hélas! compatissante et belle,
En écrivant ce mot à son ami fidèle,
Saviez-vous ce que fut celui que nous pleurons?
Saviez-vous ses ennuis, tous ses secrets affronts,

Tout ce qu'il épanchait de bile amère et lente;
Que ce marais stagnant avait l'onde brûlante;
Que cet ombrage obscur et plus noir qu'un cyprès
Donnait un lourd vertige à qui dormait trop près?...
Savez-vous de quels soins, de quelle molle adresse
Vous auriez dû nourrir et bercer sa tendresse;
Que même entre deux bras croisés contre son cœur,
Il eût aimé peut-être à troubler son bonheur,
Et ce qu'il eût fallu de baisers et de larmes?...
Et savez-vous aussi, vous, brillante de charmes,
Que ce jeune homme, objet de vos tardifs aveux,
N'était point un amant aux longs et noirs cheveux,
Au noble front rêveur, à la marche assurée,
Qu'il n'avait ni cils blonds, ni prunelle azurée,
Ni l'accent qui séduit, ni l'œil demi-voilé?...
Pourtant vous avez dit : *Je l'aurais consolé!*

Le dites-vous encor? Car si vous l'osez dire,
Si, le connaissant mieux, la pitié qu'il inspire
Résiste en vous, Madame, au mépris, à l'effroi,
Si vous me répétez : « Que ne vint-il à moi? »
Ah! qui sait? — de la tombe, où son humeur sauvage
Et son besoin d'aimer l'ont conduit avant l'âge,
— Qui sait? — certain d'avoir enfin à qui s'unir,
Ce mot puissant pourrait le faire revenir.
Au fond de votre parc, dans la plus sombre allée,
Vous le verriez, un soir, de dessous la feuillée
Sortir, et, s'avançant au milieu du chemin,
Se nommer, vous nommer et vous prendre la main;

Et l'un l'autre d'abord croyant vous reconnaître,
Comme deux âmes sœurs qu'un même astre a vu naître,
Vous parleriez longtemps : il vous dirait son mal;
Vous lui diriez le vôtre, et vos ennuis au bal,
Vos vingt-cinq ans, le vide où leur fuite vous laisse,
Comment aux vœux légers succède la tristesse,
Et ce qui fit qu'un jour votre gaieté changea,
Puis vos loisirs, vos vers, — tout ce qu'il sait déjà;
Il irait au-devant des phrases commencées,
Et vous l'écouteriez achever vos pensées.
Lui, sûr d'être compris pour la première fois,
Lisant dans vos regards, ému de votre voix,
Se sentirait moins prompt à rompre un nœud qu'il aime,
A refermer sa tombe, à se clore en lui-même;
Il oublierait qu'il n'est qu'un fantôme incertain,
L ombre de ce qu'il fut à son riant matin;
Il vivrait, retrouvant un reste de jeune âge :
Les cieux sont plus brillants le soir d'un jour d'orage!
Il rouvrirait son toit aux songes amoureux,
Et redeviendrait bon, fidèle, et presque heureux.

---

## A Madame Pauline F...

Le fleuve Poésie épand ses chastes eaux
Tantôt le long des prés, tantôt dans les roseaux,

Aux flancs des verts rochers que tapisse la vigne,
A travers de grands lacs où navigue le cygne;
Il devient lac lui-même, et, bien loin des cités,
Sans trace de limon dans ses flots argentés,
Il s'endort et s'oublie en plus d'un golfe sombre,
Sous des bois où jamais midi ne perce l'ombre;
Il baigne, arrose, emplit de bruits harmonieux
Les saules ignorés, les échos de ces lieux;
Et tandis que la foule, esclave de la gloire,
Aux endroits fréquentés se presse et croit y boire,
Et, pareille au troupeau qui trouble le courant,
N'y boit que sable et fange ainsi qu'en un torrent,
Loin de là, sur ces bords où tout n'est que silence,
Sur ces tapis de mousse, asile d'indolence,
Quelque fleur rare et tendre, un lis au front penché,
Un bleuâtre hyacinthe, à tous les cieux caché,
Puise à l'eau sa fraîcheur, et se mire sans peine
Dans ce fleuve aussi pur qu'une claire fontaine.

Oui, vous êtes, Madame, oui, vous êtes la fleur,
L'hyacinthe caché, dont la tiède pâleur,
Dont la tige, docile au zéphyr, fut choisie
Pour se pencher au bord du fleuve Poésie.

Ce fut hasard, bonheur, presque un jeu du destin :
Vous n'aviez pas quitté, dès votre humble matin,
La maison maternelle où la vierge s'ignore;
L'époux qui vous y prit vous y laissait encore;

Il partait en voyage, et vous restiez toujours
A voir ces escaliers, ces murs, ces mêmes cours,
Où vous aviez joué dans votre enfance heureuse,
Où jouait votre enfant, jeune mère rêveuse!
Ainsi pouvaient passer les saisons et les ans
Dans les devoirs soumis, dans les soins complaisants;
Et si la Poésie, à votre seuil venue,
N'eût parlé la première à votre âme ingénue,
Jamais vous ne l'eussiez été chercher ailleurs;
Vous n'auriez pas troublé vos jours intérieurs
Pour de lointains désirs; car vous êtes de celles
Qui gardent dans leur sein leurs douces étincelles,
Qui cachent en marchant la trace de leurs pas,
Qui soupirent dans l'ombre et que l'on n'entend pas.
Vous eussiez toutefois été toujours la même;
Cette âme délicate et discrète, qu'on aime,
Eût versé tout autant de parfums et d'amour
A l'enfant chaque soir, à l'époux au retour;
Mais vous n'auriez pas su ce qu'est la poésie,
Et que, pour recevoir cette vive ambroisie,
Vous étiez préparée entre les cœurs mortels,
Autant qu'un vase d'or pour le vin des autels,
Qu'un encensoir vermeil pour la myrrhe embrasée,
Qu'un calice entr'ouvert pour l'humide rosée.

Cependant, par hasard, dans la même maison,
Du même âge que vous, de la même saison,
Croissait et fleurissait une jeune compagne,
Qu'un noble enfant, un jour, arrivé de l'Espagne,

Vit, aima, poursuivit ardemment en chemin,
Et dont il eut bientôt le cœur avec la main :
Cet époux d'une amie était un grand poète;
Et dès lors vous voilà, du fond de la retraite,
Initiée au prix des plus divins trésors,
Recevant un reflet des clartés du dehors,
Des plus glorieux noms respirant les prémices
Avant cette rumeur qui trouble nos délices;
Vous voilà recueillie, et les yeux rayonnants,
Lisant leur âme à nu sur ces fronts étonnants,
— Ce qu'ils ont dû souffrir, — ce qu'un Dieu leur destin
Une fois vous avez entendu Lamartine;
Pour vous rien n'est perdu dans vos jours enchaînés,
Vous sentez en silence et vous vous souvenez.

Et, dans le même temps solitaire et secrète,
Toute à l'époux absent que votre cœur regrette,
Toute à l'enfant chéri qui croît sous vos baisers,
Vous contenez en vous vos désirs apaisés;
Vous calmez d'un soupir votre âme douloureuse,
Et, triste quelquefois, vous savez être heureuse.

Heureux, heureux aussi quiconque près de vous
A vu sous ses regards luire vos yeux si doux!
Qu'il soit peintre ou poète, il emporte une image
Qui brillera longtemps sur son obscur voyage.
Souvent, dans ses ennuis, il croira vous revoir,
Pâle et pensive, assise à la fenêtre au soir,

Suivant d'un œil distrait quelque tremblante étoile,
Dont le rayon expire à votre front sans voile,
Attentive à des chœurs lointains, mystérieux,
Et vos longs doigts jouant sur vos sourcils soyeux.

---

## La Vallée aux loups *.

*Frigidus, o pueri, fugite hinc! latet anguis in herba.*
VIRGILE.

Que ce vallon est frais, et que j'y voudrais vivre!
Le matin, loin du bruit, quel bonheur d'y poursuivre
Mon doux penser d'hier, qui, de mes doigts tressé,
Tiendrait mon lendemain à la veille enlacé!
Là mille fleurs sans nom, délices de l'abeille;
Là des prés tout remplis de fraise et de groseille;
Des bouquets de cerise aux bras des cerisiers;
Des gazons pour tapis, pour buissons des rosiers,

* La pièce suivante, qui n'était pas entrée dans les précédentes éditions, peut donner idée de ce que Joseph Delorme aurait été dans la satire, et montre en même temps que, si alors les amitiés littéraires étaient bien vives, les inimitiés n'étaient pas moins ardentes. On ne plaisantait pas en matière d'art et de poésie. Cette pièce de Joseph Delorme rappelle naturellement l'article de Gustave Planche, d'une date un peu postérieure, intitulé *De la Haine littéraire.*

Des châtaigniers en rond sous le coteau des aulnes;
Les sentiers du coteau mêlant leurs sables jaunes
Au vert doux et touffu des endroits non frayés,
Et grimpant au sommet le long des flancs rayés;
Aux plaines d'alentour, dans des foins, de vieux saules,
Plus qu'à demi noyés, et cachant leurs épaules
Dans leurs cheveux pendants, comme on voit des nageurs;
De petits horizons nuancés de rougeurs;
De petits fonds riants; deux ou trois blancs villages
Entrevus d'assez loin à travers des feuillages;
— Oh! que j'y voudrais vivre, au moins vivre un printemp
Loin de Paris, du bruit, des propos inconstants,
Vivre sans souvenir! —

Mais, ô Muse, prends garde;
Muse naïve, avant de t'oublier, regarde:
Le venin du crapaud souille parfois la fleur;
Quand on gémit, parfois rit un écho railleur.
Regarde, écoute, et vois! — Le sourire à la bouche,
Là-bas, à pas furtifs, l'œil timide et farouche,
As-tu vu dans le bois glisser ce promeneur?
On dirait que glapit un follet ricaneur;
C'est ainsi que s'exhale, à lui, sa poésie!
Faux, clandestin, amer, gonflé de jalousie,
Amoureux de la palme et n'osant la saisir,
Et ne pouvant, il ronge et creuse son loisir;
Au fond de son divan, couché seul et sans joie,
Sans ami, sans maîtresse, et la main sur son foie,
Tantôt pour se distraire il rêve un rêve impur,

Invente en volupté quelque délire obscur,
Et, les falsifiant, combine avec caprice
Ces doux biens que nous fit la Nature nourrice ; —
Ou, regrettant des jours trop affreux une fois,
Tantôt il se provoque à détester les rois :
Dès l'aurore, en ces lieux où tout veut que l'on aime,
Jaloux de ce qui luit, même du diadème,
Il jure outrage et haine à ces vieux fronts courbés,
Il fouille dans l'abîme où, morts, ils sont tombés ;
Son roman se réchauffe aux crimes de l'histoire ; —
Ou tantôt, laissant là leur éteinte mémoire,
Il s'acharne au Génie et maudit les talents,
Ces autres rois du monde, aux fronts étincelants :
Il les guette, il voudrait les souiller, mais il n'ose ;
Il tourne autour, et, comme un serpent dans la rose
Glisse en sifflant, il glisse et siffle avec douleur,
Et le fiel infiltré colore sa pâleur.
Muse, Muse aux pieds nus, qui cours dans la rosée,
Ne va pas te jouer à sa tête écrasée,
Car il pique en mourant ; — de ces ombrages verts
Fuis plutôt, porte ailleurs ta corbeille et tes vers !
A le savoir si près, tes molles fantaisies
Comme d'un froid mortel se sentiraient saisies ;
Ta voix ferait silence aux tons les plus touchants ;
Son mauvais œil de loin fascinerait tes chants ;
Viens ! à ce prix laissons cette fraîche vallée ;
Mieux vaut encor pour toi ma plaine désolée !

15 mai.

---

## Pour mon ami Ulric Guttinguer *.

### I

STANCES.

Par ce soleil d'automne, au bord de ce beau fleuve,
Dont l'eau baigne les bois que ma main a plantés,
Après les jours d'ivresse, après les jours d'épreuve,
Viens, mon Ame, apaisons nos destins agités;

Viens, avant que le temps dont la fuite nous presse
Ait dévoré le fruit des dernières saisons,
Avant qu'à nos regards la brume qu'il abaisse
Ait voilé la blancheur des vastes horizons;

Viens, respire, ô mon Ame, et, contemplant ces îles
Où le fleuve assoupi ne fait plus que gémir,
Cherche en ton cours errant des souvenirs tranquilles
Autour desquels aussi ton flot puisse dormir.

* Les cinq pièces suivantes sont écrites comme par l'ami même à qui elles sont adressées. En général, durant toute cette période intermédiaire, Joseph Delorme, ayant trop peu à dire pour son propre compte, exprimait et rimait volontiers les sentiments de ses amis.

Dépose le limon qu'a soulevé l'orage;
L'abîme est loin encore, il nous faut l'oublier;
Il nous faut les douceurs d'une secrète plage :
J'attache ma nacelle au tronc d'un peuplier.

Hélas! dans ces jardins, dont j'aime le mystère,
Que de jours écoulés, sereins ou nuageux!
A midi sur ce banc s'asseoit encor mon père;
Mes filles ont foulé ces gazons dans leurs jeux.

Sous ces acacias, les pieds dans la rosée,
J'ai quelquefois, dès l'aube, égaré la beauté :
L'oiseau chantait à peine, et la fleur reposée
Assemblait un parfum chargé de volupté.

Après bien des détours dans l'ombre et sur la mousse,
L'aurore avec le jour amenait les adieux!
En me disant *Demain,* que sa voix était douce!
Que loin, en la quittant, je la suivais des yeux!

Puis je m'en revenais, solitaire et superbe,
Recevant le soleil et l'air par tous mes sens,
Cueillant le frais bouton, ramassant le brin d'herbe,
Et le cœur inondé d'harmonieux accents.

Voici toujours les lieux, les places trop connues,
Et l'ombre comme hier flottant dans ce chemin!
Vous toutes, seulement, qu'êtes-vous devenues?
Etquelle autre, à mon bras, doit y marcher demain?

Je n'ai point passé l'âge où l'on plaît, où l'on aime;
Mes cheveux sont touffus et décorent mon front;
Les regards de mes yeux ont un charme suprême,
Et, bien longtemps encor, les âmes s'y prendront.

Mais que pour cette fois ce soit une belle âme,
Tendre et douce à l'amour, et légère à guider,
Qui de jeunes baisers rafraîchisse ma flamme,
Me couvre de son aile et me sache garder;

Qui, des rayons de feu que lance ma paupière,
Réfléchisse en ses pleurs la tremblante clarté,
Et sans orage au ciel, sans trop vive lumière,
Se lève sur le soir de mon rapide été!

Que l'oubli du passé me vienne à côté d'elle;
Que, rentré dans la paix, je craigne d'en sortir...
Que cet amour surtout, bien que noble et fidèle,
Au cœur pieux des miens n'aille pas retentir!

---

## II

### DÉSIR.

Eh quoi! ces doux jardins, cette retraite heureuse
Qui des plus chers désirs de mon âme amoureuse
Enferme les derniers;

Beaux lieux dont je n'ai vu que l'enceinte, bordée
De mélèzes en pleurs et d'arbres de Judée
Et de faux-ébéniers;

Bosquets voilés au jour, secrètes avenues,
Dont je n'ai respiré les odeurs inconnues
Que par la haie en fleur,
Au bord desquels, poussant mon alezan rapide,
J'ai souvent en chemin cueilli la feuille humide
Pour la mettre à mon cœur;

Quoi! ces lieux de son choix, ces gazons qu'elle arrose,
Ces courbes des sentiers dont à son gré dispose
Un caprice adoré;
Ce plaisir de ses yeux, son bonheur dès l'aurore;
Tout ce qu'elle embellit et tout ce qu'elle honore,
Demain je le verrai!

Je verrai tout! Déjà je sais et je devine;
Je suis sous les berceaux sa démarche divine
Et son pas agité;
Je l'imagine émue, en flottante ceinture,
En blonds cheveux, plus belle au sein de la nature.
O Reine, ô ma Beauté!

Oh! dis, en ces moments de suave pensée,
Lorsqu'au pâle rayon dont elle est caressée
L'âme s'épanouit,

Comme ces tendres fleurs que le soleil dévore,
Que le soir attiédit, et qui n'osent éclore
Qu'aux rayons de la nuit;

Quand loin de moi, sans crainte et plus reconnaissante,
Tu nourris de soupirs cette amitié naissante
Et ce confus amour;
Quand sur un banc de mousse, attendrie et pâlie,
Tu tiens encor le livre et que ton œil oublie
Qu'il n'est déjà plus jour;

Quand tu vois le passé, tous ces plaisirs factices,
Tous ces printemps perdus comparés aux délices
Qui germent dans ton cœur,
Combien pour nous aimer nous avons de puissance,
Mais que, même aux vrais biens, le mensonge ou l'absence
Retranchent le meilleur;

Oh! dis, en ces moments d'abandon et de larmes,
Sens-tu tomber tes bras et se briser tes armes
Contre un amant soumis?
Sens-tu fléchir ton front et ta rigueur se fondre
Et tes gémissements essayer de répondre,
Quand de loin je gémis?

Oh! dis, sous la fraîcheur du plus charmant ombrage,
Dans tes loisirs sans fin, toujours et sans partage
Suis-je en ton souvenir?

Dis, songeant au réveil que dans ta chère allée,
Sous l'arbre confident de ta plainte exhalée,
Demain je dois venir,

As-tu, ce matin même, as-tu revu les places,
As-tu peigné le sable où se verront tes traces
Et les miennes aussi?
As-tu bien dit à l'arbre, aux oiseaux, à l'abeille,
Au vent, — de murmurer longtemps à mon oreille :
« C'est ici, c'est ici!

« Ici qu'elle est venue, ici que, solitaire,
S'est lentement en elle accompli ce mystère
Qui nous change en autrui,
Ici qu'elle a rêvé qu'elle s'était donnée,
Ici qu'elle a béni le jour, le mois, l'année,
Qui l'uniront à lui! »

Vœu sacré! — Mais au moins, pour demain, belle Élise,
N'est-il pas, n'est-il pas, vers cette heure indécise
Où tout permet d'oser,
N'est-il pas un sentier dans le myrte et la rose,
Un bosquet de Clarens où le ramier se pose,
Où descend le baiser?

---

## III

*Quod mihi si secum tales concedere noctes*
*Illa velit, vitæ longus et annus erit;*
*Si dabit hæc multas, fiam immortalis in illis.*
*Nocte una quivis vel Deus esse potest.*
PROPERCE.

Au temps de nos amours, en hiver, en décembre,
Durant deux nuits souvent enfermés dans sa chambre *,
Sans ouvrir nos rideaux, sans lever nos verrous,
Ardents à dévorer l'absence du jaloux,
Nous avions, dans nos bras, éternisé la vie;
Tous deux, d'une âme avide et jamais assouvie,
Redoublant nos baisers, irritant nos désirs,
Nous n'avions dit qu'un mot entre mille soupirs,
Nous n'avions fait qu'un rêve, — un rêve de chaumière,
D'âge d'or, de printemps, de paisible lumière,
De fuite ensemble au loin, d'amour au sein des bois,
D'entretiens, chaque soir, sans fin, à demi-voix :

* . . . . . Εἴ τις Ἐρώτων
λάτρις, νύκτας ἔχειν ὤφελε Κιμμερίων.

« Quiconque est serviteur des Amours devrait avoir les nuits des Cimmériens. » PAUL LE SILENTIAIRE (*Anthologie palat.*, V., *Erotica*, 283).

Et tout cela confus, comme dans un nuage;
Et dehors, cependant, la bise faisait rage,
Et la neige à flocons aux vitres s'entassait;
Et lorsque après deux nuits le matin commençait,
Lorsque, sans plus tarder, glissant par sa croisée,
Je la laissais au lit haletante et brisée,
Et que, tout tiède encor de sa molle sueur,
L'œil encor tout voilé d'une humide lueur,
Le long des grands murs blancs, comme esquivant un piège,
Le nez dans mon manteau, je marchais sous la neige,
Mon bonheur ici-bas m'avait fait immortel;
Mon cœur était léger, car j'y portais le ciel;
Mon pied impatient, touchant la terre à peine,
Bondissait; et toujours je sentais son haleine
Et ses moites baisers; et fatigue, et péril,
Et froid, j'oubliais tout : tel l'amant en avril
S'ouvre dans les lilas sa route parfumée,
Ou tel un jeune dieu suit la mortelle aimée.

---

## IV

### SONNET.

Il est au monde un lieu, quel lieu! quelles délices!
Un bois, et dans ce bois un arbre, sous lequel
J'ai tant reçu de toi de bonheur immortel,
Où j'ai tant de tes yeux essuyé les calices;

Où tant de fois, criant comme dans des supplices,
Nous avons dit au Temps qui fuit d'être éternel;
Où tu m'as tant aimé, tant appelé cruel,
Tant brûlé du poison de tes folles malices;

Que si jamais un jour, une heure, un seul instant,
Femme, redevenue ingrate et résistant,
Devant moi, sous ce Ciel qui tous deux nous regarde,

Tu pouvais, en passant, le front haut, sans me voir,
Au bal ou dans l'église insolemment t'asseoir; —
Que si tu m'oubliais jamais, — je te poignarde!

---

## V

### LE COTEAU.

*Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris.*
VIRGILE.

Voilà deux ans, ici, c'était bien ce coteau,
Roide et nu par ses flancs, et dont le vert plateau
Étale un bois épais de hêtres et de frênes;
Et là, soit que régnât l'astre des nuits sereines,
Soit qu'un soleil d'août embrasât les longs jours,
Je venais, et d'en haut je regardais le cours
Du ruisseau dans la plaine, et les moissons fécondes,
Et les pommiers sans nombre avec leurs touffes rondes,

Pareils aux cerisiers tout rouges de leurs fruits;
Les fermes d'alentour dont j'aimais tant les bruits;
Et les acacias qui fleurissent en grappes,
Et le gazon du parc aux verdoyantes nappes,
Et dans ce parc heureux, sur ce lit de gazon,
Assise doucement, cette blanche maison,
Surtout une fenêtre, aujourd'hui trop fermée,
Toujours ouverte alors, — et toi, ma bien-aimée!

Tu l'étais, tu m'aimais. — Hélas! combien de fois,
Pour me venir trouver sous les frênes du bois,
De peur des yeux jaloux choisissant l'heure ardente
Où les champs sont déserts, où la meule pendante
Abrite les faucheurs sous son chaume attiédi,
Je te vis, gravissant la côte en plein midi!
Moi, par l'autre sentier arrivé dès l'aurore,
J'attendais, j'épiais. Je la crois voir encore
Avec son grand chapeau de paille, toute en blanc;
Son voile qui recèle un front étincelant;
Sa joue en feu, son sein battant et hors d'haleine;
N'osant lever les yeux, se retournant à peine
De peur d'être suivie. Oh! que j'eusse souvent
Souhaité me montrer et courir au-devant,
Dans mes bras l'emporter, la cacher tout entière,
De son front sous ma lèvre essuyer la poussière,
Et, comme une rosée, aspirer sa sueur;
Puis, arrivés bientôt, consoler sa frayeur!
Mais non, il faut rester; car de quelque fenêtre,
Qui sait? un œil malin pourrait nous reconnaître.

C'est tout, si prè d'un arbre un mouchoir agité,
Si mon cri familier, par l'écho répété,
L'avertit qu'on l'attend, et de prendre courage,
Et combien de baisers la paieront sous l'ombrage.

Patience! elle arrive; elle est au bord du bois,
Au premier arbre, et tombe entre mes bras, sans voix.

Jamais le naufragé, qui, dans la nuit obscure,
Sans espoir a lutté longtemps à l'aventure,
Et qui voit au matin le rivage approcher,
Ne s'attache si fort aux algues du rocher;
Jamais le voyageur, qui glisse d'une cime,
Si fort ne se cramponne, en roulant vers l'abîme,
Au buisson dont la touffe a croisé son chemin,
Qu'Elle, quand de sa main elle serrait ma main;
Et du ravin jamais, où son œil étincelle,
Le tigre n'a si fort bondi sur la gazelle,
Ni si vite rejoint ses petits altérés,
Que moi, quand j'emportais ces charmes adorés.
— O viens! Pourquoi pâlir? le feuillage est bien sombre,
L'instant est calme et sûr plus que minuit dans l'ombre;
Nul pâtre aux environs, nul chant de moissonneur,
Qui harcèle de loin notre secret bonheur;
Tout dort, tout de l'amour protège le mystère;
L'arbre à peine murmure, et l'oiseau sait se taire.
Va, laisse-moi t'aimer; oublions le soleil,
Et nos siècles d'attente et l'effroi du réveil,
Entre nos deux destins le noir torrent qui gronde,
Les amis, les jaloux, et le Ciel et le monde;

Et quand tu parleras d'heure et de revenir,
Par tes cheveux longtemps je te veux retenir.
Et ces jours sont passés! et moi, morne et fidèle,
Je revois seul ces lieux, ces beaux lieux si pleins d'Elle!
C'est le même coteau, c'est la même saison;
Ces frênes, dont l'ombrage a troublé ma raison,
Unissent comme alors leurs branches enlacées;
Chaque feuille qui tremble éveille mes pensées;
Le gazon a gardé la trace de ses pas;
Insensé! je l'attends; elle ne viendra pas.

—

ENVOI.

Ainsi, mon cher Ulric, ma muse gémissante
Cherche en vos souvenirs des instants qu'elle chante,
Et, ranimant pour vous des temps qui ne sont plus,
Pleure, comme autrefois Virgile pour Gallus.
Puissent au moins ces chants que l'amitié soupire,
De votre cœur saignant alléger le martyre,
D'un passé qui s'éteint vous rendre les couleurs,
Et faire luire encore un rayon dans vos pleurs!

---

## Invocation.

*Sæpe venit magno fœnore tardus Amor.*
PROPERCE.

*Il est de l'amour comme de la petite vérole, qui tue d'ordinaire quand elle prend tard.*
BUSSY-RABUTIN.

Ils m'ont dit, ces mortels en qui toujours j'ai foi;
Ceux qui savent le Ciel et l'homme mieux que moi;
Ces poètes divins que le génie inspire
Et qu'au livre du cœur, dès l'enfance, il fait lire;
D'Ossian, de Milton, jeune postérité,
Qui sans cheveux blanchis, sans longue cécité,
Introduits de bonne heure au parvis des cantiques,
Ont dans leur voix l'accent des vieillards prophétiques;
Ils m'ont dit, me voyant dans mon âme enfermé,
Malade et dévoré de n'avoir point aimé,
Morne, les yeux éteints, frappant cette poitrine
D'où jamais n'a jailli la flamme qui la mine,
Et me plaignant au Ciel du mal qui me tuera :
« Enfant, relève-toi, ton heure sonnera !

Va! si tu veux aimer, tu n'as point passé l'âge;
Si le calme te pèse, espère encor l'orage.
Ton printemps fut trop doux, attends les mois d'été;
Vienne, vienne l'ardeur de la virilité,
Et sans plus t'exhaler en pleurs imaginaires,
Sous des torrents de feux, au milieu des tonnerres,
Le cœur par tous les points saignant, tu sentiras
Au seuil de la beauté, sous ses pieds, dans ses bras,
Tout ce qu'avait d'heureux ton indolente peine
Au prix de cet excès de la souffrance humaine.
Car l'amour vrai, tardif, qui mûrit en son temps,
Vois-tu! n'est pas semblable à celui de vingt ans
Que jette la jeunesse en sa première sève,
Au blond duvet, vermeil, et doré comme un rêve:
C'est un amour profond, amer, désespéré;
C'est le dernier, l'unique; — on dit moins : *J'en mourrai!*
On en meurt; — un amour armé de jalousie,
Consumant tout, honneur et gloire et poésie;
Sans douceurs et sans miel, capable de poison,
Et pour toute la vie égarant la raison. »

Voilà ce qu'ils m'ont dit, ceux qui connaissent l'âme.
Je les crois, et j'attends la tempête et la flamme;
Je cherche autour de moi, comme un homme averti,
Demandant à mon cœur : « N'ai-je donc rien senti? »
Et comme, l'autre soir, quittant la causerie
D'une femme pudique et saintement chérie,
Heureux de son sourire et de ses doigts baisés,
Je revenais, la lèvre et le front embrasés;

Comme, en mille détours, la flatteuse insomnie
Faisait luire à mes yeux son image bénie,
Et qu'à travers un bois, volant pour la saisir,
Mon âme se prenait aux ronces du désir,
Un moment j'espérai que, fondant sur sa proie,
Amour me déchirait; et j'en eus grande joie.
Mais tout s'évanouit bientôt dans le sommeil,
Et je ne sentais plus de blessure au réveil.

Amour, où donc es-tu? Descends, vautour sublime
J'étalerai mon cœur pour qu'il soit ta victime;
Je t'ouvrirai ma veine et mon flanc tout fumant;
Docile à ton essor, comme un crédule amant,
J'irai, j'irai partout où montera ton aile;
Je chérirai sans fin ta morsure éternelle.
Tu me seras léger et doux, maître adoré!
Jamais gazon flétri, jamais sable altéré,
Jamais guerriers mourants dont la plaine est jonchée
N'ont plus avidement bu la pluie épanchée
Que moi, rôdant, la nuit, aux lieux les plus déserts,
Je ne boirai mes pleurs cuisants, mes pleurs amers.
Oui, même sans bonheur, même sans espérance,
Quelque passion folle, abîme de souffrance,
Quelque amour désastreux, fléau de tout devoir;
Oui, pourvu qu'il déchaîne en moi tout son pouvoir,
Pourvu que bien avant dans ma chair il se plonge,
Qu'il aiguise mes jours et sans pitié me ronge;
Qu'importe? je l'accepte et je m'attache à lui.
Plus de fade langueur, de vague et mol ennui!

La tempête, en soufflant dans une âme élargie,
Des hautes facultés rallume l'énergie;
La foudre éclate en nous, et si l'homme est vaincu,
Avant de succomber, du moins il a vécu *.

---

## Le Contre-temps.

*Ibam forte via sacra. . . .*
HORACE.

Par un des gais matins de l'avril le plus doux,
Vers onze heures, j'allais, rêveur, au rendez-vous,
Sans hâte, et du soleil, au bon côté des rues,
Essuyant pas à pas les tiédeurs reparues,
M'arrêtant aux rayons comme aux blés le glaneur:
Il est mieux de marcher lentement au bonheur.
Mais voici qu'en songeant, un détour téméraire,
Un caprice me pousse au seuil de mon libraire,

* « Dans tout le temps de ma belle jeunesse, j'ai toujours été ne désirant, n'appelant rien tant de mes vœux, n'adorant que la Passion sacrée. » (*Pensées* de Joseph Delorme). Ç'a été le cri des enfants du siècle. Poésie et morale régulière ne vont guère ensemble. Il y a longtemps que Montaigne a dit : « Et moi je suis de ceux qui tiennent que la poésie ne rit point ailleurs comme elle fait en un sujet folâtre et déréglé. » Mais il le disait gaiement, et nos enfants du siècle, ces neveux de René, l'ont dit au sérieux et sans rire, avec une sorte d'acharnement.

Et là Ballanche était, Ballanche, fils d'Hébal,
Fils d'Orphée, empêché dans un siècle inégal,
Et qui, d'un imprimeur en quête dès l'aurore,
Voit sa Thèbes pendante et ne pourra la clore.
« Oh ! bonjour ; vous voilà ! De quel côté, dit-il,
Allez-vous ? » Et déjà je sentais le péril :
« Je suis pressé, je cours. » Mais vainement j'élude.
« Je vous suis, » m'a-t-il dit avec béatitude.
Il le faut : nous marchons ; à son pas enchaîné,
J'avais la demi-heure, et je me résignai.
Oh ! si tu n'as pas vu le personnage, Amie,
Si tu n'as pas dix fois ouï sa bonhomie,
Tu te figures mal le sort et les malheurs,
Et les tiraillements et les lutins railleurs
D'un amoureux, tandis que Ballanche s'explique :
Jamais je ne l'ai vu si palingénésique,
Si lent dans sa parole et dans sa fluxion,
Si traînant à franchir l'initiation.
Comme à l'Égyptien sous la funèbre voûte,
Chaque coin me semblait un degré qu'on redoute,
Une épreuve, un écueil, un dur cap à doubler.
Et ton poète aussi venait se rappeler,
Régnier, — et ton plaideur, Horace, — et me sourire,
Et du bout de leur trait attiser mon martyre !
Certes dans ce moment, plaideur, rimeur outré,
Humanitaire enfin, j'eusse tout préféré,
Tout, excepté Cousin qui jamais ne vous lâche !
« Monsieur, disait Ballanche, or mon œuvre, ma tâche,
C'est ma chair et mon sang ! » — Et comment quitter là

Je vous prie, et brusquer auteur qui dit cela?
Comment lui voir le sang couler, sans qu'on y mette
La main, au moins le doigt, d'un mouvement honnête?
J'écoutais, j'expiais, et j'avais mérité
Plus d'un beau rang déjà dans sa noble Cité,
Dans sa Cité future,... hélas! quand midi sonne,
Midi, l'heure chérie, où Celle qui la donne
Doit arriver là-bas et va chercher longtemps
L'Ami pour qui son cœur célèbre le printemps.
Nous, en plein Carrousel nous étions. « Je découvre
Que votre œuvre, monsieur Ballanche, est comme un Louvre,
Dis-je aussitôt, le Louvre aperçu de ce lieu :
Il n'y manque qu'une aile, il faut la faire. Adieu! »
Et sur ce mot *adieu!* j'échappe et me dégage;
Lui, bâille et rit, content du compliment pour gage,
Humant ma flatterie en face du beau ciel,
Et digérant longtemps ce doux gâteau de miel!

— Oh! laissons-les de loin et mourir et renaître,
Ces rêves nés à l'âge où l'Amour n'est plus maître,
Systèmes qu'un mot flatte, et qui se croient moins faux;...
Nous, comptons nos saisons par des baisers nouveaux!

(Il ne faudrait pas voir dans cette pièce autre chose qu'une plaisanterie innocente, entre amoureux, envers un homme qu'on vénère d'ailleurs, mais dont une fois on a souri.)

## Sonnet.

Laisse ta tête, Amie, en mes mains retenue,
Laisse ton front pressé ; nul œil ne peut nous voir.
Par ce beau froid d'hiver, une heure avant le soir,
Si la foule élégante émaille l'avenue,

Ne baisse aucun rideau, de peur d'être connue ;
Car en ce gîte errant en entrant nous asseoir,
Vois ! notre humide haleine, ainsi qu'en un miroir,
Sur la vitre levée a suspendu sa nue.

Chaque soupir nous cache, et nous passons voilés.
Tel, au sommet des monts sacrés et recelés,
A la voix du désir, le Dieu faisait descendre

Quelque nuage d'or fluidement épars,
Un voile de vapeur, impénétrable et tendre :
L'Olympe et le soleil y perdaient leurs regards *.

* Homère, *Iliade*, xiv.

## Sonnet.

*A Théophile Gautier.*

Pour venger du passé la jalousie amère,
Souvent je me suis dit : Jeune fille n'est rien
(Si belle qu'elle brille aux côtés de sa mère),
Rien qu'un beau marbre blanc aux mains du *praticien,*

Qu'il *met à point,* dit-on, mais que seul mène à bien,
Avant que dans Milo, déesse, on la révère,
Le Sculpteur au génie amoureux et sévère.
L'époux vient et se croit ce grand Corinthien :

Il s'éprend du Paros, il arrondit l'ivoire,
Et dans son nom inscrit s'applaudit de sa gloire.
L'amant, s'il vient plus tard, a tout fait en un jour :

Sans lui ce sein mourait ; il met l'âme au sourire ;
Ce front dormait de marbre, un éclair le déchire.
Mère, époux, vous serviez Polyclète, et l'Amour !

(On n'oserait répondre que M. Quatremère de Quincy, s'il vivait encore, ne trouvât rien à redire ici pour ce technique de l'art antique. Le poète a supposé que Polyclète travaillait le marbre d'après le procédé moderne.)

## I

### SONNET.

Des laves du Vésuve une goutte enflammée,
Durcie en pierre sombre où l'onyx est scellé,
Luit dans l'or sur sa gorge, à son sein étoilé :
Un guerrier s'y figure en antique camée.

Et tandis qu'elle parle, et que, de grâce armée,
Elle glisse, et fait fuir, autre part appelé,
Le regard qu'attachait l'éblouissante clé,
Toujours il y revient, à l'idole fermée.

O Vous qu'on aime à l'ombre, et selon vous trop tard,
Qu'on désire avec pleurs, qu'on implore sans art,
Oh ! quand il nage encor dans sa neige si belle,

Oh ! qu'à ce sein je puisse, avant mon soir aussi,
Mieux qu'antique camée ou lave au flot durci,
Clouer mon front brûlant, toute une heure... éternelle !

## II

*... mitia poma.*
VIRGILE.

Sous les derniers soleils de l'automne avancée,
Dans les derniers rayons des plus pâles beaux jours,
Il est une douceur plus tendre à la pensée,
Et belle encor d'effets et de riches retours.

Dans le déclin aussi de la beauté qu'on aime,
Dans ses yeux, dans ses traits et sur son sein pâli,
Il est un dernier charme, une haleine suprême,
Une blancheur de pampre, et comme un fruit d'oubli :

C'est la rose mourante et toujours plus touffue;
Plus désirée à l'œil, la pêche qui va choir;
La prune qui se fend et sa chair entrevue,
Ivresse de l'abeille à son butin du soir!

---

## III

### ÉPODE

*Audivere, Lyce, Dî mea vota, Dî*
*Audivere, Lyce.....*
HORACE, *Odes*, liv. IV, XIII.

Le matin, en passant sous l'humide ramée,
Un double fruit vert-tendre est tombé du pêcher :
Votre robe était là, rien qu'à demi fermée,
Il s'est pris au dedans comme pour s'y cacher.

Et le fruit d'abord vert, dans ce doux nid qu'il aime,
Sur ce cœur qui tout près l'échauffe en palpitant,
A mûri, s'est gonflé mieux que sur l'arbre même :
Hébé tient le trésor, et tout l'Olympe attend.

Je passais, j'entrevis le beau fruit dans sa gloire ;
Altéré de désirs, j'y plongeais tous mes vœux.
Vous l'entr'ouvriez de loin, mais sans m'y laisser boire ;
La neige et le soleil m'embrasaient de leurs feux,

J'avais soif, je brûlais ; dans mon ardeur fatale
J'implorais un seul soir pour m'y désaltérer :
Mais vous avez souri de mon air de Tantale,
Vous faisiez votre jeu, croyant mieux m'enivrer.

Et pour plus aiguiser la flamme provocante,
Vous vous pariez le sein par un art diligent :
Tantôt l'onyx gravé figurait la Bacchante,
Tantôt l'épingle ouvrait son papillon d'argent*.

Six ans entiers, six ans, sans marchander ma peine,
Comme un chien aboyant suit le croissant qui fuit,
J'ai suivi ce dur sein, cette avare fontaine,
Ce beau fruit odieux dont l'éclat m'a séduit.

Il était si facile à celle qui m'embrase
D'apaiser mon supplice et de me faire heureux ;
Il eût été si doux, dans la commune extase,
De s'enivrer à temps au rameau savoureux !

Tout disait de mourir, et les molles délices
Du fruit presque échappé de son réseau brillant,
Et la langueur du soir, la blancheur des calices
Que la rose affaiblie étale en s'effeuillant.

* Ὄρμοι δ' ἀμφ' ἁπαλῇ δειρῇ περικαλλέες ἦσαν,
Καλοί, Χρύσειοι, παμποίκιλοι· ὡς δὲ σελήνη,
Στήθεσιν ἀμφ' ἁπαλοῖσιν ἐλάμπετο, θαῦμα ἰδέσθαι.
HOMÈRE, *Hymne à Vénus.*

On demande pardon de tout ce grec ; mais l'ambition de l'éditeur, il l'avoue, serait que cette *Suite de Joseph Delorme* sentît quelque peu son Anthologie.

L'automne laissait choir sa dernière corbeille;
Toute vie était lasse, et tout orgueil brisé;
Le vôtre est seul debout; comme au matin, il veille:
Vous portiez le bonheur, vous l'avez refusé.

Mais, vengeance et retour! et terme du martyre!
Tant et tant et si bien vous avez attendu,
Que le fruit s'est flétri : tout mon désir expire,
Madame, et je suis libre, et vous m'avez perdu.

---

## La Suivante d'Emma *.

*Ne sit ancillæ... amor pudori...*
HORACE.

Emma, vous fûtes belle, et depuis Champmêlé
Rien de si cher que vous au public assemblé
Ne reçut chaque soir accueil plus unanime,
N'eut un accent plus tendre et plus de grâce intime,
Et ne fit naître à l'âme aussi touchante erreur;
Non!... et jamais Contat, Gaussin ou Le Couvreur
N'eurent autant qu'Emma d'artifice et d'empire
Pour ravir d'une larme et troubler d'un sourire;

* N'est-ce point mademoiselle Mars, les soirs d'*Hernani?*

Nulle ne déploya des charmes plus aimés ;
Beaucoup, blessés par vous, sans vous être nommés,
Sont morts ; beaucoup en vain vous ont ouvert leur âme ;
Des conquérants grondants, lions au cœur de flamme,
Ont gémi dans vos bras et baisé vos pieds nus ;
Et maintenant, hélas ! que les ans sont venus,
Que vos attraits s'en vont au vent qui les dévore,
Inimitable Emma, vous nous charmez encore :
Vous semblez par instants la même qu'autrefois ;
Vos yeux encor sont doux, et jeune est votre voix ;
Votre front a gardé sa chevelure noire,
Votre main sa blancheur, et vos dents leur ivoire,
Et la nuit, au théâtre, un public enchanté
Avec illusion croit à votre beauté.

Mais bien tard, de plus près, quand derrière la scène,
La curiosité, jeunes gens, nous entraîne
(Car ce n'est plus l'amour) dans la loge, au boudoir,
Où se fait et défait la toilette du soir,
Que dirai-je ? on vous voit, on aime à vous entendre ;
On regrette tout bas ce que rien ne peut rendre ;
On jouit des trésors de votre esprit charmant ;
En vous on veut connaître un dernier monument
De l'âge qui n'est plus, d'un règne qui s'efface ;
— Et pendant ce temps-là, souvent passe et repasse
Votre fraîche suivante, alerte, au pied glissant,
Fine de taille, à l'œil doux, furtif, agaçant,
Dont on ne sait le nom ; elle tourne sans cesse
Détachant vos jayoux, vos robes de princesse,

Et sans bruit les emporte, et bientôt reparaît;
Et, tout la regardant, l'adolescent distrait
A peine vous répond,... car elle est jeune et belle;
Et, s'il revient demain, c'est peut-être pour elle.

---

## I

*« Je ne veux plus, je ne chercherai plus, » me disait-elle.*
*Je répondais :*

Amie, il faut aimer quand le feu couve encore
Et qu'une main fidèle en refait les apprêts;
Il faut rendre à l'autel ce qui tout bas dévore
Et qu'on regrette après.

Il faut aimer tandis que l'âme endolorie
N'a laissé qu'un éclair au front inaltéré,
Et qu'à de jeunes yeux l'amant soumis s'écrie :
« Par toi je revivrai ! »

Amie, il faut aimer pour qu'à l'heure où tout passe,
A l'âge où toutes fleurs quitteront le chemin,
Dans les landes du soir en entrant, tête basse,
Nous nous serrions la main.

Il faut aimer pour l'heure où les suprêmes transes
Dans un sein qui se brise éteindront les soupirs :
Le dernier nous rendra toutes les espérances
Et tous les souvenirs !

---

## II

### CHANSON.

Dans des coins bleus parsemés d'or
(Sans trop le dire)
Il faut qu'on cache âme et trésor,
Et doux martyre.

Quand tout déborde en l'univers,
Quand nul n'a honte ;
Quand la rumeur sur tous concerts
Étouffe et monte ;

Quand va l'injure au front d'acier
Et la huée,
Et la louange au plus grossier
Prostituée ;

Quand le talent trop virginal,
S'il ne renie,
S'il ne baise au pied l'infernal,
N'a qu'avanie;

Quand c'est le règne du méchant,
Ou du cupide,
Ou du cœur sourd pour qui le chant
N'est qu'un son vide;

Oh ! s'il se peut, s'il est encor
Lieux où l'on fuie,
Dans des coins bleus parsemés d'or
Cachons la vie !

Moi, j'en sais un, bien bleu, bien pur,
Où Beauté siège,
Beauté sans fard, lys dans l'azur,
Candeur de neige.

Ou Reine ou Muse, essor de cœur
Et fantaisie !
Valmore y vient, comme une sœur
En poésie.

Là, chaque jour, je veux venir,
O Bien-aimée ;
Dans ton doux règne il faut tenir
L'âme enfermée ;

Soumission, amour sans fin,
Joie ou martyre;
Pleurs sur les mains, pleurs sur un sein
Qui bas soupire.

---

III

Quand votre père octogénaire
Apprend que vous viendrez visiter le manoir,
Ce front tout blanchi qu'on vénère
De plaisir a rougi, comme d'un jeune espoir.

Ses yeux, où pâlit la lumière,
Ont ressaisi le jour dans un éclair vermeil,
Et d'une larme à sa paupière
L'étincelle allumée a doublé le soleil.

Il vous attend : triomphe et joie!
Des rameaux sous vos pas! chaque marbre a sa fleur,
Le parvis luit, le toit flamboie,
Et rien ne dit assez la fête de son cœur.

Moi qui suis sans flambeaux de fête;
Moi qui n'ai point de fleurs, qui n'ai point de manoir,
Et qui du seuil jusques au faîte
N'ornerai jamais rien pour vous y recevoir;

Qui n'ai point d'arbres pour leur dire
Ce qu'il faut agiter dans leurs tremblants sommets *,
Ce qu'il faut taire ou qu'il faut bruire;
Chez qui, même en passant, vous ne viendrez jamais;

Dans mon néant, ô ma Princesse,
Oh! du moins j'ai mon cœur, la plus haute des tours:
Votre idée y hante sans cesse;
Vous entrez, vous restez, vous y montez toujours.

Là, dans l'étroit et sûr espace
Vous monterez sans fin par l'infini degré,
Amie, et si vous êtes lasse,
Plus haut, montant toujours, je vous y porterai **.

---

## IV

Plus que narcisse et pâle tubéreuse,
Plus que blanc nénuphar aux troublantes odeurs,
Doux sont à l'âme, après l'absence affreuse,

* Se rappeler le vers de Théocrite dans l'*Oaristys* :
Ἀλλάλαις λαλέοντι τεὸν γάμον αἱ κυπάρισσοι.

** Cette pièce a été publiée dans je ne sais plus lequel de mes volumes de prose et glissée au bas d'une page sous le couvert d'un autre nom, comme j'ai fait souvent. Elle est de moi, — de ce moi défunt que j'appelle Joseph Delorme.

L'heureux retour et l'haleine amoureuse
De ma Beauté, la plus chaste des fleurs,

Parfum léger qui dit d'abord : *C'est elle!*
Petit parfum qu'on distingne entre tous,
Qu'à chaque brise on sent venir vers nous,
Qu'on voit sortir de la tige fidèle :
L'air s'en embaume, et connaît l'Immortelle.

Mais qui dira l'autre parfum caché,
Parfum mortel et d'amères délices,
Qui fait pâlir nénuphars et narcisses?
Oh! l'amant seul, à vos genoux penché,
Sait le mystère et garde les supplices :
Au fond de lui, c'est la fleur de désir,
Par vous craintive, et si close au plaisir!

---

## V

Comment chanter quand l'Amie est en pleurs,
En pleurs ardents, en cuisantes douleurs?
Quand l'insomnie
A son chevet, comme pour l'insulter,
Chaque nuit, dresse une image bannie,
Comment chanter?

D'un court sommeil quand un odieux rêve
Toujours l'éveille, et debout la soulève;
Pâleur de mort!
Quand, plus étreint que ce vieillard de Troie,
Sous deux serpents son noble cœur se tord
Comme une proie;

Tenant sa main que je n'ose baiser,
Dans ma tendresse essayant d'apaiser
Son âpre veine,
Quand j'ai senti passer un brusque effroi,
Et ce beau sein ressaisi d'une peine
Qui n'est pas moi,

Comment chanter? — Mais si la belle aimée
S'est adoucie et par degrés calmée;
Si sa pâleur
N'est plus qu'un charme où sourit l'amour même;
Sans s'irriter, si sa molle douleur
Permet : *Je t'aime!*

Si son regard le plus lent, le plus fin,
Envoie au mien, dans un oubli divin,
L'âme sacrée,
Et si sa lèvre, enflant ses beaux trésors,
Semble mûrir pour l'heure désirée,
On chante alors;

On chante un peu, comme après une pluie
L'oiseau mouillé dont l'aile se ressuie
Sous un rayon;
On chante aussi comme un rayon qui tremble,
Qui craint qu'au ciel le fuyant tourbillon
Ne se rassemble.

Que si l'amie, heureuse d'écouter,
Osait encore après moi répéter
Ce mot : *Je t'aime!*
Si tout son cœur, à la fin découvert,
Tombait au mien dans un aveu suprême
D'un seul concert,

Chant du bonheur! ô quelle hymne de fête
Pour couronner et bénir la conquête
A deux genoux!
A moins, à moins qu'à ce chant qui s'élance
Ne se mêlât le murmure plus doux,
Ou le silence!

---

## VI

### RONDEAU.

*A une belle chasseresse.*

Doux Vents d'automne, attiédissez l'amie!
Vaste Forêt, ouvre-lui tes rameaux!
Sous les grands bois la douleur endormie,
En y rêvant, souvent calma ses maux.
Aux maux plus doux tu fus hospitalière,
Noble Forêt! ici vint La Vallière,
Ici Diane *, en ces règnes si beaux;
Et la charmille éclatait aux flambeaux.
La chasse court, le cerf fuit, le cor sonne.
Pour prolonger ce que l'ombre pardonne,
Vous ménagiez le feuillage aux berceaux,
Doux Vents d'automne.

O ma Beauté, n'y soupirez-vous pas?
Pourquoi ce cri vers le désert sauvage?
Sur son coursier la voilà qui ravage
Rocs et halliers, et franchit tous les pas.
Cœur indompté, l'air des bois l'aiguillonne,

* Diane de Poitiers : il s'agit de Fontainebleau.

L'odeur des pins l'enivre. Ah! c'est assez;
Quand la forêt la va faire amazone,
Soufflez sur elle et me l'attiédissez,
Doux Vents d'automne.

---

## VII

### HÉROÏDE.

*A une chasseresse encore.*

*O pereant sylvæ!...*
TIBULLE, liv. IV, élég., III.

Chez Tibulle, autrefois, Sulpicie à Cérinthe
Criait : « Quitte tes bois, reviens, ô Bien-Aimé!
Quelle fureur te tient, et quel zèle allumé?
Gravir des monts, des rocs, et sur leur cime étreinte
Pousser au sanglier en tes pieux enfermé!
Imprudent! et sans moi!... Ton plaisir fait ma crainte. »

Et Phèdre, un peu moins haut, disait également,
(Oh! qu'elle eût voulu dire aussi : Farouche *Amant!*)
Elle disait : « Cruel, descends aux doux ombrages,
Aux ombrages d'en bas, faciles, sans outrages

Pour tes membres légers tout sanglants des buissons,
Au sommeil de midi, plaisance des gazons,
Quand la Beauté confuse, à petit bruit venue,
Entr'ouvre les rameaux, penche une épaule nue,
Et, mêlée au zéphyr, ose à peine poser,
A ce beau front qui dort, une haleine, un baiser! »

Et moi je viens à vous, ô belle Chasseresse,
A vous qui l'oubliez, rappeler la tendresse.

Les monts vous ont reprise; et, perdue en vos bois,
Vous ne m'écrivez plus que sauvages exploits,
Torrents franchis, galop lancé dans les ravines,
Vos gazons plus mouvants que les plages marines,
Et dont le vert manteau dans un seul de ses plis
Noya prince et cortège ensemble ensevelis *.
Vous errez, vous régnez; sur ces herbes perfides
L'infini vous attire à des chasses rapides;
Votre écharpe éperdue, aux endroits du danger,
Prête au coursier son aile et le fait plus léger.
Le passant n'ose croire, et de loin il vous jure
Un beau jeune homme en blanc, à longue chevelure.
Où cela mène-t-il? et quel sera le prix?
A la fin de vos jours vous serez Thomyris,
Reine, mais en Scythie, et sans ce qu'on adore.
Sur vos steppes là-haut quand l'hiver plane encore,
Quand vous livrez votre âme aux éclatants frimas,
Le printemps est ici, dont je ne jouis pas.

* Tradition du lieu, dans le Limbourg.

Je soupire, j'invoque un retour un peu tendre :
Viendra-t-il à la fin? Vous aimiez à m'entendre,
Vous sembliez me le dire, et mieux que de la voix!
Rien ne nous rendra-t-il nos coins bleus d'autrefois?

Oh! revenue encore en la chambre amoureuse,
Diane désarmée et plus douce à l'espoir,
Près du balcon fleuri d'où votre tubéreuse
Exhale un chaud soupir à la tiédeur du soir;
Quand le petit parfum que votre robe envoie,
Reconnu dès le seuil, m'aura troublé de joie;
Un jour qu'en me voyant vous aurez repentir;
Que nous nous serons dit tout ce qu'on peut sentir;
Que le passé, bien loin avec ses violences,
Ne sera qu'un écho mourant dans nos silences;
Qu'Hippolyte et Cérinthe, à voix basse nommés,
Serviront de murmure à des noms plus aimés;
Que, les mots hésitant sur la lèvre ravie,
Plus de langueur aussi rapprochera nos fronts,...
Oh! dans ces courts moments que l'orgueil sacrifie
Sous le divin éclair que nous ressaisirons,
Puisqu'il n'est que d'aimer pour oublier la vie,
Oublions et mourons!

---

## VIII

### SONNET.

Une soirée encore était presque passée :
Je ne la voyais plus que devant des témoins;
Sous ces yeux étrangers, oh ! si nos yeux du moins
Pouvaient en doux éclairs s'envoyer la pensée !

J'étais loin, je me lève ; elle, plus empressée,
Et dans son propre ennui devinant tous mes soins,
D'un trait et sans quitter l'aiguille aux mille points,
Prend la chaise et tout contre à ses pieds l'a placée ;

Et quand, l'instant d'après, je cherche où me rassoir,
Du regard et du doigt où l'aiguille étincelle,
Sa grâce m'a fait signe, et me voilà près d'elle !

Nos regards retrouvés s'oubliaient à se voir ; —
Et toujours, cependant, allaient ses doigts de fée,
Piquant dans le satin la rosette étoffée.

## IX

### *A une amazone.*

Dans ces essors fougueux d'un galop insensé
Où va, soir et matin, votre coursier lancé,
Dans ces fuites sans fin sur la pâle bruyère,
Vous vous croyez bien chaste, Amazone si fière!
Pourtant dans les hasards de cet emportement
J'ai, Madame, un rival, vous avez un amant...
—Et qui donc? —Le ZÉPHYRE. Oh! non ce zéphyr tendre,
Fade, et que sans sourire on ne peut plus entendre,
Ce zéphyr des boudoirs, des bosquets de Paphos,
Ce badin langoureux éteint sous des pavots;
Non, mais le grand ZÉPHYRE, à l'aile tiède, immense,
D'Aquilon et d'Eurus le rival en puissance,
Avant que dans Paphos il fût efféminé;
Aux flots d'Egée aussi par les Dieux déchaîné;
Fraîchissant, frissonnant, s'égayant dans l'aurore *,
A soupirs redoublés battant le lac sonore,

* Horrificans Zephyrus proclivas incitat undas.
CATULLE.

Et HOMÈRE, *Odyssée*, liv. II, vers 121; IV, 402; V, 295, et en vingt autres endroits,

Ἀκραῆ Ζέφυρον κελάδοντ' ἐπὶ οἴνοπα πόντον.

Sous la chaude nuée emplissant tous les airs,
Enflant d'aise et d'amour la cavale aux déserts,
Et qui luttant sur toi dans ta rapide ivresse,
Sur ton front, sur ton sein, sur ton voile en détresse,
T'apporte obscurément délire et volupté,
A toi qui te crois chaste, ô si fière Beauté !

---

## X

*A elle, qui était allée entendre des scènes de l'opéra d'*Orphée.

Tandis que vous alliez ouïr les pleurs d'Orphée
Et que Gluck vous ouvrait son royaume infini,
Moi, j'allais égarant ma douleur étouffée,
Et, par la sombre nuit, j'errais comme un banni.

Sous un croissant moqueur qui sourit avec ruse,
Pareil au chien d'Hécate aboyant longuement,
J'allais jetant ma plainte à la cité confuse,
Et criant : « Je suis seul et ne suis plus amant ! »

Ces pleurs que vous versiez sur la fable sacrée
Et pour une Ombre vaine évanouie au jour,
Je les ai demandés d'une lèvre altérée,
Au nom d'un véritable et d'un vivant amour.

Ce que l'art vous apprend et le chant vous révèle
De ces veuves douleurs d'un cœur inconsolé,
Cet obstiné sanglot d'une plainte immortelle,
Je vous l'ai fait entendre, et n'ai rien éveillé.

En me voyant gémir, votre froide paupière
M'a refermé d'abord ce beau ciel que j'aimais.
Comme aux portes d'Enfer à vos lèvres de pierre
Vous m'avez opposé pour premier mot : *Jamais!*

Oh! ne le croyez pas, que de tels mots s'oublient,
Ni que l'amitié calme y fonde ses douceurs;
Ils sont âpres et durs les seuls nœuds qui me lient;
Ils s'useront peut-être, et les Dieux sont vengeurs.

Mais ce n'est point vengeance ici que je réclame;
Loin de moi de prétendre offenser ni toucher!
J'exhale amèrement la peine de mon âme,
Je l'exhale sans charme, et me plains au rocher.

---

## XI

### SONNET.

Osons tout et disons nos sentiments divers :
Nul moment n'est plus doux au cœur mâle et sauvage
Que lorsqu'après des mois d'un trop ingrat servage,
Un matin, par bonheur, il a brisé ses fers.

La flèche le perçait et pénétrait ses chairs,
Et le suivait partout ; de bocage en bocage
Il errait. Mais le trait tout d'un coup se dégage ;
Il le rejette au loin, tout sanglant, dans les airs.

O joie ! ô cri d'orgueil ! ô liberté rendue !
Espace retrouvé ! courses dans l'étendue !
Que les ardents soleils l'inondent maintenant !

Comme un guerrier mûri que l'épreuve rassure,
A mainte cicatrice ajoutant sa blessure,
Il porte haut la tête et triomphe en saignant.

---

## Répit.

Otez, ôtez bien loin toute grâce émouvante,
Tous regards où le cœur se reprend et s'enchante
Otez l'objet funeste au guerrier trop meurtri !
Ces rencontres, toujours ma joie et mon alarme,
Ces airs, ces tours de tête, ô Femmes, votre charme ;
Doux charme, par où j'ai péri !

---

## REPRISE.

### I

*C'est fait, mon Cœur, quittons la liberté!*
ÉTIENNE DE LA BOÉTIE, *Sonnets.*
*Si faut-il une fois brûler d'un feu durable.*
LA FONTAINE, *Élég.* II.

N'avoir qu'un seul désir, n'aimer qu'un être au monde,
L'aimer d'amour ardente, idéale et profonde;
Voir presque tous les jours, et souvent sans témoins,
Cette beauté, l'objet de mes uniques soins;
Lui parler longuement des doux secrets de l'âme,
De l'une et l'autre vie; et, sitôt que la flamme
Qui sort de son regard s'est trop mêlée au mien,
Ralentir tout à coup le rapide entretien;
Sous ma paupière en pleurs noyer mon étincelle;
Refouler les torrents de mon cœur qui ruisselle;
Me taire, ou lui parler d'un accent moins aimant,
De peur de donner jour à l'attendrissement;
— Ou bien quand, près de moi, muette, indifférente,
Elle livre au hasard sa rêverie errante,
Moi devant qui toujours elle est seule, elle est tout,
Être là comme un meuble, en silence, debout;
N'oser, même d'un mot, ramener sa pensée,
Mais grossir lentement ma douleur amassée,

Et quand j'ai le cœur plein, sortir au désespoir,
— Sortir, — pour que peut-être elle songe, le soir,
Que je fus bien distrait, bien ennuyé près d'elle,
Pour que je lui paraisse un ami peu fidèle,
Et que, si quelque absence un jour nous séparait,
A m'oublier longtemps elle ait moins de regret;
Vivre ainsi, se gêner, mentir à ce qu'on aime;
Enchaîner cet aveu qui vole de lui-même;
Mordre sa lèvre en sang, pétrifier ses yeux;
En pâlir, en mourir,... — et sentir que c'est mieux!

II

Oh! que son jeune cœur soit paisible et repose!
Que rien n'attriste plus ses yeux bleus obscurcis!
Pour Elle le sourire ou les larmes sans cause!
Pour moi les vrais soucis!

Pour moi le sacrifice et sa brûlante veille,
Le silence et l'ennui de ne rien exprimer,
Comme au novice amant qui croit que c'est merveille
Qu'on puisse un jour l'aimer!

Pour moi, lorsqu'en passant son frais regard m'attire
Et dit avec bonheur : *Ami, ne viens-tu pas?*
Pour moi, comme un fardeau, d'hésiter à lui dire
Mon cœur et ses combats,

De moins souvent mêler mon haleine à la sienne,
Et le soir, à l'abri du monde et des rivaux,
De n'oser éclairer sa tendresse ancienne
A des rayons nouveaux!

Pour moi de ne plus lire à sa face pâlie
Les signes orageux d'un céleste avenir!
Pour Elle les trésors de la mélancolie,
La paix du souvenir;

Le bonheur souverain de gouverner une âme,
De la sentir, à soi, muette, à son côté;
Des gazons sous ses pas, et son pur front de femme
Dans la sérénité;

Un sommeil sans remords avec l'essaim fidèle
Et les songes légers d'un amour sans effroi!
Amour! abeille d'or! oh! tout le miel pour Elle,
Et l'aiguillon pour moi!

## III

Mercredi, six heures du soir, en face de la pièce d'eau.

Mon âme est ce lac même où le soleil qui penche,
Par un beau soir d'automne, envoie un feu mourant;
Le flot frissonne à peine, et pas une aile blanche,
Pas une rame au loin n'y joue en l'effleurant;

Tout dort, tout est tranquille ; et le cristal limpide,
En se refroidissant à l'air glacé des nuits,
Sans écho, sans soupir, sans un pli qui le ride,
Semble un miroir tout fait pour les pâles ennuis.

Mais ne sentez-vous pas, Madame, à son silence,
A ses flots transparents de lui-même oubliés,
A sa calme étendue où rien ne se balance,
Le bonheur qu'il éprouve à se taire à vos pieds,

A réfléchir en paix le bien-aimé rivage,
A le peindre plus pur en ne s'y mêlant pas,
A ne rien perdre en soi de la divine image
De Celle dont sans bruit il recueille les pas?

## IV

Comme au matin l'on voit un Essaim qui butine
S'abattre sur un Lys immobile et penché :
La tige a tressailli, le calice s'incline,
Et s'incline avec lui tout le trésor caché ;

Et tandis que l'Essaim des abeilles ensemble
Pèse d'un poids léger et blesse sans douleur,
De la pure rosée incertaine et qui tremble
Deux gouttes seulement s'échappent de la fleur.

Ce sont tes pleurs d'hier, tes larmes adorées,
Quand sur ce front pudique, interdit au baiser,
Mes lèvres (oh! pardonne!) avides, altérées,
Ont osé cette fois descendre et se poser :

Ton beau cou s'inclina, ta brune chevelure
Laissa monter dans l'air un parfum plus charmant;
Mais quand je m'arrêtai contemplant ta figure,
Deux larmes y coulaient silencieusement.

---

## V

### SONNET.

Que vient-elle me dire, aux plus tendres instants,
En réponse aux soupirs d'une âme consumée,
Que vient-elle conter, ma folle Bien-Aimée,
De charmes défleuris, de ravages du temps,

De bandeaux de cheveux déjà moins éclatants?
Qu'a-t-elle à me montrer sur sa tête embaumée
Comme un peu de jasmin dans l'épaisse ramée,
Quelques rares endroits pâlis dès le printemps?

Qu'a-t-elle? dites-moi; fut-on jamais plus belle?
Le désir la revêt d'une flamme nouvelle;
Sa taille est de quinze ans, ses yeux gagnent aux pleurs;

Et, pour mieux couronner ma jeune Fiancée,
Amour qui fait tout bien, docile à ma pensée,
Mêle à ses noirs cheveux quelque neige de fleurs.

---

## VI

### LES LETTRES BRULÉES.

Oh! ne les pleure point ces lettres inquiètes
Qu'il te faut, pauvre Amie, à tes heures secrètes
Dévorer en tremblant et vite anéantir;
Ne désire jamais t'y plus appesantir;
Ce qu'en mots égarés tour à tour je t'envoie
D'épanchement amer, de tristesse ou de joie,
Prends-le, — puis brûle, oublie; et, si c'est un trésor,
Mon âme intarissable en peut donner encor.
L'arbre est là, fais un signe, et les fleurs trop heureuses
Sur chacun de tes jours vont pleuvoir plus nombreuses.
Vis donc, et laisse aux vents aller chaque débris.
— Et ces pages, vois-tu! qu'aiment tes yeux chéris,
Plutôt qu'un coin les cache à loisir conservées,
C'est mieux pour moi, c'est mieux, qu'aussitôt arrivées,
Tu les lises, émue, — en une heure cent fois, —
Humides de mes pleurs, brûlantes sous tes doigts;

Que l'effet s'en imprime en images plus tendres;
Que, tièdes de ton sein, elles volent en cendres;
Et que dans ta mémoire, adorable tombeau,
Le sens, ainsi qu'une âme, échappant au flambeau,
Survive pur et flotte entouré d'auréoles,
Et retrouve par toi de plus fraîches paroles.
Au lieu d'un froid tiroir où dort le souvenir,
J'aime bien mieux ce cœur qui veut tout retenir,
Qui dans sa vigilance à lui seul se confie,
Recueille, en me lisant, des mots qu'il vivifie,
Les mêle à son désir, les plie en mille tours,
Incessamment les change et s'en souvient toujours.
Abus délicieux! confusion charmante!
Passé qui s'embellit de lui-même et s'augmente!
Forêt dont le mystère invite et fait songer,
Où la Réminiscence, ainsi qu'un faon léger,
T'attire sur sa trace au milieu d'avenues
Nouvelles à tes yeux et non pas inconnues!

---

## VII

### LA BOUCLE DE CHEVEUX

Donnée en retour d'autres lettres rendues *.

Je ne regrette rien : ces lettres que je pleure,
M'en voilà tout payé, bien plus riche à cette heure!
Quoi? tous ces souvenirs lentement amassés,
Ces purs commencements que rien n'a dépassés,
Et qui, par longs détours déroulant leur nuance,
Au cœur qui les revoit n'ont laissé nulle offense;
Quoi? ces bonjours charmants, mille fois variés,
Ces gracieux appels l'un à l'autre liés,
Ces demi-mots parlant au rêve du poète,
Où j'achevais le sens sous la page discrète;
Ces mots plus sérieux qui s'annonçaient d'abord,
Écrits à certains soirs tout près d'un lit de mort,
Et d'où, pour épurer ce qui tient à la terre,
Un éclair m'arrivait du terrible mystère;
Ces bons propos souvent quand j'étais affligé;
Cette plainte parfois si je semblais changé;
Mais surtout la douceur de ce courant que j'aime,
Ce flot continuel, la belle âme elle-même;

* J'ai un doute : est-ce bien au même objet que s'adresse cette autre Élégie, douce de ton et moins vive?

Quoi? tous ces chers trésors, à peine dévoilés,
Voilà que je les perds, et vous m'en consolez!
Même en les retirant, vous savez me les rendre
Par le plus chaste gage et non pas le moins tendre;
Je les pleure, et pourtant je n'en regrette aucun :
Je les respire là tous en un seul parfum.
O cheveux odorants! ô ma boucle adorée
Qu'elle noua longtemps sur sa tête sacrée,
Qui, dans ses belles nuits, dormait sous le réseau,
Reployée à demi comme une aile d'oiseau,
Et qui chaque matin, quand l'âme aussi se lève,
S'échappait sur son front et caressait le rêve!
Anneau léger, le nœud le plus sûr de sa foi!
Feuille de l'arbre saint, cueillie exprès pour moi!

---

## VIII

Tantôt une vapeur où son âme est baignée
L'enveloppe au réveil et, toute la journée,
La tient, et jusqu'au soir prolonge un négligé
Où des grâces d'hier sa main n'a rien changé.
En vain elle s'est dit que la campagne est belle,
Que l'air a des parfums, et qu'au dehors l'appelle
Promenade ou visite, ou qu'on doit recevoir
Un convive au logis; — debout à son miroir,
Et contemplant longtemps, d'une prunelle avide,
Dans les plaines du ciel l'espace le plus vide;

— Sa robe, tout d'un flot, tombant jusqu'à ses pieds;
Levant vers ses cheveux à peine dépliés
Un bras voluptueux qui s'y pose et s'oublie;
Passant vingt fois l'eau pure à sa joue embellie
(Tant son soin est ailleurs!); — ou par soudains ébats,
Et d'un air de chercher, parcourant à grands pas
Ses chambres, et rangeant à des places meilleures
D'indifférents objets durant de vagues heures;...
— Ainsi le jour s'écoule, et l'on vient; il est tard,
Et la voilà surprise. — Oh! dites, quel brouillard,
Par un ciel si charmant, cache donc la vallée?
Quel souffle éclaircira l'onde aux saules mêlée?

Tantôt, dès le matin, au sortir des rideaux,
Vigilante, empressée, à des atours nouveaux
D'abord elle s'essaye, et ce sont des parures
Plein les tiroirs ouverts, et des choix de ceintures,
Dentelles, bracelets et ferronnière d'or;
Sous ses mains assemblés, ses cheveux, noir trésor,
Qu'en arrière abondants un peigne altier redresse,
Au devant, par anneaux crêpés ou qu'elle tresse,
S'épandent, ou s'en vont, simples bandeaux unis;
Puis, la robe s'attache, et les choix sont finis;
Et, comme pour l'éclat de toute une soirée,
On la voit, dès midi, radieuse et parée.
Qu'a-t-elle? quels projets sont les siens? et pour qui?
— Est-ce un ciel de printemps? le soleil a-t-il lui?
Je ne sais, et peut-être elle-même l'ignore.
— Viendra-t-il compagnie? Elle ne sait encore,

Et ne s'en inquiète. — Oh! d'autres chers désirs,
Éclos avant le jour et nés des souvenirs,
Ont chanté l'espérance à son âme éveillée.
De l'oiseau familier la voix sous la feuillée,
D'elle seule entendue, a chassé sa langueur :
Pour un hôte invisible, il est fête en son cœur.

---

## IX

### SONNET.

8 septembre, cinq heures du soir.

*... Albaque populus!*

Triste, loin de l'Amie, et quand l'été décline,
Quand le jour incliné plaît à mon cœur désert,
Sans un souffle de vent, sous un ciel tout couvert
D'où par places la pluie échappait en bruine,

Je sortais du taillis au haut de la colline;
Soudain je découvris comme un sombre concert
De la nature immense : avec un dur flot vert
La rivière au tournant, d'ordinaire si fine;

Et tous les horizons redoublés et plus bleus
Fonçaient d'un ton de deuil leur cadre sourcilleux;
Les bois amoncelaient leurs cimes étagées;

Et la plaine elle-même, embrunissant ses traits,
Au lieu de l'intervalle et des longues rangées,
Serrait ses peupliers comme un bois de cyprès.

Au bord de l'Oise.

---

## X

### SONNET.

Attendre, attendre encor! voir pâlir les beaux jours
Et l'automne, en fuyant, attrister la lumière;
Des feuilles, sur mon front, voir trembler la dernière,
Et n'oser te rejoindre, ô mes chères amours!

Au lit, dans cette chambre où mes ennuis sont lourd
(Chambrette qui nous fut pourtant hospitalière),
Me bercer d'un volume écrit sous La Vallière
En ce style enchanteur des loisirs et des Cours!

Et la pluie, en lisant, que j'entends sur la cendre...
Et mon double rideau qui laisse trop descendre
Un matin sans sourire, insipide lueur;...

Oh! oui, c'est là ma vie, amoureuse et stagnante,
Calme sous son brouillard, et si peu rayonnante :
Absence de plaisir sur un fond de bonheur!

---

## XI

### SONNET.

Par un ciel étoilé, sur ce beau pont des Arts *,
Revenant tard et seul de la cité qui gronde,
J'ai mille fois songé que l'Éden en ce monde
Serait de mener là mon Ange aux doux regards;

De fuir boue et passants, les cris, le vice épars;
De lui montrer le ciel, la lune éclairant l'onde,
Les constellations dans leur courbe profonde
Planant sur ce vain bruit des hommes et des chars.

J'ai rêvé lui donner un bouquet au passage;
A la rampe accoudé, ne voir que son image,
Ou l'asseoir sur ces bancs, d'un mol éclat blanchis;

* Ce joli pont, quand on en parlait ainsi, n'était pas encore tombé en roture et en délabrement.

Et, quand son âme est pleine et sa voix oppressée,
L'entendre désirer de gagner le logis,
Suspendant à mon bras sa marche un peu lassée.

---

## XII

### SONNET.

Moi qui rêvais la vie en une verte enceinte,
Des loisirs de pasteur, et sous les bois sacrés
Des vers heureux de naître et longtemps murmurés ;
Moi dont les chastes nuits, avant la lampe éteinte,

Ourdiraient des tissus où l'âme serait peinte,
Ou dont les jeux errants, par la lune éclairés,
S'en iraient faire un charme avec les fleurs des prés * ;
Moi dont le cœur surtout garde une image sainte !

Au tracas des journaux perdu, matin et soir,
Je suis à ce métier comme un Juif au comptoir,
Mais comme un Juif du moins qui garde en la demeure

* Pieriosque dies et amantes carmina *noctes*. STACE.

Dans l'arrière-boutique où ne vient nul chaland,
Sa Rébecca divine, un ange consolant,
Dont il rentre baiser le front dix fois par heure.

---

## XIII

### SONNET.

### *L'Amant antiquaire*

De l'étude où je vais ne prends point jalousie;
Ne la crois pas surtout rivale de l'amour.
J'entre en ces parchemins et j'épelle alentour,
Cherchant l'esprit des morts sous la page moisie.

Pétrarque, notre maître à tous en poésie,
Cher aux dévots amants dont il conduit la Cour,
Ne faisait, Laure à part, qu'assembler, rendre au jour
Mainte docte relique, à propos ressaisie.

Il portait, sais-tu bien! dans son secret réduit,
Non pas l'habit de pourpre, où, de loin, il nous luit
Depuis qu'au Capitole il reçut sa couronne,

Mais une veste en cuir, où vite il écrivait,
Sur les bords et partout, sitôt qu'il le trouvait,
Beau mot cicéronien, ou beau vers de canzone *.

---

## XIV

*My shame in crowds, my solitary pride.*
GOLDSMITH, *The deserted village.*

Jeune, avide, inconnu, j'ai désiré la gloire,
J'ai voulu quelque éclat à mon front ennobli;
Puis, quand j'eus obtenu plus que je n'osais croire,
J'ai soudain demandé l'oubli.

J'ai fait, pour regagner l'obscurité première,
Le contraire des forts et des cœurs glorieux :
Je me suis tu longtemps, j'ai caché la bannière
Qu'appelaient déjà bien des yeux.

J'ai fui mon nom redit et le bruit déjà proche,
Aussi prompt, je crois bien, qu'un autre, aux jours passés
Que voulaient faire évêque Aquilée, Antïoche,
Fuyait les peuples empressés.

* Ce détail est historique, comme on le peut lire dans le *Nouveau traité de diplomatique* des Bénédictins.

J'ai fui du nid qu'on guette et du buisson qui chante;
J'ai laissé mon sentier de peur qu'on le connût;
Et dans la foule entré, dans la poudre mouvante,
L'un de tous, j'ai payé tribut.

Et ce n'est plus qu'au soir, par la lande secrète,
Sous les rares croissants, qu'au verger désiré,
A l'ermitage en fleurs, Vaucluse du poète,
J'ai repris le rêve sacré,

Trompant l'œil curieux, le passant qui m'effraie,
Qui, dès qu'il sait sa route à quelque frais réduit,
Passe auprès chaque fois, et secouant la haie,
Réclame, comme un droit, son fruit;

Non pas au moins, non pas qu'entre tous il vous aime,
Non qu'il vive des sucs arrosés de vos pleurs;
Car au détour de là, tous fruits, les moindres même,
Lui sont aussi bons ou meilleurs.

Or, si j'étais ainsi, quand par pudeur pour elle
La Muse me vouait aux seuls échos des bois,
Qu'est-ce donc à présent qu'un tendre amour s'y mêle
Et qu'un nom tremble dans ma voix?

O sainte Poésie, intime, et qu'il faut taire,
Belle aujourd'hui pour une..., un jour pour quelques-uns,
Mon secret devant tous, mon orgueil solitaire,
Amour a doublé tes parfums!

Aussi je viens à toi, mais plus timide encore,
De moi laissant au monde un spectre sans chanson,
Une ombre qui sourit : l'âme a suivi l'aurore
Et se renferme en son buisson.

Au loin l'air retentit; l'orme superbe expose
Mille prix disputés à ses rameaux pendants;
Le buisson s'épaissit d'une fleur longtemps close,
Qui ne se penche qu'en dedans.

Hélas! et bien souvent en vain elle se penche,
Car Celle qui devait à temps la respirer,
Craintive, ne vient pas, et la rose trop blanche
Aura passé sans enivrer.

Poésie odorante, immobile et pâlie!
Berceau tout d'épaisseur, et d'ombre, et de gazon!
Blancheur que nul zéphyr n'essuie et ne déplie!
Rosée où ne boit nul rayon!

Oh! puisse-t-il un jour, si chéri dans son ombre,
Berceau qui nous aura, tous deux, si peu reçus,
Sous ses rameaux baissés, toujours clos au grand nombre,
Mais des vrais amants aperçus,

Puisse-t-il immortel, dans sa fleur encor rare,
Peindre aux tendres heureux nos noms avec honneur,
Et par nos chants si doux sous le sort qui sépare,
Leur dire d'aimer leur bonheur!

---

## XV

### SONNET.

*. . . Nos, Delia, amoris*
*Exemplum cana simus uterque coma.*
TIBULLE.
*Le bon Damète et la belle Amarante.*
VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

Si quelque blâme, hélas! se glisse à l'origine
En ces amours trop chers où deux cœurs ont failli,
Où deux êtres, perdus par un baiser cueilli,
Sur le sein l'un de l'autre ont béni la ruine;

Si le monde, raillant tout bonheur qu'il devine,
N'y voit que sens émus et que fragile oubli;
Si l'Ange, tout d'abord se voilant d'un long pli,
Refuse d'écouter le couple qui s'incline;

Approche, ô mon Amie, approche encor ton front,
Serrons plus fort nos mains pour les ans qui viendront :
La faute disparaît dans sa constance même.

Quand la fidélité, triomphant jusqu'au bout,
Luit sur des cheveux blancs et des rides qu'on aime,
Le Temps, vieillard divin, honore et blanchit tout!

## XVI

*Qui sapit in tacito gaudeat ille sinu.*
TIBULLE.

. . . *fut heureux en silence.*
ANDRÉ CHÉNIER.

Non, je ne chante plus... L'oiseau sous le feuillage
Aux instants les plus doux n'a de chants ni de voix;
Perdu dans son bonheur comme en un saint orage,
Il a peur d'éveiller l'écho jaloux des bois.
Il soupire, il se tait; il palpite, il expire;
Il ne confierait pas au plus voisin zéphire
Le moindre son brillant pour être rapporté;
Tout son souffle amoureux est à la volupté.
Que lui font les concerts des hôtes du grand chêne,
Tous ces gosiers rivaux chantant à pleine haleine,
Bruyants et glorieux, purs favoris de l'art,
Ou ceux dans leur buisson qui chantent à l'écart?
Que lui fait qu'on le croie absent ou mort lui-même?
Que, ne l'entendant pas, on ignore qu'il aime,
Et qu'on dise en riant qu'il s'est évanoui?
Si le bonheur nous prend, taisons-nous aujourd'hui!
Ton sein contre le mien, ô ma belle oppressée,
Comme un calice plein gardons notre pensée!
Ta voix qui balbutie est douce en se brisant,
Et ta lèvre me parle un parler suffisant.

Loisirs et souvenirs viendront trop tôt, je pense;
Trop tôt le sort fâcheux, l'empêchement, l'absence
(Oh! jamais la froideur, jamais!), mais l'âge enfin,
Nous sèvreront du bien, seul réel et divin!
Que ferons-nous alors, mon âme? Que ferai-je,
Sinon de déployer ce qu'aujourd'hui j'abrège,
De rouvrir en pleurant tous mes bonheurs secrets,
Et, n'en jouissant plus, de les chanter après *?

---

## XVII

. . . . . .

Printemps qui sitôt rachète
Les mois perdus et les ans!
Fraîcheur facile et parfaite
Au sortir des maux pesants!
Germes que la terre enfante,
Désirs dont l'âme s'enchante,

* « Je n'ai jamais conçu l'amour sans le mystère, et là où était le mystère, là pour moi déjà était l'amour. » (*Pensées* de Joseph Delorme.) — Κρυπταδιὴ φιλότης, a dit Mimnerme, — Mimnerme, ce huitième Sage de la Grèce, celui qu'on aurait droit d'appeler *le Sage du plaisir.*

Après d'amères rigueurs!
Prompt oubli dans la vallée,
Source en nous renouvelée,
Rajeunissement des cœurs!

Hier la grêle et la tempête
Sur nous roulaient en éclats;
Aujourd'hui nous avons fête
Dans la plaine des lilas *.
La sève, un temps endormie,
Partout monte, ô mon Amie,
Et va féconder l'été.
Tes pleurs coulent, même signe!
Comme les pleurs de la vigne,
Ce n'est que luxe et beauté.

Combien tient-il de jeunesses
Dans un seul cœur de mortel?
Combien de fois les promesses
Nous font-elles arc-en-ciel?
Jusqu'à ce que l'ombre règne,
Et que la vieillesse éteigne
Ces flambeaux qu'Amour ornait;
Jusqu'à ce que le mystère
De la tombe nous enserre
Sous le gazon qui renaît!

* Probablement Romainville. Il y avait encore un Romainville en ce temps-là.

## XVIII

Brune aux yeux bleus, superbe au regard tendre,
Pourquoi mêler des dons à séparer,
Un charme double à qui sait le comprendre?...
Non, ce n'est pas guérir, c'est enivrer!

L'échanson noir, dans le festin antique,
Versait un vin sombre et noir comme lui;
Le blond enfant, à la blanche tunique,
Verse un vin clair pour le cœur réjoui.

Mais si tous deux, dans une même coupe,
Versaient ensemble avec un soin jaloux...
Brune aux yeux bleus, ah! ce philtre qu'on coupe,
Et qu'on redouble, est un poison trop doux!

---

## XIX

D'autres amants ont eu, dans leur marche amoureuse,
Les sentiers plus fleuris, la trace plus heureuse,
Plus facile et riante et conforme au plaisir.
Les lieux de rendez-vous qu'ils se pouvaient choisir,
En des berceaux couverts, ou le long des allées,

Conviaient, conduisaient leurs attentes voilées,
Leur envoyaient au front mille et mille senteurs,
Et faisaient autour d'eux les oiseaux plus chanteurs.
Tantôt, en plein midi, quand la chasse brillante,
En feu sous le soleil et déjà ruisselante,
N'avait d'yeux qu'à la meute et qu'au cerf relancé,
La beauté, comme lasse, au franchir d'un fossé,
S'égarait, et glissait du palefroi fidèle
Dans les bras de celui qui ne suit que pour elle;
Et l'aboiement lointain, la fanfare et les cris,
N'étaient plus qu'un accord à des soupirs chéris.
Tantôt, bien tard, au ciel quand la lune se lève,
L'amante qu'on espère, accomplissant le rêve,
Apparaissait penchée à son balustre d'or;
Et ses cheveux pendants, et tout ce blond trésor,
Ses mains, et ses parfums, et sa molle caresse,
Comme à l'Endymion qu'effleure la déesse,
Allaient, et, se teignant dans l'astre aux pâles flots,
Pleuvaient sur le plus cher des tendres Roméos.
Tantôt le gris matin et l'aube qu'on devine
Voyaient dans la vapeur courir une ombre fine,
Et la porte du parc avait crié bien bas;...
Ou vers le pavillon, plutôt, tournant ses pas,
Vers le kiosque orné qui donne sur la route,
Elle allait : la rosée, en perles, goutte à goutte
Émaillait ses cheveux, et noyait le satin
De ses pieds qui froissaient la lavande et le thym;
Et si, des grands bosquets côtoyant la lisière,
Un obstacle a saisi sa robe prisonnière,

C'était, pour tous retards semés en si beau lieu,
Quelque buisson de rose au piédestal d'un dieu.
Nous, ce n'est pas ainsi !
— Quand la rare quinzaine,
Après maint contre-temps, se répare et ramène
La douceur de se voir, je vais longeant exprès,
Au lieu des quais voisins, ouverts et peu secrets,
La rue où sans soleil la pauvreté s'entasse,
Et plus sûr que par là nul ne dira ma trace ;
Je vais, et pour témoins de l'espoir qui me luit,
Pour arbres et buissons, je n'ai que le réduit
De l'humaine misère, et des figures mortes
Aspirant un peu d'air sur le devant des portes ;
Des enfants, que Lycurgue eût d'abord rejetés,
Jouant, tout maladifs, en bruyantes gaietés ;
Des femmes dont le port promet qu'elles sont belles,
Mais dont l'œil et la joue et les maigreurs cruelles
Accusent le dur sort où s'appauvrit leur sang ;
La dispute parfois et le cri glapissant,
Parfois un fol éclat qui non moins me déchire,
Et là, là même aussi, l'amour et le sourire.
Ainsi, sans rien laisser, pauvres hommes, de nous,
J'arrive, en méditant à mon bien le plus doux,
Jusqu'à la tour, encor sur pied, par où s'atteste
L'hôtel des vieux Capets dans son unique reste,
Tour aujourd'hui perdue, étouffée entre murs,
Logeant, au lieu des rois, bien des hôtes obscurs,
Des hôtes seulement de métier et de peine ;

Et c'est là qu'est la chambre où vient ma Châtelaine!...
Un boudoir au dedans, un asile embelli!

Et quand tu t'es enfuie et que tout a pâli,
Quand, mon rêve comblé, la nuit déjà tombante,
Je reviens, et reprends, d'une secrète pente,
Ce même étroit chemin de deuil et de labeur,
Que ce retour m'est cher, quoique si peu trompeur!
Comme aux plus gais sentiers il n'est rien que j'envie,
Je marche en regardant et me dis : *C'est la vie!*
L'avertissement grave est prompt à ressaisir,
A pénétrer un cœur attendri du plaisir.
Au sortir de ma fête et plein de mon ivresse,
Je vais me souvenant de la grande détresse
De la plupart, hélas! — qu'il faut, pour racheter
Le plaisir, s'il a tort, aux bienfaits se hâter;
Que, même aux plus heureux, aux plus aimants, la joie
Est courte; que le deuil est au long de leur voie;
Que la fidélité, dans ses charmes profonds,
Veut aussi des efforts et creuse ses sillons;
Qu'elle a l'aride ennui, le désert de l'absence;
Que ton amour si tendre en sa munificence,
Notre amour immortel, pourtant bientôt voilé,
Bientôt veuf du plaisir et de l'âge envolé,
Devra survivre enfin, meilleur en sa disgrâce,
Au sourire, à l'accent qu'on aime,... à ce qui passe!

Et voilà qu'au tournant du trajet tortueux
Je regarde, et mon œil a reconquis les cieux,

Les magnifiques cieux et leur splendide arène,
L'étoile au front des tours, la Seine souveraine,
La brume à l'horizon, signal des belles nuits,
Et la foule épandue avec ses mille bruits
Et qui fait ressembler Paris, en ces soirées,
A Naples bourdonnant sur ses plages sacrées.

---

## XX

Je ne connais plus la colline,
La colline ni le vallon,
Plaine lointaine ni voisine,
Boulevard monotone et long;

Je ne sais plus herbe ni chêne,
Odeur des bois, brise du soir,
Tant l'amour heureux qui m'enchaîne
M'enchaîne à la ville sans voir

Si je veux décrire un ombrage,
Je ne sais plus les noms des fleurs;
Oiseaux et fleurs, brillant ramage,
Ne sont qu'indistinctes couleurs.

Pour chanter la nature absente,
Qui dans son lointain m'a souri,
Pour rendre à ma voix qui la chante
Un peu de ce savoir fleuri,

En des vers que le Soir inspire,
Je veux m'essayer, appuyé
Au pur ébène de ta lyre,
Charmant Collins, presque oublié!

## *Ode au Soir.*

Imité de Collins*.

Si quelque flûte de Sicile,
Quelque note d'un buis docile,
Te peut, ô chaste Soir, espérer arriver,
Parmi les bruits de tes haleines
Si fraîches en mourant, et le chant des fontaines
Qui monte à l'heure du rêver;

* Le poète a cherché dans cette imitation à rendre surtout la couleur et le mouvement rhythmique de l'original. Il aurait à demander pardon pour certaines hardiesses que réclamait la fantaisie de l'inspiration et que les puristes

Dans les prés, modeste Génie,
Glissant d'une démarche unie,
Tandis qu'à l'autre bout, sous des cieux encor chauds,
Le soleil empourpré qui nage
Rattire à lui, renflamme en son dais de nuage
Tous ses rideaux et ses réseaux;

A cette heure où l'air qui s'apaise
N'a rien d'ailé qui ne se taise,
Hors la chauve-souris, hirondelle des nuits,
Qui, près des vieux murs qu'on côtoie,
Repasse et bat et crie, et tempère la joie
Aux sens trop vite épanouis,

Hors le hanneton monotone
Qui, plein du faux ton qu'il bourdonne,
Dans mon sentier étroit se rue innocemment;
— A cette heure, ô Soir, qu'il t'agrée
D'inspirer à ma voix, à ma lèvre altérée
Quelque chant qui puisse, un moment,

Qui puisse, à l'égal de tes ombres,
Des blancs coteaux aux vallons sombres
Décroître avec lenteur et fuir à l'infini;

ont reprochées dans le temps au poète anglais lui-même. C'est pourtant grâce à ces vives nouveautés, soutenues d'un sentiment doux et vrai, que l'Ode de Collins est restée unique et qu'elle mérite à jamais de vivre.

Dont le suave accent exhale
Le charme que réserve à l'âme pastorale
Ton retour chaque fois béni!

Car sitôt qu'au bord de ton voile
Tu fais briller la pâle étoile,
A ce tremblant signal en silence avertis,
Le chœur des Heures plus sacrées,
Les Esprits qui, le jour, aux corolles dorées
Sommeillaient, en foule sortis

S'assemblent, et Nymphes et Fées,
Leurs tempes de joncs rattachées,
Et les Plaisirs pensifs, et les Ennuis rêveurs,
Tous au char ombreux qu'ils attellent,
Un pied dans la rosée, attendent et t'appellent
Comme des amants ou des sœurs.

Oh! qu'alors la vaste bruyère
De sa scène sauvage et fière
Prolonge à mes regards l'horizon sourcilleux!
Que plus haute sur la vallée,
Plus sombre au front des bois, la tour, mieux dentelée
Parle des morts et des aïeux!

Ou si l'orage et sa menace,
Si la pluie à torrents qui chasse,
M'arrêtent, malgré moi, loin des sentiers mouvants,

Qu'au moins abrité sous la grange
Qui domine la plaine, à cette horreur étrange,
Aux flots grossis, fouettés des vents,

Au déchirement des nuées,
Au son des cloches remuées,
Des cloches des hameaux au plus lointain du ciel,
A ces beautés je m'esjouisse *
Jusqu'à ce que, gagnant par degrés, s'épaississe
Un voile d'ombre universel !

Oui, tant qu'Avril qui recommence,
Doux Soir, épandra sa semence
Et sa senteur en pluie à tes cheveux épars ;
Tant qu'aux longs jours où tu recules,
L'Été ménagera tes douteux crépuscules
Et s'égaiera sous tes retards ;

Tant qu'après ses grappes vermeilles
Automne emplira tes corbeilles
Lentement, à regret, des couronnes des bois ;
Tant que de son tapis blanchâtre
Hiver amortira tes pas, et près de l'âtre
Consolera tous tes effrois :

* *Éjouir,* ou plutôt *esjouir,* vieux mot que *réjouir* ne remplace pas.

Aussi longtemps, belle Vesprée,
Invoquant ton heure assurée,
L'Amitié qui sourit, l'Étude au chaste front,
La Sagesse sensible encore,
La Fantaisie errante et qui de jour s'ignore,
Soir, ces doux hôtes t'aimeront!

Aussi longtemps l'Amour qui mêle
Aux courts plaisirs l'âme immortelle,
Ira par tes Édens méditer ses secrets :
Puisse-t-il jamais dans l'absence
Ne languir trop sevré de ta sainte puissance,
Plus sainte à l'ombre des forêts!

---

## XXI

Le long de cette verte et sereine avenue,
Derrière, à droite, au fond, laissant la tour connue
Et le bois protecteur où nous venons d'errer,
Sans trop voir Saint-Mandé qui doit nous ignorer,
Tandis que devant nous la prochaine Barrière,
Bizarrement dressée en colonnes de pierre,
Annonce aux yeux la ville, et dit de loin qu'il faut,
Pauvres amants heureux, nous séparer bientôt,

Durant ces courts moments d'une plus calme ivresse,
Redoublant de lenteur sous le soleil qui baisse,
Dans ce silence ému, dans nos regards de feu,
A ton bras, Ange aimé, sais-tu quel est mon vœu?
Mon vœu, c'est que l'allée au lent retour propice,
Ces maisons de côté que le rosier tapisse,
Ces petits seuils riants sans un œil curieux,
Ces arbres espacés où règne l'air des cieux,
Tout cela dure et gagne en longueur infinie;
Que par l'enchantement de quelque bon Génie,
A mesure que fuit derrière abandonné
Le beau bois verdoyant, de sa tour couronné,
Abaissant à nos yeux ses colonnes d'Hercule,
L'idéale Barrière elle-même recule;
Et nous irions ainsi sans jamais approcher!
Le soleil cependant viendrait de se coucher,
Et le soir faisant signe aux timides étoiles
Baignerait au couchant la frange de ses voiles:
Mais, sous les cieux rougis ou sous le dais du soir,
Nous, bien qu'un peu lassés, sans rien apercevoir,
Sans dire que c'est long ni presser le mystère,
Nous irions, nous irions, bienheureux sur la terre,
Jouissant de l'air pur, de parler, de rêver,
Et croyant vaguement à la longue arriver.
Et Lénore pourtant, notre bonne déesse,
Qui jamais ne se plaint, mais quelquefois nous presse,
Au large devant nous, grave et d'un pas royal,
Comme dans les jardins de quelque Escurial,
Son parasol ouvert, marcherait sous la lune,

Sans troubler d'un seul mot l'illusion commune.
Et le soir redoublant d'astres et de beautés,
Et l'univers confus nageant dans des clartés,
Nous aussi de langueur baignés par tous nos pores,
Sans plus comprendre rien aux couchants, aux aurores,
Aux terrestres chemins où s'attardent nos pieds,
A pas toujours plus lents, l'un sur l'autre appuyés,
Mollement nous irions, perdus dans la pensée
Que l'heure du retour n'est pas encor passée.
Et sans douleur pour nous la fatigue croîtrait ;
Et tout bruit, toute ville au loin disparaîtrait ;
Et sous les blancs rayons l'avenue éternelle,
Au gré de notre pâle et mourante prunelle,
Ferait luire en tremblant, comme entre des cyprès,
De purs tombeaux d'albâtre et mille gazons frais;...
Jusqu'à ce que Lénore y glissant la première,
Nous la suivions bientôt sur l'herbe sans poussière,
Inséparable couple, expirant et brisé,
Enchaînant dans nos bras le temps éternisé !

---

## XXII

*(Il y faudrait de la musique de Gluck.)*

Laissez-moi ! tout a fui. Le printemps recommence ;
L'été s'anime, et le désir a lui ;
Les sillons et les cœurs agitent leur semence.
Laissez-moi ! tout a fui.

Laissez-moi ! dans nos champs, les roches solitaires,
Les bois épais appellent mon ennui.
Je veux, au bord des lacs, méditer leurs mystères,
Et comment tout m'a fui.

Laissez-moi m'égarer aux foules de la ville !
J'aime ce peuple et son bruit réjoui ;
Il double la tristesse à ce cœur qui s'exile,
Et pour qui tout a fui.

Laissez-moi ! midi règne, et le soleil sans voiles
Fait un désert à mon œil ébloui.
Laissez-moi ! c'est le soir, et l'heure des étoiles.
Qu'espérer ? tout a fui.

Oh ! laissez-moi, sans trêve, écouter ma blessure,
Aimer mon mal et ne vouloir que lui !
Celle en qui je croyais, Celle qui m'était sûre...
Laissez-moi ! tout a fui !

---

## XXIII

### SONNET.

*Suis-je bien le même être qui fut heureux un jour ?*
Lettre de SAINT-PREUX.

Insensé, qu'ai-je fait? Voyant le mal sacré
Dévorer tout son cœur et me brûler comme Elle,
J'ai voulu, sans atteinte à la flamme éternelle,
Diminuer pourtant l'incendie effaré.

J'ai voulu, sur l'autel tout de foudre éclairé,
Allumer un rayon pour l'absence fidèle,
Et plus également ménager l'étincelle,
La lampe vigilante, et qui luit au degré.

J'ai voulu, de Didon, ou de Phèdre, ou d'Hélène,
Faire, ô ma Laure aimée, une plus douce Reine,
Pour elle aussi plus douce, et pour le cher vainqueur,

Souriant, se plaisant aux tristesses légères,
Chantant sa mélodie au fond des jours sévères...
Je voulais la nuance, et j'ai gâté l'ardeur !

## Pour mon cher Marmier *

### *Sur l'Elster.*

Elle était fraîche et belle, et quoique née au bord
D'une onde où volontiers les Vellédas du Nord
Penchent aux saules de la rive,
Elle riait souvent, et d'un ton peu rêveur,
Durant mes mois d'exil, m'avait pris en faveur,
Comme une sœur folâtre et vive.

Et comme on nous le dit des filles de Chio,
Tout autour de mon cœur elle faisait écho
Avec ses chastes railleries,
Y mêlant toutefois, fine blonde aux yeux bleus,
Un regard par instants, un soupir onduleux,
Comme un accord des deux patries.

Quand du travail du jour j'arrivais tout muet,
Vite elle me lançait, comme au front un jouet,

* Ce Joseph Delorme était si voué à la muse élégiaque que, lorsqu'il ne chantait pas pour lui et dès qu'il y avait trêve dans ses amours, il se mettait à chanter pour quelqu'un de ses amis et comme en son propre nom.

Une tendre attaque charmante,
Et, si son allemand servait mal son propos,
Elle allait, en français, jetant à point des mots,
Que son mari présent commente*.

Entre les plus beaux noms que la Muse essaya,
Je m'appelais son Puck; elle, Titania!
Nous nous aimions sous le nuage.
Que l'amour fût dessous, elle le sentait bien;
Mais elle semblait dire, en cachant le lien :
« Tu n'iras pas plus loin, Volage! »

Quand son mari partant la laissait plus d'un jour
Maîtresse, elle arrangeait, avec grâce et détour,
Ce qu'elle appelait des soirées :
C'est-à-dire, sa sœur, elle et moi, nous causions
Ces soirs-là plus longtemps; et notre âme, en rayons,
Courait les cieux et les contrées!

La lune et le jardin, en tonnelle couvert,
Faisaient comme harmonie à notre gai concert,
Bordure qu'Hoffmann eût choisie.
Des poètes aimés nous répétions le nom;
Puis elle me chantait ce doux chant de Mignon,
La tendresse et la fantaisie!

* Il était en effet très docte commentateur et philologue.

Pourtant je dus partir; et la veille j'allai,
J'allai, je la vis seule, et le rire éveillé :
« Ah! je pars; c'est demain! » lui dis-je;
Et son rire cessa, son front pâlit, ses yeux
Se mouillèrent; tirant un anneau précieux
Où l'abeille au myrte voltige :

« Emportez-le! » dit-elle; et, me disant cela,
Sa tête se penchait, son accent se voila,
Et l'âme y trahit sa lumière!
Ému, je m'approchai; je pus serrer la main
Qui ne résistait pas; sans effort, sans larcin,
Ma lèvre effleura sa paupière...

Mais soudain retentit le marteau du dehors!
— Quelqu'un! — et loin de moi s'élança son beau corps,
Et son geste étouffa le charme.
« Oh! tout est là, lui dis-je,... un destin tout entier!
J'ai cueilli le premier baiser et le dernier,
Et c'était pour prendre une larme! »

---

## A mon cher Marmier.

*Je me laisse emporter à mes flammes communes.*
MATHURIN RÉGNIER.

Oh ! oui, comme autrefois, comme aux jours de folie,
Comme aux jours si légers de Rose, hélas ! vieillie,
Ami, par un matin de ce Paris d'été,
Sous ce soleil si chaud au cœur ressuscité,
Oh ! oui, vous m'avez vu suivre encore à la trace
La beauté passagère, et de perfide race,
Dont le premier abord me renversa soudain ;
Et vous m'avez surpris rebroussant mon chemin,
Brusquant votre rencontre au coin de cette rue,
De peur de laisser fuir sa démarche apparue.
Ainsi je suis, Ami ; malgré tant de retours,
De projets d'être mieux, ainsi je suis toujours,
Surtout quand le Printemps, si chanté de nos pères,
A tout jamais puissant par les mêmes mystères,
Arrive, et de sa sève emplit mon œil baigné,
Et redore un duvet à mon front couronné.
Le cœur s'ouvre, et les sens qui disaient d'être sage,
Conseillers attiédis, gais flatteurs, n'ont plus d'âge ;
Pleins du philtre immortel qui revient les charmer,
Leur jeune voix murmure, et nous tente d'aimer,
D'aimer, comme on aimait dans la Grèce amoureuse,
Un pied blanc, un beau sein, une démarche heureuse,

De fins cheveux brillants relevés, — sans songer
Si l'étreinte est fidèle, ou le nœud mensonger,
Et si l'âme incertaine, à tant de grâce unie,
Se dit Glycérion, Cinthie ou Philénie.

Eh bien, j'ai voulu suivre! Au Luxembourg voisin
Demi-barricadé, curieuse, au jardin,
Elle allait; en entrant, je l'ai quasi pressée;
Elle allait lentement, et point embarrassée,
Sans donner espérance, et sans se retourner,
Hors une longue fois pour voir se dessiner
La salle neuve; encor sa lèvre fit la moue.
Plus loin, vers le bassin où le cygne se joue,
Seule, je la laissai suivre le grand contour,
Et pas à pas serrant le côté le plus court,
Comme l'enfant discret flatte un cygne qui nage,
A travers l'eau limpide admirant son image,
Un moment, je crus bien qu'elle avait tressailli,
Qu'un lien invisible, entre nous établi,
Me l'allait enchaîner; car, d'un tour plus docile,
Elle revint, reprit le passage et la ville;
Et moi, plus confiant, je la couvais de l'œil,
Et marquais mon esclave en rêvant à l'accueil.
Mais, du pâle Odéon quittant la colonnade,
Voilà qu'un cavalier à la moustache fade,
Fort absent jusqu'alors, traversa brusquement,
Et d'un hardi regard, ou d'un propos charmant,
L'effraya, la gagna,... que sais-je? En une allée,
Quand plus près j'accourais, l'ombre était envolée.

Lui, resta quelque temps dehors, l'air assuré.
Fûmes-nous éconduits?... me fut-il préféré?...

Oh! tout le jour, Ami, de cette quête ardente,
Après mainte heure encor de retour et d'attente,
Ami, je souffris bien, navré, brûlant de feux,
Ne voyant rien de beau parmi les plus beaux yeux;
Ne voyant, ne voulant que ceux du matin même,
Et criant dans mon cœur : N'ai-je plus rien qu'on a
N'ai-je plus cet éclair, ce front épanoui,
Ce sourcil qui fit dire à plus d'une : « C'est lui!
(Comme on le dit de vous, jeune encore avec gr
C'est lui dont la douceur décèle plus d'audace,
De flamme; je le veux, et seul; et mon désir
L'aime au premier regard, et le sait bien choisir.
Avec lui je veux vite, en une heure divine,
Dussé-je une autre fois ne jamais le revoir,
Boire à toutes les fleurs où l'abeille butine,
Et briser ma moisson d'amour avant ce soir! »

## I

### POUR MON AMI AUGUSTE DESPLACES *.

*... Dilecto volo lascivire sodali.*
STACE.

De nos folles ardeurs, Amour, que tu t'amuses,
Moqueur toujours le même en variant tes ruses!

J'aimai d'abord, j'aimai pour te mieux faire honneur,
Une noble beauté que son jaloux seigneur
Enfermait nuit et jour, plaintive châtelaine.
Nos cœurs avaient parlé, mais l'attente était vaine.
A peine, après des mois, nos habiles regards
Trompaient, sans les forcer, et grilles et remparts;
Point de balcon baissé, point d'échelle de soie!
Là-haut le baron veille, en bas le dogue aboie.
L'aube seule souffrait les volets entr'ouverts,
Mais la fleur du baiser se perdait dans les airs!

Dégoûté, l'autre hier, je me suis laissé prendre
A celle qui du moins peut à l'aise m'entendre,

* Encore un cas où Joseph Delorme s'est mis, par supposition, en lieu et place d'un ami. Avec les amours de ses jeunes amis, il se donnait ainsi comme des relais de jeunesse.

Blonde tête aperçue au vitrage brillant,
Et tout le jour penchée à répondre au chaland.
Mais voilà que l'enfant adorable et légère
Voudrait en vain m'aimer dans sa cage de verre,
On nous voit de partout; et le maître, le soir,
La vient prendre et l'emmène au sortir du comptoir.
Depuis huit jours déjà nous souffrons de la gêne;
Je passe, elle m'appelle : en son cadre de chêne
Elle est là tout debout. Comme on voit au printemps
Le poulain généreux enfermé trop longtemps,
Il piétine, il se dresse, il se ronge à l'attente;
Telle, en l'espace étroit, la jeune impatiente.
Son front rit sans que j'ose, et m'irrite au baiser. —
Amour, de nos ardeurs tu te veux amuser!

---

## II

### SOUS L'ODÉON.

*A Auguste Desplaces.*

O la belle élancée, élégante et nu-tête,
Assise à son comptoir ou bien souvent debout!
On passe, on est charmé; l'on repasse, on s'arrête :
Elle nous voit à peine, on la voit de partout.

Quoi? tout le jour ainsi dans l'étroite volière,
Oiseau qu'on croit si libre et pourtant enchaîné!
Pour qui donc sa chanson? pour qui, sous sa paupière,
Ces doux feux qu'elle voile au passant obstiné?

La jeunesse bourdonne et court sous le portique
Avec de joyeux ris et des regards ardents;
Elle, comme une reine ou la Minerve antique,
Front pur, tête baissée, elle songe au-dedans.

Sans lever ses beaux yeux, quand la foule s'empresse,
Elle pose à deux mains sur son genou léger
Le livre qu'elle lit (c'est, je crois bien, *Lucrèce*) *,
Et l'on voit au beau vers son beau doigt s'allonger.

Moins calme en son boudoir s'assied la noble dame,
Moins à l'aise au désert, à l'ombre des forêts;
Dans cette cage ouverte, ainsi cette jeune âme
Vit, respire en plein air, et livre ses secrets.

Oh! non, elle les cache et se garde fidèle
Au jeune ami qui rôde et dont on est jaloux:
Plus heureux il évite, il ose être loin d'elle,
De peur de laisser voir ce qui serait trop doux!

* La tragédie de *Lucrèce*, de Ponsard, était alors dans sa nouveauté.

Oh ! si j'étais poète, oh ! dès l'aube, à chaque heure,
Je viendrais m'égarer jusqu'aux ombres des nuits ;
Sous les piliers tournants de la vague demeure
Je viendrais enchaîner, dérouler mes ennuis.

Chaque fois, en passant, j'essaierais sa louange
D'un vers harmonieux et d'un timide chant ;
Ma lèvre aurait ces mots de jeune fille et d'ange ;
La Stance sur ses pieds grandirait en marchant.

Puis le tour accompli du portique sonore
Me ramènerait juste au pilier qui me plaît,
Et la rime à l'instant, riche et docile encore,
Viendrait, ô jeune Belle, enfermer le couplet.

— Regret de nos printemps ! Espérance adorée !
O promenoir si cher à nos libres amours !
O traces d'autrefois, qui revivent toujours !
O jeune Ami, pourquoi me l'as-tu donc montrée ?

---

## Au Sommeil.

Traduit de Stace.

Par quel crime, si jeune, ô des Dieux le plus doux,
Par quel sort, ai-je pu perdre tes dons jaloux,

O Sommeil? — Tu me fuis. — Tout dort dans la nature,
Les troupeaux au bercail, l'oiseau dans la verdure;
Les fleuves mugissants, et de jour aux cent bruits,
Assoupissent au loin leurs murmures des nuits;
Les cimes des grands bois penchent sous les rosées,
Et les mers au rivage expirent apaisées.
Moi, je veille! sept fois Phébé m'a regardé
De son char le plus haut ou déjà retardé;
Sept fois j'ai répondu, debout, plus pâle qu'elle!
Autant de fois Vesper, de sa tendre étincelle,
M'a surpris, dès le soir, attendant vainement;
Et la fraîcheur d'Aurore aiguise mon tourment.
Que faire? Argus lui-même et ses mille paupières,
Gardant pour Jupiter les beautés prisonnières,
Ne veillaient qu'à demi : chaque œil avait son tour.
En ces nuits, ô Sommeil, trop courtes pour l'amour,
Amères et sans fin pour ma veille pâlie,
Peut-être, au moment même où ma voix te supplie,
Un autre, un plus heureux, dans son embrassement,
Pressant un sein aimé, t'éloigne doucement...
Sommeil! oh! laisse-les, viens à moi; viens à peine,
C'est assez, c'est beaucoup : à d'autres ta main pleine
De tes plus lourds pavots! à moi, doux Passager,
Rien qu'un toucher humide, un coup d'aile léger!

---

## Traduit de Moschus.

### I

Sous un souffle apaisé quand rit la mer sereine,
Tout mon cœur s'enhardit, et pour l'humide plaine
La terre est oubliée : ô mer, je viens à toi!
Mais qu'un grand vent s'élève et réveille l'effroi,
Que l'écume du flot blanchisse et fasse rage,
Tout mon amour alors se reprend au rivage;
Je ne veux que les bois, et l'ombre et les gazons :
Le pin, par un grand vent, rend encor de doux sons.
Pêcheur, que je te plains, dans ta nef pour demeure,
Chassant ta proie errante au péril de chaque heure!
A moi le bon sommeil sous un platane épais!
A moi les jours couchés au sein d'un antre frais,
Et la source au long bruit, qui, roulant sous la voûte,
Charme et ne peut troubler le pasteur qui l'écoute!

---

### II

Pan aimait Écho, sa voisine,
Qui pour le Satyre brûlait,
Et le Satyre aimait Nérine;
Leur flamme, à tous trois, se brouillait.

Jeu bizarre, et pourtant le nôtre!
Ce qu'un amant inflige à l'autre,
D'un autre il l'éprouve à son tour :
Le talion est loi d'amour.
Or voici ma leçon : que le novice entende !
« Rends l'amour à qui t'aime, afin qu'on te le rende. »

---

III

Quittant Pise et ses jeux, Alphée au flot d'argent
Cherche à travers les mers Aréthuse en plongeant;
Et dans son sein il porte à la nymphe adorée
L'olivier des vainqueurs et la poudre sacrée.
Profond, pur, et chargé des amoureux cadeaux,
Il fend le flot amer sans y mêler ses eaux;
Et le grand flot dormant ne sent rien, et l'ignore,
Et l'a laissé passer. Ah! c'est Amour encore,
Le mauvais, le perfide et le rusé songeur,
C'est lui dont l'art secret fit du fleuve un plongeur!

---

## Églogue napolitaine*.

Du tombeau de Virgile adorant la colline,
Je m'étais promené jusqu'à la *Mergilline* **,
Tout plein de ces doux noms que le rêve poursuit.
La Sibylle vers Cume aussi m'avait conduit.
A Naples, le Musée en son savant dédale
M'avait longtemps offert tout un vivant Ménale,
Dianes et bergers, Bacchantes et chasseurs,
Silènes endormis, Satyres ravisseurs,
Que Pompéi creusé fit sortir dans leur gloire,
Qu'André de loin fêtait sur sa flûte d'ivoire;
Puis, dans Pompéi même, à loisir égaré,
J'avais mêlé d'amour le profane au sacré,
A chaque seuil désert revu chaque dieu lare;
Ainsi j'avais atteint le frais Castellamare,
Et là, sous des lauriers que baise un flot dormant,
L'antique me berçait d'un long ressentiment.

* Cette Églogue a été insérée dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1839, sans nom d'auteur. Les deux vers de la fin, *Paganisme immortel, es-tu mort,* etc., ont souvent été cités depuis et ont passé dans la circulation.

** La plage au bas du Pausilippe, qu'habita et chanta Sannazar.

Virgile l'enchanteur, et Sannazar peut-être,
M'appelaient en idée à l'églogue champêtre,
Et dans des vers déjà couronnés de fraîcheur
J'entendais disputer le pâtre et le pêcheur :

LE PATRE.

Qui viendra contre moi, quand je marche à la tête
De mes grands bœufs, plus grands que le taureau de Crète,
Et dont la corne immense, en sa double moitié,
Semble l'arc pythien tout entier déployé?

LE PÊCHEUR.

Qui fuira mieux que moi, quand la rame fidèle
S'ajoute au sein enflé dont ma voile étincelle,
Voile légère au mât, blanche sous le rayon,
Et plus oblique au vent qu'une aile d'alcyon?

LE PATRE.

Ces bords où tout le jour la cigale obstinée
D'infatigables chants fête l'air enflammé,
La luciole y luit, et son feu tout semé
Y fête également la nuit illuminée.

LE PÊCHEUR.

Si de jour nous fendons sur l'azur de ces mers
Papillons par milliers aux nageoires bleuies,
Toute la nuit aussi nos rames éblouies
Aux flots resplendissants découpent mille éclairs.

LE PATRE.

A l'heure où chaque objet couvre en entier son ombr
En plein midi brûlant, dans les champs dépeuplés,
Les troupeaux par instincts se resserrent en nombre,
Front contre front, vrais chefs en conseil assemblés :
L'autre jour je les vis, mais du haut d'un roc sombr

LE PÊCHEUR.

A l'heure où le soleil enfle mon bras rougi,
Au bord de mon bateau je relève ma rame ;
J'étends ma voile en dais contre le ciel de flamme ;
Et si, moi sommeillant, un zéphyr a surgi,
Au lieu de voile il bat l'aviron élargi.
Et dans ce goût encor le pêcheur et le pâtre

Allaient continuer l'ébat opiniâtre,
L'un passant à louer Sorrente et l'oranger,
Et l'autre ses grands rets que le thon vient charger.
Mais tandis qu'autour d'eux plus vaguement je rêve,
Sommeil ou vision, quelque chose m'enlève,
Et je me trouve avoir, au lieu de deux humains,
Deux anciens demi-dieux, deux Faunes ou Sylvains,
Qui de flûte en leurs chants, et de rire sonore,
Et de trépignements s'accompagnaient encore.

LES DEUX FAUNES.

Paganisme immortel, es-tu mort? On le dit ;
Mais Pan tout bas s'en moque, et la Sirène en rit.

UN FAUNE.

Le serpent d'Agnano qu'une oraison conjure
Et qu'innocent au bras on vous montre enlacé,
Est-il mieux enlacé, d'une oraison plus sûre,
Ou de même l'est-il qu'au règne de Circé?

L'AUTRE FAUNE.

Alors que dans *Tolède* *, à tout coin, la Madone,
Saints Pascal et Janvier président au citron,
N'est-ce point, au nom près, de ces dieux en personne,
Petits dieux citadins qu'on peut voir chez Varron?

Et les moqueurs ainsi, du propos et du rire,
En éclats redoublés qu'on n'ose tous redire,
Rehaussaient la chanson jusqu'à remplir l'écho
Des grands bois et des monts qui couronnent Vico.

LE PREMIER FAUNE.

Au Trésor-Saint-Janvier il est une chapelle,
Un maître-autel d'argent, sculpture solennelle.
(On me l'avait conté, mais je l'ai voulu voir.)
Un jour je m'y glissai tout habillé de noir;
La calotte d'abbé cachait ma double oreille,
Et la corne du pied s'effaçait à merveille
Sous la boucle brillante et le bas violet;
Le sacristain qui m'ouvre était, d'honneur, plus laid.
Or, au plein de l'autel et sur la devanture,
En relief tout d'abord un cavalier figure;

* Grande rue de Naples.

De saint Janvier à Naple il apporte le sang;
Naple, demi-couchée, a l'air reconnaissant;
Mais Sirènes surtout et Naïades légères
Redoublent dans le fond leurs rondes bocagères.
O Nymphes, dénouez et renouez vos pas,
Car ce sang précieux ne vous gênera pas.

LE SECOND FAUNE.

Dans l'église à Salerne, il est un sarcophage,
Dont la pierre égayée, en sa parlante image,
Dit assez l'origine et que c'est notre bien :
Cortège de Bacchus, des pampres pour lien,
Tous les bras enlacés, sur les fronts des corbeilles,
Tous les pieds chancelants comme au sortir des treilles,
Et le dieu jeune et beau, qui lui-même a trop bu,
Porté comme on eût fait un Silène barbu.
Or, sur le sarcophage, et pour bénir la chose,
Quelque Saint, pris ailleurs, en couvercle se pose,
Et l'autre jour je vis devant ce gai tombeau,
Devant ce frais Bacchus, vainqueur toujours nouveau,
Une vieille à genoux, plus d'une heure en prière,
Et baisant par respect chaque image à la pierre.

Paganisme immortel, es-tu mort? On le dit;
Mais Pan tout bas s'en moque, et la Sirène en rit.

— Et les rires d'aller, quand la cloche bénite,
Au premier son d'*Ave,* les fit fuir au plus vite.

## A Hortense

*Avec un* Marc-Aurèle *qu'elle a demandé.*

Voici donc le Stoïque et sa mâle sagesse
En retour d'un présent plus doux :
Il faut être Aspasie, ou vous,
Pour songer à tels dons le soir d'une caresse
Ou le matin d'un rendez-vous.

Au lieu du frais chapeau, parure des bergères,
Au lieu d'un ruban bleu nouant vos cheveux blonds,
Vous voulez, Hypatie, et la terre et les sphères,
Et vous courez aux plus grands noms.

Jamais de Tullius et de son éloquence,
De ses bons mots qu'on applaudit,
Et de sa vanité bien moindre qu'on ne dit,
Et de ses nobles dons chers à tout ce qui pense;

Jamais de Charlemagne et de nos vieilles lois,
De certain Gondebaud, le Numa de nos bois;
Jamais du droit salique et du rang de la femme,
De cent objets divers, et de tous avec flamme,
Je ne me suis vu tant causer
Qu'auprès de vous, ce jour, lendemain du baiser!

Il est doux, quoi qu'on dise, avec celle qui charme
D'échanger plus d'un mot, de croiser plus d'une arme,
De parler gloire et Grèce et Rome, *et cætera.*
Pourvu qu'en tous propos la grâce insinuante
Mêle je ne sais quoi de Ninon souriante,
Que Dacier toujours ignora.

On écoute, on s'enflamme. A vous sur toute chose
La politique plaît, et pour vous plaire on ose;
Sur un fond de désir je m'y sens animer;
Pitt ou Thiers, peu m'importe, et ma verve est rapide...
Tout d'un coup un regard humide
Avertit tendrement qu'il est temps de s'aimer.

---

## Sonnet.

*A la comtesse Marie.*

Ἄλλος γάρ τ' ἄλλοισιν ἀνὴρ ἐπιτέρπεται ἔργοις.
HOMÈRE, *Odyssée*, XIV.
*Trahit sua quemque voluptas.*
VIRGILE.

Le vieux coursier hennit aux escadrons fumants;
Le vieux nocher s'émeut au murmure de l'onde;
Napoléon captif, s'il regardait le monde,
Lui lançait, dit Victor, de longs rayonnements.

Moi dont l'humble bonheur n'eut que de courts moments
Et de qui le destin moins hautement se fonde,
Si le frais souvenir m'offre une tresse blonde,
Mon œil a retrouvé ses éblouissements.

Ainsi quand je vous vis du premier jour, Madame,
Une boucle brillait sur votre joue en flamme;
Il m'en était resté comme un éclair lointain.

Mais voilà que tardif, vous revoyant encore,
J'ai retrouvé la boucle aussi fraîche qu'Aurore,
Et le même rayon s'y jouait ce matin.

---

## Sonnet.

*A Marie dite* La Petite Bohême.

*Un or frisé de maint crespe anelet.*
RONSARD.

Ces beaux petits cheveux aux doux flots ondulés,
Rebelles à la main, à l'ongle qui s'y joue,
Qui veulent s'échapper tout le long de la joue,
Oh! laissez-les courir! oh! laissez, laissez-les!

Tout frisés par nature et d'un tour fin roulés,
Sans qu'un réseau les serre ou qu'un ruban les noue,
Oh ! laissez-les ainsi ! La grâce les avoue ;
Pétrarque les eût dits *crêpés* ou *crêpelés* *.

Telle sur la colline, aux courses de Vaucluse,
La fontaine en courant, la Nymphe qui s'amuse
Laisse parfois un flot s'enfuir hors de son lit ;

Ou telle, au pied des monts, votre aimable Corrèze
Oublie à travers champs, dans les fleurs ou la fraise,
Quelque frais ruisselet dont le pré s'embellit.

---

## Le Bouquet.

Tout passe, tout renaît ; le printemps recommence :
Il rend la joie au monde et la vie à nos sens.
Marie, au boulevard, a remplacé Clémence :
Bouquetière de mai doit n'avoir que quinze ans.

* C'est par ces termes de *crespés, crespelés,* que les poètes du seizième siècle traduisent volontiers les gentillesses de Pétrarque sur les cheveux de sa Laure.

Bouton qui s'ouvre à peine, et qui promet la rose,
Tuviens t'offrir à nous, et tu nous dis : « Cueillez !
Cueillez, il en est temps : même avant d'être éclose,
Souvent la fleur échappe aux rameaux dépouillés. »

Toute fleur de beauté n'a que de courts passages ;
Jouissons, jouissons de l'heure et du rayon :
C'est ce qu'ont, de tout temps, répété les plus sages,
Et Marion le sait autant qu'Anacréon.

Quand, ta rose à la main, tu prends ma boutonnière,
Poursuivant le passant de ton joli caquet,
Je dis : « Fi d'une fleur, gentille bouquetière !
J'achète la corbeille et veux tout le bouquet ;

« Je veux ta lèvre fraîche et ta gorge brillante,
Les parfums naturels qu'exhalent tes cheveux,
Le nœud prompt et léger que fait ta main coulante...
Vite un bouquet, Marie ! et viens le faire à deux *. »

---

* Mais, en fait de *Bouquetière*, voici ce que j'aime mieux et qui est du Joseph Delorme en prose :

*Traduit (ou censé traduit) d'une épigramme de l'Anthologie :*

« Charmante Bouquetière, qui es toi-même comme une fleur riante dans l'avenue des Tombeaux, tu m'offres chaque fois que je passe une couronne, et chaque fois je la prends et j'en décore le marbre de celle que je pleure et qui ornait de sa tendresse mes dernières et pâlissantes sai-

## A la comtesse Marie.

Lu le 31 décembre à minuit.

Heureux qui dans Tibur, sous ses triples fontaines,
Sous l'arc-en-ciel en feu des bruissantes eaux,
Sous les grands châtaigniers des Collines romaines,
Sur les flancs reverdis des éternels tombeaux,
Grandeurs à ravir même une âme délaissée,
Heureux qui, dans ces lieux, doubla votre pensée
Et fit les cieux plus beaux!

Et dans Lucques encore, et tout près aux Cascines,
Quand s'ouvre avec l'été la galerie en fleur,
Quand les odeurs des pins et les odeurs marines
Et la brise du soir confondent leur fraîcheur,
Ame en tous lieux de soins et d'amitié bercée,
Heureux qui, parmi tous, tenait votre pensée,
Y faisant le bonheur!

sons. Et ce n'est pas moi seulement; tous ceux qui passent comme moi veulent prendre de tes mains les fleurs. Jamais les morts chéris, jamais les mortes, les amantes même les plus pleurées, n'ont été honorées plus pieusement; jamais elles n'ont reçu plus de fleurs fidèles en toute saison, et jusque dans l'hiver de l'année, que depuis que toi, la fraîche Bouquetière, comme le plus léger des printemps, tu es assise, guirlandes et couronnes en main, au seuil des tombeaux. »

Sur le frais Richemont quand le printemps s'éveille,
Quand le cottage vert a lui sous les taillis,
Quand aux feux du matin la Tamise vermeille
A secoué sa brume et ses soleils pâlis,
Ame blanche et rêveuse, aux buissons balancée,
Heureux qui devers lui tirait votre pensée
Dans les airs embellis!

Et dans Fontainebleau pourquoi courir encore,
Sous ces rocs d'Oberman et leur sombre couvert,
Plus rapide à passer que l'Arabe et le More
Quand il change sa tente et la pose au désert?
Fugitive discrète et sans bruit empressée,
Qui donc là-bas, quel charme enchaînait la pensée,
Quand ici l'on vous perd?

Mais aujourd'hui du moins qu'après la longue absence
L'Étoile a remontré son doux front éclairci,
Entre un an qui finit et l'autre an qui commence
Il est peut-être une heure, une minute aussi.
En ce soir d'intervalle, à cette heure lassée,
Heureux qui, s'y glissant, surprendrait la pensée
A dire : *Le voici!*

---

## Imité d'Ovide.

De tous les dons du Ciel, de tout ce que la terre
A de biens, vrais ou faux, qu'elle rend tour à tour,
Gloire, grandeur, puissance, ou même étude austère,
Ou même amitié chère,
Je ne veux que l'Amour.

Je ne voulais que lui dans l'ardeur de jeunesse,
A l'âge où tous les feux nous couronnent le front;
Quand l'orgueil du désir et sa haute promesse
Exaltaient toute ivresse,
Lui seul était au fond.

Je ne rêvais que lui dans mes rêves d'enfance,
Près des sureaux en fleur où rôdait mon ennui;
Loin des jeux, aux sentiers où le nid sans défense
Jamais n'eut mon offense,
Je ne rêvais que lui.

Je ne veux que l'Amour dans ses restes encore,
Dans les débris épars des lilas défleuris,
Quand m'a laissé le charme, et qu'à défaut d'aurore
Le couchant seul colore
Mes brouillards déjà gris.

Chacun a son destin qui tôt ou tard l'entraîne:
C'est fureur ou génie, et quelquefois raison;

Alexandre a la coupe et la boit d'une haleine;
Un autre a la Syrène;
Tyrtée a sa chanson.

Moi, dès que le Printemps me point et me traverse
Avec ses mille dards et ses langues de feu,
Dès qu'il m'étale en chœur sa jeunesse diverse
Et ses gaietés où perce
Un seul et même jeu,

Quand tout renaît, je meurs; Amour fait mon supplice;
La vieille et tendre plaie est prompte à se rouvrir;
Et je ne veux plus rien que le cruel délice,
Rien qu'un dernier calice
Pour y boire et mourir *.

* Dans cette pièce, il n'y a que l'idée de plaisir; j'aimerais mieux la pièce suivante, du même poète, bien que je ne la trouve qu'en prose dans ses papiers :

« En vain je me dis que je suis libre, que mon cœur n'est nulle part engagé, que les douleurs mêmes, les pertes et la mort, m'ont fait de toutes parts solitaire et sans liens. En vain j'essaye, quand la nature renaît et qu'Avril rouvre toutes choses, de jouir encore d'un dernier printemps. A peine ai-je essayé, par ce gai soleil, le long de la haie des lilas, de sourire à la beauté qui passe et repasse, et dont le regard vague et chercheur enhardit le mien; à peine ai-je renoué ce jeu facile et gracieux qui de soi-même recommence : — tout d'un coup, sont-ce les Années, sont-ce les Souvenirs qui, par ces matinées si belles, s'élèvent comme de graves témoins autour de moi? il me semble que j'offense des Mânes. »

## Le Collége d'Eton.

### Imité de Gray.

*Être homme, c'est assez pour être malheureux.*
MÉNANDRE.

Lointaines tours, fines aiguilles,
Couronne du séjour fleuri,
Où les Muses, pieuses filles,
Redisent le nom d'un Henri*;
Et vous, créneaux sur la colline,
Windsor, que plus d'orgueil domine,
Mais d'où l'œil, au hasard nageant,
Ne voit que cimes de grands chênes,
Et vertes mousses dans les plaines,
Et le fleuve aux rubans d'argent!

Coteaux heureux, plaisant ombrage!
Champs où l'abeille a son trésor,
Où, comme elle, mon premier âge
S'égaya, sans savoir encor!

* Henri IV, fondateur du Collége.

Je sens la brise qui s'embaume
Des fleurs de votre doux royaume,
Je la sens à mon front courir ;
Et ma pauvre âme trop lassée,
Des chères odeurs caressée,
A cru rajeunir, ou mourir !

Oh ! dis-moi, Tamise, ô vieux fleuve,
Car sur tes bords jusqu'à ce jour
Plus d'une race à l'âme neuve
S'en vint s'essayer à son tour,
Dis-moi, Tamise, parmi celle
D'aujourd'hui, quel vainqueur excelle
A fendre le fil de tes eaux,
A désoler la tourterelle,
A rechasser la balle grêle,
A fouetter le bond des cerceaux !

Tandis qu'en des heures plus graves
Les uns luttent, l'esprit chargé,
Et, de l'étude ardents esclaves,
Plus doux sentiront le congé,
D'autres, d'humeur aventurière,
Franchissent enceinte et barrière ;
Ils vont se retournant souvent ;
A chaque bruit qu'écho renvoie,
Ils vont d'une tremblante joie,
Daims échappés, l'oreille au vent.

Pour eux l'espoir, chimère aisée,
Loin encor des objets moqueurs !
Les pleurs qui ne sont que rosée,
Car un soleil est dans leurs cœurs !
Pour eux la source d'allégresse,
Source montante et qui se dresse
Comme un jet d'eau sur son gazon ;
Jours pleins, nuit close et qui s'ignore,
Un gai sommeil qui sent l'aurore,
Et qui s'enfuit dans un rayon !

Hélas ! devant la bergerie,
Agneaux déjà marqués du feu,
La troupe, de plaisir, s'écrie
Sans attendre la fin du jeu.
Courant à si longue haleinée
Ils n'ont pas vu la Destinée
Se tapir au ravin profond *.
Oh ! dites-leur la suite amère,
Lot de tout être né de mère ;
Homme, dites-leur ce qu'ils sont !

Faut-il en effet vous le dire ?
Enfants, faut-il les dénombrer
Ces maux, ces vautours de délire
Que chaque cœur sait engendrer ?

* Mimnerme, *Élégie* :
. . . . Κῆρες δέ παρεστήκασι μέλαιναι.

Notre enfance aussitôt passée,
Au seuil l'injustice glacée
Fait révolter un jeune sang;
Refus muet, dédain suprême,
Puis l'aigreur qu'en marchant on sème,
Hélas! que peut-être on ressent!

Tel qui, l'œil tendre, avec mystère,
Rêvait, cheveux de lin épars,
Disciple troublé d'un sectaire,
Prendra les farouches regards;
Tel, dont la finesse naïve
A trop senti la bise active,
Tourne en malice à son midi;
Tel, qui dès sa première route
Hardiment ébranlait la voûte,
S'énerve et n'est plus qu'affadi.

Taisons l'Infamie abhorrée
Creusant sa livide maigreur;
Laissons la Manie à l'entrée
Du bouge où hurle la Fureur! —
Cet habile, une fois sincère,
A compris vite : il se resserre,
Il se pousse au jeu du puissant.
Celui que le myrte convie
Bientôt le gâte et met sa vie
Sous quelque joug avilissant.

La dose une fois exhalée
De notre encens mystérieux,
Cette blonde nue envolée
Que dorait un rayon des cieux,
Tout pâlit; l'autel se dépare :
L'amour heureux (accord si rare!)
N'a plus son hymne et son honneur.
Printemps enfui! douleur sacrée!
Ah! cachons ma ride altérée,
Qui sourit sans grâce au bonheur!

Chacun souffre : un cri lamentable
Dit partout l'homme malheureux,
L'homme de bien pour son semblable,
Et les égoïstes pour eux.
Ce fruit aride des années,
Qu'à nos seules tempes fanées
Un œil jaloux découvrirait,
Ce fond de misère et de cendre,
Enfants, faut-il donc vous l'apprendre?
En faut-il garder le secret?

Le bonheur s'enfuit assez vite.
Le mal assez tôt est venu;
S'il est vrai que nul ne l'évite,
Assez tôt vous l'aurez connu.
Jouez, jouez, Ames écloses,
Croyez au sourire des choses

Qu'un matin d'or vient empourprer!
Dans l'avenir à tort on creuse;
Quand la sagesse est douloureuse,
Il est plus sage d'ignorer.

---

## Stances d'Amaury.

*Et l'Univers, qui, dans son large tour,*
*Voit courir tant de mers et fleurir tant de terres,*
*Sans savoir où tomber, tombera quelque jour!*
MAYNARD.

Volupté, Volupté traîtresse,
Qui toujours reviens et séduis,
Qui, sur le soir de la jeunesse,
Encore appesantis mes nuits;

Qui n'as qu'à vouloir ton esclave,
Et, comme autrefois, l'enlaçant,
Fais fuir l'étude déjà grave
Et le calme recommençant;

Désastre, amertume et ruine,
Plaie à des flancs toujours rouverts,
Si j'ai senti ton mal qui mine
Et tous les dons que tu nous perds,

Oh! du moins, Volupté fatale,
Il est en toi de grands secrets!
Car trop d'innocence s'exhale
Souvent en trop joyeux attraits;

De ton délire une âme avare
Garde à tout des voiles plus beaux;
Et, comme au printemps qui répare,
Des fleurs dérobent les tombeaux.

Chaque illusion renaît vite
Au cœur sobre et longtemps sevré;
On aime, on s'enchante, on s'irrite;
On renage au fleuve azuré.

Oh! du moins, Volupté pâlie,
Tu romps toute fausse lueur;
Par toi, quelle mélancolie,
Reflet plus vrai, sinon meilleur!

Comme, après ta mordante rage
Et tes vifs aiguillons passés,
Dans la langueur qui suit l'outrage
Le lendemain des sens lassés,

Oh! comme alors la vue errante
Saisit le monde en un vrai jour!
Quelle lumière indifférente
Glisse, pénètre tour à tour,

Ote son fard à chaque aurore,
Nous fait voir au changeant tableau
La fleur mourir après éclore,
Et le gravier dans la belle eau!

Comme on sent la mort sous la vie!
Comme on n'épouse aucune ardeur!
Comme le peu que signifie,
Entêté de sa propre odeur,

L'orgueil humain avec ses haines,
Et les mensonges des partis,
Et tant d'assertions hautaines,
Ne nous sont que bruits amortis!

Quelle lente et ferme sagesse
Vaudrait pour son plus chaste amant
Ce jour aisé qui nous caresse
Comme un astre pâle et clément,

Comme un astre sans étincelle,
Sans terreur ni feux courroucés,
Mais funèbre, et qui nous révèle
La fin des mondes commencés?

Penser rêveur et non morose,
Et qui nous incline à la mort!
Tendre tiédeur qui nous dispose
Et qui détache sans effort!

Oh! sous le couchant qui s'abaisse,
Ces soirs des jours voluptueux,
Avec douceur, avec tristesse,
L'œil en pleurs, comme on consent mieux,

Comme on consent, de la colline,
A descendre aussi pas à pas
Le déclin où tout s'achemine,
La pente où ne manquera pas

Tout ce qui fut beau, ce qu'on aime,
Objets légers, êtres plus chers,
Pyrrha, Lydé, Laure elle-même,
Où va lui-même l'Univers!

---

## Sonnet.

J'étais un arbre en fleur où chantait ma Jeunesse,
Jeunesse, oiseau charmant, mais trop vite envolé;
Et même, avant de fuir du bel arbre effeuillé,
Il avait tant chanté qu'il se plaignait sans cesse.

Mais sa plainte était douce, et telle en sa tristesse
Qu'à défaut de témoins et de groupe assemblé,
Le buisson attentif avec l'écho troublé
Et le cœur du vieux chêne en pleuraient de tendresse.

Tout se tait, tout est mort ! L'arbre, veuf de chansons,
Étend ses rameaux nus sous les mornes saisons;
Quelque craquement sourd s'entend par intervalle :

Debout il se dévore, il se ride, il attend,
Jusqu'à l'heure où viendra la Corneille fatale
Pour le suprême hiver chanter le dernier chant.

---

## Refrain.

Désert du cœur, en ces longues soirées
Qu'Automne amène à notre hiver sans fleur,
Que vous avez de peines ignorées,
De sourds appels, de plaintes égarées,
Désert du cœur!

Dans la jeunesse, alors que tout commence,
Avant d'aimer, l'impatiente ardeur
S'en prend au sort et parle d'inclémence;
Alors aussi vous paraissez immense,
Désert du cœur!

On veut l'amour; on croit le Ciel barbare;
Tout l'avenir n'est qu'orage et rigueur;
Et l'on demande à l'horizon avare
Quel infini du bonheur vous sépare,
Désert du cœur!

Illusion! Courez, Jeunesse franche;
Rien qu'à deux pas, c'est le buisson en fleur;
Plus de désert! — Mais à l'âge où tout penche,
Est-il encor buisson ou rose blanche,
Désert du cœur?

Lenteur amère! attente inconsolée!
Oh! par delà ce sable au pli trompeur,
N'est-il donc plus de secrète vallée,
Quelque Vaucluse amoureuse et voilée,
Désert du cœur?

---

## Ballade du vieux temps.

A qui mettait tout dans l'amour,
Quand l'amour lui-même décline,
Il est une lente ruine,
Un deuil amer et sans retour.
L'automne traînant s'achemine;
Chaque hiver s'allonge d'un tour;
En vain le printemps s'illumine :
Sa lumière n'est plus divine
A qui mettait tout dans l'amour!

En vain la Beauté sur sa tour,
Où fleurit en bas l'aubépine,

Monte avec l'aurore et fascine
Le regard qui rôde à l'entour.
En vain sur l'écume marine
De jour encor sourit Cyprine :
Ah ! quand ce n'est plus que de jour,
Sa grâce elle-même est chagrine
A qui mettait tout dans l'amour !

---

« *Et ce qui prouve que le chant dépend en effet et en entier des amours, c'est qu'il cesse avec elles.* »
BUFFON, *Discours sur la nature des Oiseaux.*

Si je ne chante plus, n'en cherchez pas la cause
Dans ces travaux d'un jour dont je m'accable exprès ;
Si je ne chante plus, n'accusez pas la prose
D'étouffer ma chanson et ses trésors secrets.

D'autres chantent surtout pour verser l'harmonie,
Pour exhaler leur âme au sein de l'univers,
Parce qu'ainsi le veut un céleste Génie
Et que leur voix se joue aux glorieux concerts.

L'Hymne habite en leur sein et d'abord s'en élance ;
Leur cœur est toujours plein, le monde est encor beau ;
S'ils se taisent longtemps, pourquoi donc ce silence ?
Qu'on leur dise : *Chantez !* comme on dit à l'oiseau.

Ils fêtent la nature, et j'y vois leur image :
Chaque âge d'elle abonde en retours infinis;
Les plus jeunes ormeaux n'ont pas seuls le ramage,
Les chênes les plus vieux ont aussi plus de nids.

S'ils se taisent, ceux-là, que vite on les accuse!
Mais moi, si j'ai cessé, puis-je en être blâmé?
Ils chantent pour chanter, ces élus de la Muse;
Moi, je chantais pour être aimé!

*Envoi à madame Marie de S.....*

A Vous, ou Muse, ou Fée, et la Grâce elle-même,
Qui savez, souveraine en ce jeu de beauté,
Comme est un seul objet aimé, loué, chanté!
Mais savez-vous bien comme on aime?

---

## Élégie.

*Paullum quid lubet adlocutionis*
*Mœstius lacrimis Simonideis.*
CATULLE.

Simonide l'a dit après l'antique Homère :
Les générations, dans leur presse éphémère,
Sont pareilles, hélas! aux feuilles des forêts
Qui verdissent un jour et jaunissent après,

Qu'enlève l'Aquilon ; et d'autres toutes fraîches
Les remplacent déjà, bientôt mortes et sèches.

Les générations sont semblables aussi
Aux flots qui vont mourir au rivage obscurci.

C'était un soir d'été : le Couchant dans sa gloire,
De l'immense Océan, au pied du Promontoire,
Rasait la verte écaille, et de jeux infinis
Dorait le dos du monstre et ses flancs aplanis.
Tout dormait, tout nageait dans la vaste lumière.
Sur un pli seulement de la plage dernière,
Au point juste où du soir le rayon se rompait,
Où du Cap avancé l'ombre se découpait,
Dans toute une longueur du reste détachée,
Comme si quelque banc faisait barre cachée,
Les vagues arrivant, se pressant tour à tour,
Montaient, brillaient, chacune en un reflet de jour,
Puis de là s'abaissant, entrant au golfe sombre,
Allaient finir plus loin, confuses et sans nombre.
Je contemplais ce pli si brillamment tracé,
Ces vagues, leur écume et leur jet nuancé.
Quelques-unes, de loin déjà haussant leur crête,
S'efforçaient, sans pouvoir, à briller jusqu'au faîte ;
D'autres, plus à l'écart, même n'y visaient pas,
Et, sans tant se gonfler, sans tant presser le pas.
Suivaient le train voulu, passaient comme le sage,
De leur rayon modeste à la nuit du rivage.
Il en était qui, près du terme de leur vœu,
Déjà riches à voir et pleines d'un beau feu,

Prenant, chemin faisant, plusieurs flots dans leur lam
Montant comme à l'assaut à la ligne de flamme,
Tout d'un coup, sans écueil, et sans qu'on sût pourq
Par ce secret destin que chacun porte en soi,
Se brisaient, défaillaient, croulaient à l'anse obscure
Avec plus de risée, avec plus de murmure.

L'instant manqué d'abord ne reviendra jamais.

Mais toutes, aux mouvants, aux fragiles sommets,
A la marche plus humble, ou plus haut élancée,
Au plus ou moins d'éclat ou d'écume insensée,
Toutes, après leur bruit et leur feu d'un moment,
Au tournant du grand Cap, mouraient également.

FIN

# *JUGEMENTS DIVERS*

ET TÉMOIGNAGES

SUR

# *JOSEPH DELORME*

# JUGEMENTS DIVERS

## *ET TÉMOIGNAGES*

---

Me rappelant, en ma qualité de critique, qu'on aime souvent à rechercher plus tard comment les ouvrages ont été appréciés au moment de leur apparition, je ne ferai pas de fausse modestie, et je donnerai ici quelques-uns des articles qui ont accueilli *Joseph Delorme* à sa naissance. Je donnerai même une lettre particulière de M. Jouffroy, à titre de témoignage; j'en pourrais produire plusieurs d'autres personnes également qualifiées, mais ce serait s'accorder beaucoup trop de licence de poète et passer les bornes. Que l'on veuille seulement, pour m'excuser, considérer ceci, qu'il y a eu de nos jours peu de critiques experts en poésie! Je l'ai été, à un certain degré, pour mes

confrères et maîtres, mais je n'ai pu l'être pour moi-même ; et le poète en moi, l'avouerai-je? a quelquefois souffert de toutes les indulgences mêmes qu'on avait pour le prosateur.

Ce qui m'importe et m'intéresse le plus, c'est de rappeler que *Joseph Delorme* fut, à son heure, quelque chose de neuf en poésie et d'original, même dans la nouvelle école. Je n'en veux pour preuve que les articles du *Globe* à son sujet. Il y en eut deux; le premier est du 26 mars 1829, et parut même avant le livre, pour le signaler au public; il est de M. Charles Magnin, ainsi que le second :

### Vie, Poésies et Pensées
### *De Joseph Delorme.*

« Voilà, sous un titre bien modeste, un livre qui fera bruit dans peu de jours parmi le petit nombre de personnes qui prennent, comme nous, un sérieux intérêt à la publication d'un nouveau recueil de vers, et se passionnent pour ou contre les hardies tentatives de la nouvelle école. Ces Poésies paraîtront vers la fin de la semaine chez le libraire Delangle. Elles sont précédées, comme le titre l'annonce, d'une Notice destinée à nous apprendre quelque chose de ce bon Joseph Delorme, que peu

de gens ont connu, et qui, au rapport de son biographe, est mort tout jeune l'automne dernier. Nous devons à l'amitié qui nous lie à l'éditeur de ses œuvres d'en pouvoir donner dès aujourd'hui un échantillon. Elles nous paraissent devoir prendre place près des productions les plus vraies, les plus profondément senties, les plus franches d'expression, et en même temps les plus sévères de forme qui aient paru depuis longtemps. A la perfection de la facture, et, il faut le dire, à quelques singularités extérieures, sorte de cocarde arborée, on ne sait pourquoi, par le chef de la jeune école, il est aisé de voir que Joseph Delorme a subi, comme M. Émile Deschamps, d'ailleurs si spirituel et si original, l'influence de M. Hugo dans ce qu'elle a d'excellent et d'inspirateur comme dans ce qu'elle a de puéril. D'ailleurs nulle imitation de sentiments, de pensées, d'images. Il ne se peut rien voir de plus vrai, de plus intime, de plus individuel que le fond de ces Poésies. Joseph Delorme est un esprit rêveur, de la famille de René, de Werther, d'Oberman; une de ces âmes dépareillées qui ne peuvent s'ébattre ni se reposer nulle part en ce monde; un de ces êtres que la voix de l'Infini, trop passionnément et trop solitairement écoutée, plonge dans une extase maladive, qui leur rend toute jouissance amère et toute occupation à charge. Jamais, je crois, dans notre langue ce sentiment qui a dicté de si elles et de si doulou-

reuses pages aux auteurs de *René,* de *Delphine,* d'*Adolphe* et d'*Édouard,* n'avait encore inspiré un poète. Ces défaillances de la raison, ces vertiges de l'âme, ces cris d'effroi de l'homme perdu dans le vide du monde, cette poignante ironie qui a l'air de se reprendre à la terre, et, près de l'abîme, cette effrayante volupté du désespoir, n'étaient pas encore entrés dans l'élégie. Voilà donc une nouvelle source, où n'avaient guère encore puisé que quelques poètes anglais, qui s'ouvre à notre poésie. En un mot, si la séduction d'une première lecture ne nous a point abusé, nous allons posséder, non pas un imitateur, mais un émule de Kirke White ; jamais non plus, ce nous semble, nous n'avions vu se montrer dans des vers tant de mots bas ou tombés en roture, redevenus poétiques et nobles, comme on dit, par la seule magie du rhythme. En attendant qu'un examen plus attentif nous permette de motiver nos éloges et nous rende la triste clairvoyance de la critique, nous citerons quelques pièces où, à des taches, que 'on pourrait croire volontaires, se joignent des beautés originales. La troisième pièce surtout, *Le Creux de la vallée,* dans laquelle le poète caresse si passionnément et, pour ainsi dire, si amoureusement, l'idée de la mort, nous paraît résumer tout le Recueil ; c'est le mot que le poète est toujours près de dire, dont il lui échappe partout quelque chose, et qu'il ne dit tout entier que là. »

Après avoir cité les pièces qui ont pour titre *Causerie au bal, La Veillée, Le Creux de la vallée,* le critique ajoutait en post-scriptum :

« Les éloges que nous avons donnés aux vers de Joseph Delorme paraîtront assurément bien désintéressés, car en jetant les yeux sur les *Pensées* qui les suivent, nous en voyons plusieurs où l'école critique, comme il l'appelle, est traitée avec un grand dédain. Il perce même dans quelques-uns de ces fragments un peu d'irritation et d'aigreur ; mais qu'importe ? Joseph Delorme n'était pas tenu d'être parfait. Peut-être le jeune éditeur eût-il dû, dans quelques endroits, se montrer plus sévère pour le défunt. Il y a une au moins de ces *Pensées* dont nous lui aurions conseillé le sacrifice*. »

Quinze jours après cet article d'annonce, M. Magnin publiait dans *Le Globe* du 11 avril son article de fond et d'examen :

### Vie, Poésies et Pensées
### *De Joseph Delorme.*

« Comme nous l'avions prédit, cet opuscule a fait éclat, nous avons presque dit scandale. A peine publié, l'éloge et le blâme ont été extrêmes,

* Probablement la XIVe *Pensée,* qui était à l'adresse directe du *Globe.*

surtout le blâme. En effet, un pareil ouvrage, à part ses défauts, ne devait pas exciter une sympathie fort étendue. Ce legs d'un disciple exalté d'André Chénier ne pouvait paraître fort agréable aux vieux classiques, partisans fidèles de l'alexandrin de Boileau, à césure invariable. Il devait choquer encore plus vivement peut-être la plupart des lecteurs de nos salons, qui n'imaginent guère l'élégie possible sans le coloris brillant et la grâce coquette de Parny. Ce n'est pas tout : ce malencontreux Recueil a encouru la défaveur inattendue d'une partie de ceux mêmes qui paraissaient le mieux préparés pour le bien recevoir, et qui ne sont pas d'ordinaire les derniers à applaudir aux innovations. Quant à nous, qui avons peu de goût pour l'alexandrin à césure fixe, qui avons loué si souvent et si cordialement toutes les originalités étrangères, *Faust, Werther,* les poésies de Gœthe, de Schiller, de Wordsworth et de Kirke White, nous avons vu avec plaisir l'apparition de cet ouvrage, où, malgré quelques taches que nous ne déguiserons pas, nous avons cru reconnaître un talent poétique un peu âpre peut-être, mais plein de franchise, de vigueur et de vérité. Aujourd'hui nous ne reprendrons rien de nos éloges; nous les expliquerons en les accompagnant de quelques critiques. Si, d'ailleurs, il y a entre nous et l'école qui se porte pour héritière d'André Chénier quelques dissidences de principes, comme le fait enten-

dre un peu aigrement M. Delorme, c'est une raison de plus pour nous de rendre pleinement justice à ce livre; car, si l'on a bonne grâce à se montrer sévère avec les siens, c'est une étroite obligation d'être plus que juste à l'égard de ses adversaires.

« Joseph Delorme, dont nous allons examiner l'histoire et les Poésies posthumes, est, comme on l'a déjà dit, de la famille de Werther et de René. Mais combien il est loin de posséder, comme ses deux aînés, ce qu'il faut pour être applaudi de notre siècle, qui est bien plus classique qu'il ne le croit! D'abord Joseph n'est pas en proie, comme Werther, à une passion ardente, romanesque, unique : donc il ne saurait prétendre à l'*intérêt*. Il n'a pas non plus, comme René, les manières distinguées d'un grand seigneur déchu, ni cet élégant désordre de parure qui ne messied pas au désespoir. Ce n'était qu'un pauvre étudiant en médecine, logé dans une mansarde. Il ne connaissait le monde que par ouï-dire, et s'il s'avise de le peindre d'après ses livres, comme Gilbert et Malfilâtre, il trahit aussitôt sa gaucherie et ses mœurs vulgaires. Mais sous cet habit délabré il y a un cœur d'homme et une âme d'artiste. Il était né bon, aimant, religieux, dévoué, plein de cet enthousiasme qui mène aux grandes choses, pour peu que le vent nous pousse; mais pas le moindre souffle ne l'a aidé. Loin de là : triste plante, née sur les ro-

chers et loin du soleil, il n'a pu grandir. Ses premières espérances se sont dissipées comme un rêve; ses premières affections ont été trahies. Il ne demandait pourtant qu'une compagne, un peu d'aisance et une noble gloire, fruit du travail. Mais celle qu'il aimait a trouvé un parti plus riche. Rendu défiant par le malheur, ne croyant plus même à sa vocation poétique, il se tourne vers une carrière plus sûre et étudie la médecine. Il a travaillé et a réussi, mais ses maîtres lui préfèrent des concurrents plus obséquieux. Trop fier et trop timide pour tenter de nouvelles épreuves, il accepte son sort : il se voue à la pauvreté et à la retraite, sans se douter que la solitude ne lui sera pas moins funeste que le monde. Là viennent le tourmenter toutes ces bonnes, toutes ces généreuses facultés refoulées en lui-même, et qui n'ont pu trouver d'emploi ni d'essor. Ses vertus, comme des parfums aigris, se changent en poisons. Son génie de poète se réveille pour l'entourer d'illusions qui augmentent ses maux; son âme aimante se prend à des chimères. La poésie, à laquelle il se livre, l'enlève à ses peines par intervalles, pour le laisser retomber ensuite plus épuisé et plus vulnérable. Ses meilleurs instincts le trompent et ne lui conseillent que de dangereux remèdes. S'il veut rafraîchir son cœur, c'est dans la lecture brûlante de *Thérèse Aubert* et de *Valérie;* s'il veut calmer les doutes de son esprit, il n'a sous la main que

Cabanis et Bichat. Victime du sort, de l'égoïsme d'autrui et de sa propre faiblesse, il tombe dans le marasme, et meurt, blâmé, selon l'usage, plutôt que plaint de ceux qui l'ont connu.

« Ses Poésies, où se reflètent, sans beaucoup d'ordre, mais avec une extrême vérité, presque toutes les émotions intimes de cette triste vie, nous ont causé cette sorte de plaisir rêveur qui ne résulte d'ordinaire que de la lecture des romans. Nous avons été surpris d'entendre traiter d'*immorale* l'impression que produit ce livre. Sans doute ce n'est pas un caractère stoïque que celui de Joseph Delorme; si l'on écrivait d'imagination, on pourrait aisément en tracer un plus fort. Mais la moralité d'un livre, s'il faut absolument qu'il y en ait une, ne résulte pas toujours de la perfection idéale du héros. Ici, par exemple, elle est, selon nous, dans la vue même de la lutte inégale où succombe cet infortuné, qui n'avait que de bons penchants, et dont une invincible fatalité sociale a flétri la vie et presque dépravé les mœurs. Encore ici rien n'est-il systématique : la société n'a pas tous les torts; Joseph n'a pas en tout raison; on peut douter que tout le mal soit venu du dehors; et les personnes qui aiment à penser qu'elles vivent dans le meilleur des mondes pourront sans trop d'invraisemblance se persuader que Delorme n'était peut-être après tout qu'un de ces génies noués, destinés à mourir dans la croissance.

« Rien n'est à la fois plus un et plus varié que ce Recueil. Il se compose de pièces toutes écrites sous l'impression du moment, et empreintes, pour ainsi dire, de la couleur du ciel, tantôt sombres, tantôt claires, tantôt orageuses. Ce n'est point cette tristesse d'Young, étudiée, lourde, monotone. Le poète n'écarte pas plus les fraîches réminiscences que les images douloureuses ou les fantaisies criminelles. Son âme a beau se troubler, dès qu'elle se calme, un fond de bonté naturelle reparaît à sa surface. De là vient sans doute l'indulgence et la sympathie qu'il nous inspire. D'ailleurs nous le connaissons si bien ! Nous sommes au fait de ses études, de ses promenades, de ses lectures. La petite pièce intitulée *Mes Livres* est pleine d'une piquante ironie; elle peut faire juger de ce qu'il aurait eu d'esprit s'il eût été heureux. D'autres fois, il s'élance hors de lui, comme avec colère et dégoût, et semble vouloir puiser du calme soit dans l'aspect de la nature, soit dans la vue de cœurs plus reposés que le sien. Voici une pièce de ce genre, où la turbulence de ses passions se trahit par le plus heureux contraste :

« Toujours je la connus pensive et sérieuse... »

(Suit la citation de la pièce tout entière, puis le critique continue :) « Cette sorte d'élégie d'*analyse*, où la nature et les sentiments privés sont peints avec amour et bonne foi, et où l'âme du poète se

révèle à tous moments dans ses nuances les plus délicates, était à peu près inconnue dans notre langue. Pour trouver quelque chose d'analogue, il faut recourir aux Lakistes. Encore Joseph Delorme n'est-il nullement leur imitateur; seulement il est, comme eux, dans le système de la poésie individuelle. Ce jeune auteur vient donc d'enrichir notre littérature d'une nouvelle branche de poésie, et sous ce rapport nous ne pouvons trop le louer. Nous regrettons d'avoir à mêler un reproche à cet éloge; mais Joseph pousse trop souvent ses qualités à ce point extrême où elles deviennent des défauts. Certainement le premier, le plus grand mérite de ces Poésies, est la profonde individualité qui les anime : eh bien! il arrive quelquefois que l'auteur, par un singulier raffinement d'égoïsme poétique, s'attache à décrire certaines situations morales tellement particulières, tellement éloignées de l'état commun, que nous sommes presque obligés de le plaindre sur parole, et n'avons pas suffisamment conscience de ce qu'il décrit. C'est bien pis quand, mêlant souffrances morales et physiques, il écrit sous cette double et funeste inspiration. Il y a surtout une pièce qui nous paraît tout à fait en dehors de l'art, et dont la bizarrerie presque effrayante a quelque chose de délirant et, pour ainsi dire, de fiévreux. Elle est intitulée *Les Rayons jaunes*. C'est la vision d'une tête malade qui voyage et se balance entre un atome et l'infini;

c'est un courant rapide d'idées qui se croisent et se rapprochent par de petits points imperceptibles; images confuses et vacillantes qui dansent devant un œil éveillé, comme sous la baguette de la reine Mab.

« Nous ne connaissons guère de livres où l'idée et le style soient plus intimement unis. La diction de Joseph Delorme fait corps avec sa pensée, et sa pensée avec sa personne : c'est de l'individualisme à la plus haute puissance. Cependant, il y a, dans la forme la plus générale que revêtent ordinairement ses idées, une ressemblance notable entre lui et M. Victor Hugo : tous deux procèdent presque continuellement par figures, allégories, symboles. Mais c'est là tout, et dans le détail les ressemblances s'effacent. Chacun d'eux parle sa langue; car, à titre de poètes, chacun d'eux a la sienne. Cette sorte de souveraineté sur le langage, ce droit de le refrapper à sa marque, n'a jamais été formellement reconnu par la critique, et a toujours été pris d'autorité par la poésie. Quant à nous, sans contester le droit, nous ne réprouvons que l'abus. En effet, nous concevons que l'historien, le légiste, l'écrivain politique, l'orateur même, tous ceux enfin qui n'ont à exprimer que des idées finies, positives, pratiques, puissent à la rigueur s'arranger de la langue commune. Mais en est-il ainsi du poète? Ce qu'il s'efforce d'exprimer, sont-ce des choses finies, positives, usuelles? Non : c'est ce

qu'il y a de plus ineffable, de plus indéfinissable dans l'âme humaine; il doit nous ouvrir à tous moments la perspective de l'infini; et vous voulez qu'il se contente pour cette œuvre de cette langue morte que ses devanciers ont faite et qu'ils ont usée! Il faut une langue nouvelle à qui veut faire entendre des accents que nulle oreille humaine n'a entendus. Aussi les poètes, dans l'acception la plus large de ce mot, sont-ils, selon nous, les vrais artisans des langues; ce sont eux qui les font et défont incessamment. Cela est si vrai, que jamais grand poète n'apparut, sans que la critique, gardienne du langage, ne se soit émue, et à bon droit. A peine Byron eut-il prononcé quelques mots, que les judicieux écrivains de l'*Edinburgh Review* donnèrent l'alarme; et, il faut le dire, ils eurent raison contre le jeune barde (raison, vous m'entendez, le temps que la critique peut avoir raison contre le génie, c'est-à-dire ce qu'il en faut pour que la voix publique l'absolve). L'abbé Morellet eut aussi très souvent raison contre *Atala,* alors que M. de Chateaubriand, dans la première effervescence de son talent, prenait des licences de poète avec la langue, que plus tard, orateur et publiciste, il a si religieusement respectée. Nous pourrions continuer et montrer M. de Lamartine, d'abord si rudement critiqué, et déjà amnistié plus qu'à demi. Que conclure de là? Que tout attentat contre la langue est légitime? Non, sans doute;

mais qu'étendre, assouplir, rajeunir le langage, est office de poète; que depuis un siècle ce travail s'est arrêté; qu'il n'y a pas une de nos métaphores les plus triviales qui, à sa naissance, n'ait encouru l'indignation du purisme; enfin, que le comble de l'habileté pour un critique n'est pas de signaler dans un livre nouveau ce qui est incorrect aujourd'hui, mais de discerner ce qui sera toujours incorrect de ce qui demain doit cesser de l'être.

« Ces réflexions, si elles ne sont pas tout à fait fausses, doivent nous rendre fort réservés dans l'appréciation des œuvres sorties bien évidemment, comme celles-ci, de main de poète; mais, en même temps, elles nous rappellent les devoirs de la critique. En effet, c'est à elle d'instruire le procès, au public de le juger. Nous pourrions, dans celui qui nous occupe, signaler quelques peccadilles sur lesquelles nous aurions facilement gain de cause. Mais à quoi bon? Ce qu'il est utile de déférer au public, ce sont les torts volontaires, et qui paraissent découler d'un système. Notre jeune auteur, par exemple, en a un bien singulier : il se complaît dans une certaine crudité d'expression, et s'abandonne (peut-être par suite de son amour pour nos vieux poètes) à une sorte d'impudeur de langage qui, depuis Régnier, avait disparu de notre poésie. Le mot le plus âpre, dût-il choquer, est presque toujours le mot qu'il préfère. Cependant, il faut avouer que ces expressions fâcheuses blessent bien

moins vues à leur place que détachées; elles concourent jusqu'à un certain point à l'effet total. Il ne faut pas oublier que la Muse de Joseph Delorme est la Muse du désappointement, la Muse de cette amère tristesse qui accompagne une vocation qui avorte, une existence manquée; son langage est sans parure, comme sa pensée sans illusion. Elle voit les choses dans leur nudité rebutante, et n'évite jamais le mot le plus poignant. On pourrait souhaiter qu'elle fût autre, et Joseph Delorme ne se l'est pas associée par choix; mais, telle qu'elle est, il l'affectionne, et il s'est attaché à elle comme le naufragé à la planche qui le soutient. Nous allons citer les vers qu'il lui adresse et où il la dépeint sans flatterie. On trouvera d'ailleurs dans ce morceau la plupart des qualités et des défauts qui sont habituels à sa manière.

« Ma Muse.

« Non, ma Muse n'est pas l'odalisque brillante... »

(Suit une citation se terminant par ces vers :)

« Elle chante parfois; une toux déchirante
La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri,
Et lance les graviers de son poumon meurtri.
Une pensée encor la soutient : elle espère
Qu'avant elle bientôt s'en ira son vieux père.
C'est là ma Muse, à moi, etc.

« Quel lecteur ne regrettera pas avec nous que ce morceau, d'ailleurs si original, soit déparé par

ces derniers vers? Nous aurions pu passer au poète de nous montrer sa Muse pauvre, triste, mal vêtue; mais pulmonique!... Ah! grâce! les sens sont un juge bien moins indulgent que la raison.

« Quant à la facture proprement dite, les vers de Joseph Delorme n'offrent rien de particulier. Ils portent dans toute la partie technique le cachet de la nouvelle école, qui est au moins autant l'école de M. Victor Hugo que d'André Chénier: césure mobile, richesse de rimes, épithètes chromatiques et numériques, mètres savants et variés, rien ne leur manque; ils sont d'ailleurs, le genre admis, d'une sévérité de forme religieuse. Seulement ici, comme en tout, l'auteur pèche quelquefois par excès. On pourrait citer tel passage où l'abus de la césure mobile ramène presque la monotonie qu'elle était destinée à prévenir. Au nombre des innovations ou plutôt des rénovations de pure forme, il faut compter le *sonnet*, que Joseph Delorme affectionne particulièrement. Il s'en trouve parmi les siens quelques-uns de très agréables; mais d'autres, qu'il a eu la fantaisie un peu puérile de calquer sur ceux du seizième siècle, reproduisent avec une fidélité bien malheureuse l'affectation de cette époque. Nous renvoyons le lecteur à celui qui commence ainsi :

« Sur un front de quinze ans, les cheveux blonds d'Aline...

« En vérité, un jeu d'esprit si prolongé ne pou-

vait guère avoir, même au jugement de l'auteur, d'autre mérite que celui d'un pastiche. Cela nous mènera à une dernière observation.

« Malgré tout ce que ce Recueil contient de poésie vraie et profondément sentie, il n'est pourtant pas tout à fait exempt du péché originel de l'école actuelle, nous voulons parler de l'amour futile qu'elle a pour la difficulté vaincue. Sans doute il est méritoire de soigner la forme; sans doute l'alexandrin à césure mobile appelle une rime plus sévère; et, comme le dit quelque part M. Delorme, tout en abordant le vrai sans scrupule et sans fausse honte, il est bon de poser aux limites de l'art une sauvegarde incorruptible contre le prosaïsme et le trivial. Mais est-il également nécessaire de faire ainsi laborieusement des copies des vieux maîtres? de s'imposer de vaines difficultés de mots, de sons, de mesures? de ressusciter d'anciens mètres dont la difficulté n'ajoute presque rien à l'agrément? Vous vous moquez amèrement de l'abbé Delille; mais êtes-vous bien sûr que, dans quelques-unes de ces babioles et de ces tours de force où vous vous complaisez, il y ait un sentiment beaucoup plus juste de l'art que dans la description du *tric-trac,* des *dés* et du *cornet?* Ce sont pures difficultés vaincues des deux parts, pure marqueterie sans idée. Ce n'est pas assez pour qui peut mieux faire. De tels jeux, croyez-moi, risquent de gâter la

main au lieu de l'exercer : il ne faut jamais badiner avec le faux.

« C. M. »

On fait plus qu'entrevoir par ces articles de M. Magnin que le Recueil de *Joseph Delorme* avait eu l'honneur de diviser, jusqu'à un certain point, les rédacteurs du *Globe;* il y avait eu une sorte de petite scission : d'une part, MM. Pierre Leroux, Jouffroy, Lerminier, Magnin, plus favorables; et de l'autre, un peu moins favorables (mais bien indulgents encore), MM. Dubois, Vitet, Duchâtel, Desclozeaux, de Rémusat, Duvergier de Hauranne. C'est l'un de ces derniers qui fit insérer, dans *Le Globe* du 15 avril, une lettre adressée *Au Rédacteur,* et signée *Un de vos abonnés,* dans laquelle était discuté et en partie réfuté le système pittoresque, un peu trop réaliste, de Delorme. J'ai moi-même donné gain de cause au bienveillant contradicteur par une note qu'on a pu lire, ajoutée à la XV^e^ *Pensée.* Ce contradicteur était, je le crois bien, M. Duvergier de Hauranne, de tout temps très preste à relever le gant, et qui portait alors dans les sujets littéraires le même esprit de surveillance piquante qu'il a depuis appliqué aux matières politiques. Il y avait eu, d'ailleurs, des mots assez vifs qui avaient couru dans les salons, au sujet de

*Joseph Delorme.* La duchesse de Broglie avait daigné trouver (et rien de plus naturel à son point de vue) que c'était *immoral;* M. Guizot, que je n'avais pas encore l'honneur de connaître, avait dit, par un de ces mots qui résument d'un trait et circulent aisément, que c'était un *Werther jacobin et carabin.* Le mot n'était juste qu'à demi : Joseph Delorme n'aurait jamais été qu'un *girondin.* Je mettrai fin moi-même à ces souvenirs de jeunesse, dans lesquels je m'aperçois que j'abonde un peu trop, par une lettre tout amicale que je reçus alors de M. Jouffroy, et qui m'est douce autant qu'honorable; on y trouve un cachet de bonté qui se joignait à la supériorité chez cet homme excellent :

« 2 avril 1829.

« Je vous remercie de tout mon cœur, mon cher ami, et de votre charmant volume et du plaisir qu'il m'a donné. Je sympathise profondément avec tous les sentiments que vous avez chantés, et j'en ai été si fortement saisi, que j'ai lu tout d'un trait la Préface, les Vers et les Pensées. Ne doutez pas de vous-même, je vous en conjure; vous êtes poète par le cœur, vraiment poète; et vous ne l'êtes pas moins par l'imagination. Votre style étincelle de beautés vives et

naturelles qui relèvent les choses les plus communes et rajeunissent les plus fanées. Vous donnez du corps à toutes choses et mettez bien sous les yeux ce que vous voulez peindre. Il y a surtout dans votre poésie une émotion vraie et profonde qui va au cœur et fait qu'on s'intéresse aux sentiments que vous décrivez, comme aux joies et aux douleurs d'un ami. Les vers ne sont pas pour vous un métier, mais une manière plus expansive de sentir. Voilà ce qui donne à votre Recueil un charme qui lui est propre et qui me forcera bien souvent d'y revenir et de le relire. Quant à la forme, nous ne différons que par quelques caprices de goût et d'oreille qui ne touchent qu'à un petit nombre d'images et de coupes. J'admets de bon cœur et la complexité de votre phrase poétique et toute votre théorie des enjambements. Non-seulement je l'admets, mais j'y trouve beaucoup de charme. Seulement, dans l'application, il y a tel de vos enjambements qui me choque, et telle de vos phrases dont la complexité embrouille le sens et ne le laisse pas arriver du premier coup à mon esprit. Dans ces cas particuliers, mon oreille ne sent pas comme la vôtre : il en est de même des images. Je n'ai point d'objection générale contre votre manière de peindre; au contraire, elle me paraît vraie, neuve et poétique; mais j'en ai dans le détail contre quelques traits de votre peinture : *un œil*

*noir dans un lit, des bras nus qui sont froissés et dévorés à plaisir, des cheveux dans lesquels on se baigne, une épaule nacrée,* etc., sont des images qui me blessent et me blesseront tant que je vivrai. Ici encore, mon goût ne sent pas comme le vôtre. Le mien serait en général plus sobre et moins prodigue d'images; il craindrait de fatiguer et d'éblouir l'imagination et voudrait laisser l'âme sentir davantage. J'adore la simplicité et la réserve, et c'est pourquoi la plus sobrement écrite de toutes les pièces de votre Recueil : *Toujours je la connus pensive et sérieuse...* est celle que j'aime le mieux. Plus que vous aussi, je craindrais les longues allégories, comme *Le Suicide* et *L'Enfant rêveur*, dont le fil finit par échapper, tant le labyrinthe du symbole est compliqué! Enfin j'ajouterai, pour vider mon sac, qu'il est des locutions que je ne puis admettre, comme par exemple : *tout marchand, il faisait soir,* et quelques autres; mais elles sont en petit nombre et généralement votre style est très pur. Voilà toutes mes critiques, sans aucune réticence, pauvres critiques qui ne tombent que sur le détail et qui ne touchent pas au fond qui, je vous le répète, est profondément vrai et poétique. On m'a aidé à me reconnaître dans une des pièces du volume. S'il n'y a pas erreur, je suis fier et honteux de ce que vous dites; mais je ne puis en vouloir aux illusions de votre ami-

tié, parce qu'elles la prouvent et qu'elle m'est chère.

« Adieu, tout à vous,

« TH. JOUFFROY. »

Il ne me reste plus, pour clore cette série de jugements critiques, qu'à ajouter deux ou trois mots qui me semblent assez vrais, quoique dits par moi sur moi-même :

« Ce que j'ai voulu dans *Joseph Delorme*, ç'a été d'introduire dans la poésie française un exemple d'une certaine naïveté souffrante et douloureuse. » —

« Je ne m'exagère pas la valeur de *Joseph Delorme :* ç'a été au moins le Potterley de la poésie (Potterley était un jeune peintre coloriste, mort de bonne heure, un peu anglais de goût et d'origine.) » —

« Je reviens du Salon de 1857; je viens d'y voir des paysages charmants et naturels. Il y a trente ans tout à l'heure que j'essayais dans la poésie de *Joseph Delorme* d'introduire quelques-uns de ces traits de nature et d'observation, dont je vois aujourd'hui le triomphe et l'accomplissement facile dans les tableaux des Rousseau, des Corot, des Cabat, des Flers, D'Aubigny, Français, Edmond Hédouin, Lambinet, etc. — De courtes et vives élégies dans des coins de nature. »

Enfin, à propos de *Joseph Delorme* et de la pièce capitale des *Rayons jaunes* qui est à prendre ou à laisser, mais qui exprime et résume le genre même, il a été dit encore (et ceci n'est plus de moi) :

« Il y a poésie là-dedans plus que dans toute autre publication rimée de ce temps. J'ai connu une femme qui était belle, mais dont l'haleine sentait toujours la fièvre d'une nuit agitée : voilà la poésie de ce M. Delorme. Ce n'est pas sain, mais c'est pénétrant. »

— Il est bien entendu que tous ces jugements et témoignages des anciens amis ne s'appliquent qu'au *Joseph Delorme* primitif, qui se termine à la page 221 de ce volume.

# TABLE

## DES MATIÈRES

---


AVERTISSEMENT . . . . . .

## VIE, POÉSIES ET PENSÉES
### *DE JOSEPH DELORME*

VIE DE JOSEPH DELORME. . . . . 5

POÉSIES . . . . . 39

*Premier Amour* . . . . . 39

*A la Rime* . . . . . 42

*Au Loisir*. . . . . 46

*SONNETS.* { I. *Quand l'avenir pour moi* . . 48
II. *Pauvre enfant, qu'as-tu fait* . 49 }

*Rêverie*. . . . . 50

*Le Suicide*. . . . . 52

*Le Songe* . . . . . 57

*Le Dernier vœu* . . . . . 60

*Adieux à la Poésie* . . . . . 65
*A mon ami V. Hugo* . . . . . 69
*SONNET. Enfant, je m'étais dit* . . . . . 72
*Retour à la Poésie* . . . . . 73
*SONNET. Sur un front de quinze ans* . . . . 78
*Bonheur champêtre* . . . . . 79
*SONNETS. A Madame**** { I. *O laissez-vous aimer!* . . . 83 / II. *Madame, il est donc vrai* . . 84
*Causerie au bal.* . . . . . 84
*Le Cénacle* . . . . . 86
*Pour un ami, la veille de la publication, etc.* . . . . 91
*SONNET. A toi, Ronsard, à toi* . . . . . 94
*Les Rayons jaunes* . . . . . 95
*Le Soir de la jeunesse* . . . . . 100
*La Contredanse.* . . . . . 104
*Vœu* . . . . . 107
*Promenade* . . . . . 108
*Mes livres.* . . . . . 111
*Le Calme.* . . . . . 115
*Le Rendez-vous* . . . . . 116
*Ma Muse.* . . . . . 118
*A M***. O vous qui, lorsque seul* . . . . . 121
*Le plus long jour de l'année* . . . . . 123
*La Veillée.* . . . . . 128
*Dévouement* . . . . . 130
*Toujours je la connus pensive et sérieuse.* . . . . . 132
*L'Enfant rêveur.* . . . . . 135
*A M. A. de Lamartine.* . . . . . 139
*Le Creux de la vallée* . . . . . 143
*En m'en revenant un soir d'été* . . . . . 145
*La Gronderie.* . . . . . 147
*A Alfred de Musset.* . . . . . 149
*L'Attente.* Imité de Schiller . . . . . 152
*Après une lecture d'*Adolphe . . . . . 155
*Pensée d'automne.* . . . . . 158
*Rose* . . . . . 160
*Italie.* . . . . . 162

*A David, statuaire.* . . . . . 165
*SONNET. Que de fois, près d'Oxford* . . . . 167
*SONNET. Chacun en sa beauté* . . . . . 168
*SONNET. En ces heures souvent* . . . . . 169
*SONNET. Je ne suis pas de ceux.* . . . . . 170
*SONNET. Ne ris point des sonnets.* . . . . . 171
*SONNET. Piquante est la bouffée* . . . . . 172
*La Plaine* . . . . . 173
*STANCES. Puisque, sourde à mon vœu* . . . 175
*Espérance.* . . . . . 176

PENSÉES . . . . . 179

## SUITE DE JOSEPH DELORME

### *POÉSIES DU LENDEMAIN OU DANS LE MÊME TON*

*A Madame Adèle J...* . . . . . 225
*A Madame Pauline F...* . . . . . 227
*La Vallée aux loups* . . . . . 232

*Pour mon ami Ulric Guttinguer.*
I. *STANCES. Par ce soleil* . 234
II. *Désir* . . . . . 236
III. *Au temps de nos amours* . . . . 240
IV. *SONNET. Il est au monde.* . 241
V. *Le Coteau* . . . . . 242
*ENVOI. Ainsi, mon cher Ulric.* 245

*Invocation* . . . . . 246
*Le Contre-temps.* . . . . . 249
*SONNET. Laisse ta tête, Amie.* . . . . . 252
*SONNET. Pour venger du passé...* . . . . . 253
I. *SONNET. Des laves du Vésuve.* . . . . . 254
II. *Sous les derniers soleils* . . . . . 255
III. *ÉPODE. Le matin, en passant* . . . . . 256

*La Suivante d'Emma.* . . . . . 258
I. *Amie, il faut aimer.* . . . . . 260
II. *CHANSON. Dans des coins bleus* . . . 261
III. *Quand votre père octogénaire* . . . . . 263
IV. *Plus que narcisse et pâle tubéreuse.* . . . . . 264
V. *Comment chanter quand l'Amie* . . . . . 265
VI. *RONDEAU. A une belle chasseresse* . . . 268
VII. *HÉROIDE. A une chasseresse encore.* . . . 269
VIII. *SONNET. Une soirée encore* . . . . . 272
IX. *A une amazone* . . . . . 273
X. *A Elle, qui était allée entendre* Orphée. . . . 274
XI. *SONNET. Osons tout et disons* . . . . . 275
*Répit* . . . . . 276
I. *REPRISE. N'avoir qu'un seul désir* . . 277
II. *Oh! que son jeune cœur.* . . . . . 278
III. *En face de la pièce d'eau* . . . . . 279
IV. *Comme au matin l'on voit.* . . . . . 280
V. *SONNET. Que vient-elle me dire.* . . . . 281
VI. *Les Lettres brûlées* . . . . . 282
VII. *La Boucle de cheveux.* . . . . . 284
VIII. *Tantôt une vapeur* . . . . . 285
IX. *SONNET. Triste, loin de l'Amie* . . . 287
X. *SONNET. Attendre, attendre encor* . . . 288
XI. *SONNET. Par un ciel étoilé* . . . . . 289
XII. *SONNET. Moi qui rêvais la vie.* . . . . 290
XIII. *SONNET. L'Amant antiquaire* . . . . 291
XIV. *Jeune, avide, inconnu* . . . . . 292
XV. *SONNET. Si quelque blâme, hélas!* . . 295
XVI. *Non, je ne chante plus* . . . . . 296
XVII. *Printemps qui sitôt rachète* . . . . . 297
XVIII. *Brune aux yeux bleus* . . . . . 299
XIX. *D'autres amants ont eu.* . . . . . 299
XX. *Je ne connais plus la colline* . . . . . 303
*ODE au Soir. Si quelque flûte de Sicile* . . 304
XXI. *Le long de cette verte.* . . . . . 308
XXII. *Laissez-moi! tout a fui.* . . . . . 311
XXIII. *SONNET. Insensé, qu'ai-je fait?* . . . 312

*Pour mon cher Marmier.* Sur l'Elster . . . . . 313
*A mon cher Marmier* . . . . . 316
I. *Pour mon ami Auguste Desplaces* . . . . . 319
II. *Sous l'Odéon* . . . . . 320
*Au Sommeil.* Traduit de Stace . . . . . 322
*Traduit de Moschus.*
I. *Sous un souffle apaisé* . . . 324
II. *Pan aimait Écho, sa voisine* . 324
III. *Quittant Pise et ses jeux* . . 325
*Églogue napolitaine* . . . . . 326
*A Hortense* . . . . . 331
*SONNET. Le vieux coursier hennit.* . . . . . 332
*SONNET. Ces beaux petits cheveux.* . . . . . 333
*Le Bouquet* . . . . . 334
*A la comtesse Marie* . . . . . 336
*Imité d'Ovide* . . . . . 338
*Le Collége d'Eton.* Imité de Gray . . . . . 340
*Stances d'Amaury* . . . . . 345
*SONNET. J'étais un arbre en fleur* . . . . . 348
*REFRAIN. Désert du cœur* . . . . . 349
*BALLADE DU VIEUX TEMPS.* . . . . 350
*Si je ne chante plus* . . . . . 351
*ÉLÉGIE. Simonide l'a dit* . . . . . 352

JUGEMENTS DIVERS ET TÉMOIGNAGES SUR JOSEPH DELORME . . . . . 355

*Achevé d'imprimer*

le 1er mars mil huit cent soixante-dix-neuf

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

*A PARIS*

28406

LF
S137po.2

Sainte-Beuve, Charles Augustin
Poesies completes. Vol.1

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU